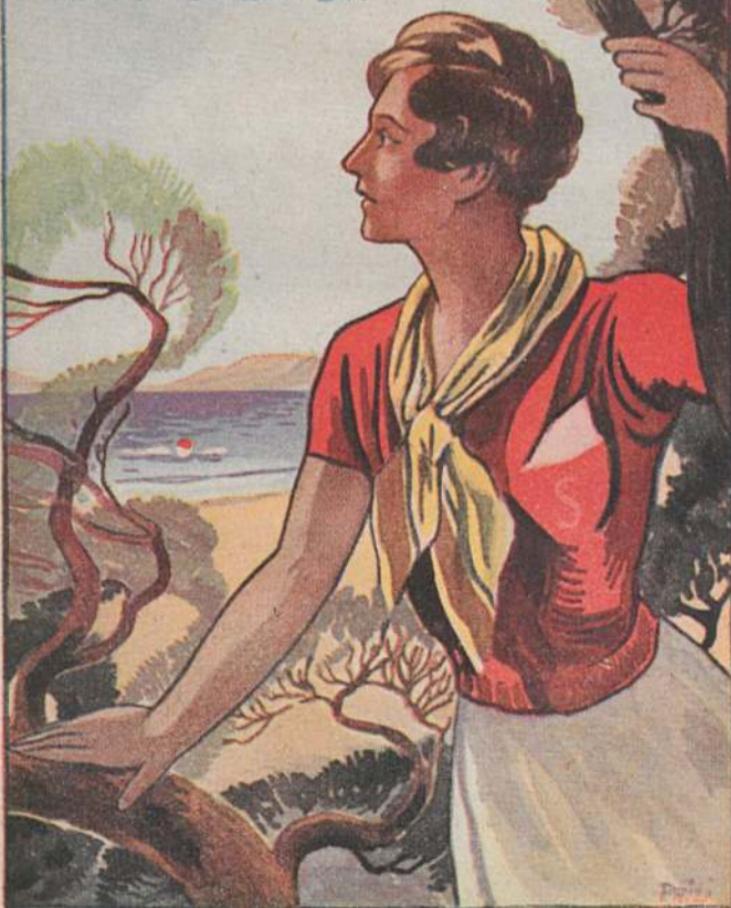


DEUX VISAGES, UN AMOUR

PAR PAUL BERGH



1 fr. 75



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS ixxiv

Les bons journaux pour la Jeunesse :



LISETTE

Journal des fillettes

Hebdomadaire de 16 pages
— dont 4 en couleurs. —

■
Romans - Films en couleurs
Nouvelles - Petite mode
Ouvrages - Jeux - Courrier
et Causerie de Marraine, etc.

LE NUMERO EN VENTE PARTOUT : **30 centimes.**

ABONNEMENT D'UN AN (52 numéros) :
sans prime, **12 francs** ; avec prime, **14 francs.**

PIERROT

Journal des garçons.

Hebdomadaire de 8 pages
grd format dont 4 en couleurs.

■
Romans - Films en couleurs
Nouvelles - Bricolage - Sport
Aviation - Construction de
petits avions - Courrier, etc.



LE NUMERO EN VENTE PARTOUT : **30 centimes.**

ABONNEMENT D'UN AN (52 numéros) :
sans prime, **12 francs** ; avec prime, **14 francs.**

Abonnement d'un an pour les 2 journaux envoyés ensemble à la même adresse :
22 fr. sans prime et **25 fr.** avec prime.

LISETTE et PIERROT, 1, rue Gazan, Paris-14^e
SPECIMENS GRATUITS

**LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION
"STELLA"**

Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard*. — 333. *La Maison qui s'écroule*.

Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*.

Maria ALBANESI : 334. *Sally et son Mari*.

Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.

Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches*.

Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.

Marc AULES : 288. *Nadia*. — 320. *Fausse route*. — 356. *La Victorieuse*.

P. et J. d'AURIMONT : 367. *Les Cœurs en exil*.

Temple BAILEY : 352. *Le Fanal dans la nuit*.

F. de BAILLEHACHE : 340. *La Fiancée infidèle*.

Silva BELLONI : 357. *Le Chemin sans fleurs...*

Lya BERGER : 374. *L'Aveu qui sauve*.

H. BEZANÇON : 354. *Le Roman de Florette*.

G. de BOISSEBLE : 364. *Mademoiselle de la Tour-Maudite*.

Marthe BOUSQUET : 373. *L'Idylle sous l'orage*.

José BOZZI : 317. *Lendemains de bal*.

BRADA : 91. *La Branche de romarin*. — 359. *Après la tourmente*.

Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindroz*. — 321. *Mammy, moi et les autres*.

Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*.

André BRUYÈRE : 306. *Sous la bourrasque*.

Lucienne CHANTAL : 376. *Le Jardin des rêves*.

J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour*.

M. de CRISENOY : 310. *La Conscience de Gilberie*. — 353. *Sous l'Aiguillon !*

Eric de CYS : 543. *Lunes rousses*.

Line DEBERRE : 372. *Loulette et son Mari*.

DOMINIQUE : 365. *Le Secret de Gilles*.

Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Heroic, mécano*. — 275. *Une petite reine pleurait*. — 313. *La Fiancée de Ramon*.

H.-A. DOURLIAC : 280. *Je ne veux pas aimer !*

A. de l'EPARS : 366. *Le Retour au bercail*.

Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*. — 332. *Au delà du pardon*.

Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre*.

Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté*.

Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimer ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Car mencia*. — 83. *Meurtrie par la vie !* — 200. *Un an d'épreuve*.

Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi*.

Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose ou la Fiancée de province*.

Marie GARIEL : 362. *Trop loin de moi*.

Claire GÉNIAUX : 375. *Paladins modernes*.

Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*. — 302. *L'Appel du passé*.

Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore*. — 348. *La Maison de Joëlle*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

Lita GUÉRIN : 351. *L'une et... les autres.*
Ivan HAY : 330. *Sa part de bonheur.*
M.-A. HULLET : 289. *Les Cendres du cœur.*
W. HOWELLS : 355. *Volonté de femme.*
Jean JÉGO : 329. *L'Amoureux de Frida.*
Renée KERVADY : 287. *Cruel devoir.*
P. KORAB : 358. *Tête folle, Cœur profond.*
L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Georges de LYS : 346. *La Blessure cachée.*
MAGD-ABRIL : 363. *Jeunesse !*
MARIA-CLAUDIA : 349. *Triomphera-t-elle ?*
Hélène MATHERS : 369. *Petite dame verte.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
Edouard MICHAUD : 378. *Le Chevalier vengeur.*
Jennette MORET : 331. *Josette, dactylo.* — 350. *Vers l'avenir.* — 379. *Derrière le masque.*
Anne MOUANS : 281. *Plus haut !* — 337. *Gisèle exilée.* — 361. *Pour la vie.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
Guy de NOVEL : 345. *Maitre Nicole et son amour.* — 370. *Cœur égaré.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Mme Charles PÉRONNET : 371. *L'Offrande.*
Marguerite PERROY : 285. *L'Impossible Amitié.*
M. PRIGEL : 368. *Marié malgré lui.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la Comtesse*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
Pierre de SAXEL : 284. *Belle-Mère à tout faire.*
Gilberte SOURY : 324. *Maryalis.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle victoire.*
Germaine VERDAT : 377. *Les Jours nouveaux.*
Camille de VÉRINE : 255. *Telle que je suis*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 344. *Le Manoir de la Reine.*

— IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS —

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

C92815

PAUL BERGH

Deux Visages,
un Amour



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIV)

DEUX VISAGES, UN AMOUR

I

Un coin perdu, quelque part au nord-ouest du Grand Lac des Esclaves, à deux cents milles de Fort-Résolution...

Le Canada, dans sa partie septentrionale, est, sauf pendant la courte période de détente d'un été vite enfui, une terre fort inhospitalière. Bien plus inhospitalière peut-être que n'importe quel désert du vaste monde. Le Sahara même devient, par comparaison, un lieu de plaisir, voire de délices. Quand vient l'hiver, ce qui, dans ces contrées farouches, était désolation à l'infini devient horreur sans nom. Flocon par flocon, les tempêtes de neige, patiemment, tissent sur le pays un immense suaire livide. Les vents, déchaînés, hurlent si fort que même les loups faméliques se terrent. Ou c'est

le froid mortel qui appesantit sur le grand silence blanc des terres boréales sa lourde main glacée.

La chasse même devient alors impossible. Les loups, que la faim rend audacieux, dévorent aux pièges les petits rongeurs que la faim a chassés de leurs gîtes. L'ours dort quelque part, bien au chaud, au creux de quelque profonde caverne. Et une couche de glace presque indestructible protège les poissons contre toutes les convoitises de la faim.

On pourrait s'étonner, à bon droit, que des hommes veuillent et puissent vivre dans ces contrées maudites. Et pourtant l'énergie humaine a réalisé ce miracle.

C'est que ce pays possède deux richesses fabuleuses : les fourrures et l'or. Les pelleteries royales : martre, hermine, zibeline, renard argenté... L'or : le métal fauve et décevant qui assure à qui le possède la domination du monde...

Le pays, toutefois, ne livre ses trésors qu'au prix d'une lourde rançon d'innombrables vies humaines. La mort l'a prospecté : signe infallible de richesse...

.....

Soixante-quatre degrés et quelques minutes de latitude nord...

Un panache de fumée légère éploie ses volutes capricieuses au-dessus de la cabane à demi enfouie dans la neige. Devant la porte, un court sentier mène à quelques marches rudimentaires de neige tassée, durcie par le froid. On accède par là à l'infinie surface blanche, hallucinante, qui étend ses molles ondulations aux quatre

points cardinaux. Aussi loin qu'on puisse voir, rien de sombre n'accroche l'œil sur ce formidable tapis immaculé. Tout est blanc, blanc à l'infini, sauf le ciel où roulent pesamment de lourds nuages gris.

A dix milles dans l'Est, le Grand Lac des Esclaves dort, sous sa couche de glace épaisse que recouvre un pesant manteau de neige. On ne distingue plus la terre ferme de ce qui fut de l'eau. Il semble que tout, dans la nature, se soit résorbé en cette chose obsédante, hallucinante : la neige.

La nuit tombe lentement, à peine différente du jour terne, très court, et presque aussi claire que lui. Un froid noir... Le thermomètre indique trente degrés sous zéro.

Au seuil de la cabane, un homme est apparu. Des fourrures l'enveloppent presque entièrement, ne laissant à découvert que la mince surface de peau qui, dans le visage, s'étend des lèvres aux yeux : de quoi voir et respirer. De lourdes bottes emprisonnent ses jambes jusqu'aux genoux. Les mains sont protégées contre l'âpre morsure du gel par des gants de cuir épais, châudement fourrés. Pour autant qu'on puisse en juger, malgré l'engoncement que les fourrures communiquent à la silhouette, l'homme paraît grand, souple et robuste.

Il a gravi les quelques marches de neige tassée qui permettent d'accéder à la surface immaculée qui, tel un silencieux et formidable raz de marée, a submergé tout le pays ; et maintenant sa haute silhouette immobile se découpe en noir tout contre le ciel gris où agonise un reste de clarté. L'homme d'abord a mis la main en visière au-dessus de ses yeux dont le regard

aigu scrute l'immense étendue vide. Rien,... rien que l'éclat morne de cette neige blanche, blanche jusqu'à l'obsession, jusqu'à l'hallucination...

Les sourcils froncés, et tandis que ses mains aux doigts gourds, malgré les gants épais, tentent maladroitement de mettre au point une paire de magnifiques jumelles marines, l'homme songe à ce camarade que l'hiver avait surpris, solitaire, quelque part au bord de la baie d'Hudson, et qu'on retrouva quelques mois après, une balle dans la tempe, au milieu de la cabane pourvue de vivres qu'un miracle d'endurance et d'énergie lui avait permis d'édifier. A côté du cadavre, un billet laconique : « La neige,... la solitude... *Good bye!...* »

Les lunettes mises au point interrogent maintenant l'étendue infinie. L'homme les a braquées dans la direction suivie par deux minces traits parallèles — presque invisibles sur la neige durcie — qui partent de l'endroit où il a posé les pieds et vont se perdre là-bas, quelque part, à l'horizon, dans le Sud-Est... Les raies laissées par le traîneau parti quinze jours auparavant et que le vent a presque effacées...

L'homme a lentement abaissé le bras qui tenait les jumelles. Une dernière fois, ses yeux fouillent le paysage désespérément vide... Allons ! ce n'est pas encore ce soir que reviendra le traîneau... Pourtant, voilà quinze jours déjà,... quinze jours ! Une brusque anxiété creuse les traits de l'homme... C'est qu'il serait joliment temps que les secours arrivent ! Est-ce que, par hasard, un accident... ? Un brusque frisson, que le froid n'a pas causé, le secoue

de la nuque aux talons... Mais il se domine aussitôt et hausse les épaules. On verra bien... L'homme, maintenant, s'est rapproché de la porte de la cabane. Au moment où il va entrer, une brusque hésitation le cloue sur le seuil. Pas de traîneau,... et il va falloir annoncer cette mauvaise nouvelle à *l'autre*,... *l'autre* dont c'est peut-être le dernier espoir...

Une rafale, brusquement, balaie l'étendue, et l'homme frissonne pour la deuxième fois. Il interroge le ciel, presque figé maintenant, avec inquiétude. Mauvaise affaire, ces lourds nuages gris, sans forme précise : il neigera cette nuit... ou demain... Et ce traîneau qui ne revient pas... Pourvu qu'il ne soit pas surpris par la tempête ! L'homme demeure, un moment encore, indécis... Mais non, le métis O'mara est un rude gaillard : vingt ans de wild... Il prendra ses précautions... Quoique, les précautions, au milieu d'une tempête de neige...

Soucieux, l'homme pousse la porte et la referme derrière lui. Il fait bon dans la cabane : un feu de bûches flambe joyeusement au creux d'un âtre rudimentaire, qui chauffe et éclaire la pièce. Il y a belle lurette qu'on n'a plus d'autre luminaire ; heureux encore qu'on ait pu faire de copieuses provisions de bois avant ce maudit hiver et que la remise attenante à la salle commune, et qui sert à la fois de chenil et de cave à provisions, en renferme encore une quantité suffisante...

L'homme, debout devant l'âtre, commença lentement de se débarrasser de la peau d'ours qui l'enveloppait étroitement et accrocha le casque de fourrure qui lui enserrait la tête à un clou fixé dans une des parois de bois de la

cabane. Dans un coin, il y eut un bruit d'étoffes et de fourrures froissées, dont l'homme ne parut pas s'apercevoir. Puis une voix interrogea, étrangement rauque et basse :

— Eh bien ?

L'homme ne se retourna pas — peut-être pour que l'autre ne pût remarquer la brusque et poignante anxiété qui subitement figeait ses traits, — mais il s'arrêta tout net de délacer les bottes qui emprisonnaient ses jambes. Il y eut quelques secondes vides, blanches, puis la réponse volontairement laconique, inexpressive :

— Rien...

— Ah ! reprit la voix, dont on n'eût pu dire si elle était résignée ou peut-être simplement indifférente.

Et, derechef, le silence s'appesantit sur la petite pièce où seul parut vivre le joyeux ronflement des bûches dans l'âtre...

Sans doute l'homme pressentit-il que les paroles ne seraient d'aucun secours, car il s'assit, taciturne et rêveur, devant l'âtre, sur un grossier escabeau sommairement façonné. Ses yeux erraient, distraits, tout autour de la pièce dont les coins restaient dans l'ombre. Elle n'était pas grande et meublée strictement de meubles grossiers, manifestement fabriqués grâce à des moyens de fortune. Une petite table branlante et trois escabeaux en occupaient le centre. Aux murs, deux fusils, une hache, un fragment de glace, un thermomètre, un petit calendrier.

Dans un coin, près de l'âtre, des fourrures roulées et quelques couvertures sales. Également un paquet de vêtements jetés ça et là, au petit bonheur. Dans un autre coin, une forme hu-

maine était étendue, immobile, sur un matelas de fourrures. Le sol, recouvert par endroits de fourrures, était de simple terre battue.

Les coudes aux genoux et le menton enfoncé au creux des paumes, l'homme considérait le foyer avec fixité, comme s'il espérait en voir surgir les ombres mortes de très vieux souvenirs. Le tressautement des flammes mettait sur son visage des lieux fantasques, donnait un relief saisissant aux méplats rudes du menton et des joues maigres. Une courte moustache mettait une ombre légère sur le pli désenchanté des lèvres. Le nez grand et mince, légèrement busqué, évoquait le profil de quelque oiseau de proie. Les yeux bleus, très clairs, dont l'éclat s'avérait malaisé à soutenir quand ils regardaient en face, étaient profondément enfouis dans les orbites. Le front haut, très vaste, se plissait, dans les moments d'émotion ou de réflexion, de trois rides profondes, horizontales. Les cheveux étaient châtain sombre, très drus, traversés de minces fils blancs aux tempes. L'expression du visage, très énergique, commandait la sympathie. L'homme pouvait avoir trente-cinq ans.

Les yeux songeurs, il continuait machinalement de fixer sans les voir les flammes tressautantes dans l'âtre. Son esprit, vagabondant à des milliers de lieues de l'endroit où il se trouvait, suscitait sans discontinuer une suite d'images floues, heurtées, toujours les mêmes : une salle très grande, remplie de lumière, de parfums, de musique, quelque part sur la Côte d'Azur. Un bourdonnement de conversations que traversent quelques phrases toujours pareilles, annoncées d'une voix monotone :

« Faites vos jeux... Rien ne va plus... » L'annonce des croupiers... Car la salle est une salle de jeu. A une petite table, à l'écart, quatre hommes, dont l'un, très pâle, bat des cartes pour un petit poker sans malice... Des billets de banque qu'on froisse et qui passent de mains en mains... Et brusquement une altercation, en puissance dans cette atmosphère grisante, voluptueuse, surchauffée... La chaleur et le champagne... La tricherie dévoilée, des injures qui s'échangent, vite haineuses, au milieu du silence attentif brusquement tombé... Le gérant qui s'élance... L'expulsion...

Puis c'est la banalité froide et propre d'une chambre, dans un hôtel de second ordre... L'homme pâle et un des joueurs s'y affrontent, le visage mauvais, les yeux haineux... Des injures de nouveau, sous les méprisants sarcasmes du tricheur... L'interminable promenade vagabonde, la nuit, le long des routes vides, le cœur en feu, tout courage en déroute... Des sursauts de haine parfois qui finissent par ramener l'homme aux abords de l'hôtel où repose son voleur...

Et le décor, de nouveau, change... Le tricheur a été assassiné : une balle de revolver en plein cœur... Et c'est la majestueuse et macabre Cour d'assises... Le réquisitoire fougueux... La plaidoirie chaleureuse, mais qui ne peut s'appuyer sur aucune preuve... La condamnation infamante... Et tous ces gens qui le regardent en chuchotant et le montrent du doigt...

L'homme ferme les yeux, comme pour échapper à la ronde hallucinante des souvenirs. Et voici qu'une voix — lasse et voilée — le fait

tressaillir, le ramène à la réalité comme au sortir d'un mauvais rêve :

— Jacques...

L'homme se lève et, avant de répondre à l'appel de celui qui, seul avec lui, occupe cette cabane perdue dans les solitudes désolées du Grand Nord, jette dans l'âtre quelques bûches; une haute flamme claire illumine un moment l'âtre, reléguant au dehors la nuit qui, peu à peu, envahit la pièce. Puis il rejoint son compagnon et s'agenouille à côté de la couche où il gît sur le dos. Sa voix se fait anxieuse, très tendre, pour interroger :

— Eh bien ! Alain ? Ça ne va pas ?

L'homme que son camarade vient d'appeler Alain lève un peu la tête et, d'une voix unie où vibre pourtant une indicible tristesse, murmure :

— Jacques, mon vieux, je vais mourir...

La main posée sur le bras de son compagnon, il arrête la protestation qu'il sent prête à jaillir. Et Jacques Dorant, obscurément, conçoit la vanité de toute parole devant l'amère certitude de son ami. Il tente pourtant de rassurer celui-ci :

— Le traîneau peut encore arriver. Aujourd'hui même, qui sait ? Il n'est pas si tard...

Le mourant riposte de sa voix calme, mais où son ami sent vibrer une si absolue désespoirance, un tel désenchantement que cela lui paraît encore plus horrible que des cris de révolte devant la mort :

— Il viendra, de toutes façons, trop tard maintenant, ami... Je suis perdu sans remède. Et tu le sais bien...

Il se tut, et derechef le silence plana dans la

petite pièce, absolu, angoissant. Dehors, la neige s'était remise à tomber à gros flocons ouatés, si dense que les nuages semblaient crouler du ciel en une silencieuse et vaste avalanche. On entendit quelque part, au loin, la hurlée d'un loup, puis tout se tut.

Les deux hommes immobiles, l'un couché, les yeux clos, l'autre toujours agenouillé, formaient, à la lueur fantasque échappée du foyer, un tableau saisissant. Quand on examinait alternativement leurs visages, un sentiment singulier — une sorte de malaise — naissait de ce rapprochement, sans qu'on pût, de prime abord, en établir l'origine. Puis on s'apercevait brusquement que les deux hommes se ressemblaient mieux que s'ils eussent été frères. Et, en effet, quoique l'un eût les traits émaciés par la maladie et comme marqués déjà des stigmates de la mort proche, et que l'autre fût en pleine santé et dans la force de l'âge, c'étaient bien les mêmes traits qu'éclairaient les hautes flammes grondantes dans l'âtre : mêmes yeux bleus, très clairs, mêmes cheveux sombres, même front haut, même nez busqué. Tous deux étaient grands, sensiblement de même taille. Tout au plus, l'homme couché avait-il dans l'ensemble des traits une expression moins énergique que son compagnon ; ses yeux plus larges indiquaient une nature qui s'accommo-dait mieux du rêve que de l'action. Mais peut-être cette dissemblance-là n'était-elle qu'une fiction créée par l'approche de la mort...

Tout homme possède, sans qu'il faille pour cela aller le chercher bien loin, un sosie dont les traits rappellent plus ou moins les siens. On dirait que la nature travaille d'après un

certain nombre de types relativement peu nombreux dont elle s'amuse à varier à l'infini les quelques détails qui permettent l'identification de chaque individu. Mais que deux hommes, nés peut-être à des milliers de lieues de distance, se ressemblent absolument, totalement, c'est là une fantaisie dont elle se montre peu prodigue. Et que deux de ces hommes puissent se trouver réunis, par un concours de circonstances exceptionnelles, c'est là un fait que les calculs de probabilité les plus soigneusement établis se refusent à admettre, sinon à titre de probabilité ayant des chances si minimes de se réaliser qu'on peut les considérer comme inexistantes. Mais chacun sait que les événements se chargent d'opposer aux calculs les plus solidement élaborés les démentis les plus cuisants...

Telle quelle, la réunion de Jacques Dorant et d'Alain Marmande, devenus inséparables, était un fait des plus rares et célèbre à juste titre parmi la population d'aventuriers d'un genre très spécial qui hantent les solitudes désolées du Canada septentrional.

• • • • • • • • • • • • • • • • •

Le silence se prolongea, angoissant, interminable...

Alain, immobile, les yeux clos, semblait s'être assoupi. Au repos, quand le regard n'animait plus le visage de sa vie précaire et fiévreuse, on distinguait mieux les ravages causés par le scorbut : les joues décharnées, le teint blême, les os saillant fortement en un relief qui faisait pressentir déjà, sous la chair, le squelette.

Jacques Dorant, toujours agenouillé, contemplait avec tristesse le visage de son camarade. Il l'avait rencontré, deux ans auparavant, dans le wild, où lui était arrivé depuis plusieurs années déjà. Son intervention opportune lui avait permis, à ce moment, de sauver la vie à Alain au cours de l'attaque d'une harde de loups affamés. Depuis lors, une solide amitié liait ces errants dont l'un avait été condamné, jadis, pour assassinat et dont l'autre, quoiqu'il s'appliquât à n'en rien laisser voir, portait au cœur une inguérissable blessure...

Alain ouvrit les yeux et sourit faiblement à son compagnon :

— Jacques, dit-il, je ne passerai probablement pas la nuit. Et, avant de mourir, je voudrais te parler, ... te parler sérieusement.

Il ferma à nouveau les yeux, mais les rouvrit presque aussitôt :

— Ecoute, dit-il, moi, je ne quitterai plus ce pays de misère, mais, toi, tu en sortiras. Tu as devant toi encore toute une vie, c'est-à-dire la possibilité de reconquérir le bonheur. Quand je serai mort, tu m'enterras, quelque part, près de cette cabane ; et plus tard, qui sait ? tu reviendras un jour rendre visite à ton camarade de jadis que tu n'auras peut-être pas tout à fait oublié...

La main de Dorant saisit celle de son ami et la pressa doucement. Le désespoir le serrait à la gorge et l'empêchait de prononcer un mot. Ah ! ne rien pouvoir pour tenter, au moins, de sauver l'ami qui mourait là, devant ses yeux !...

Alain poursuivit :

— Tu as été pour moi le seul ami véritable que je me sois jamais connu... Tu m'as, il y a

quelques mois, raconté toute ta vie, sans me demander, en échange, la moindre confidence. Je connais le malheur qui t'a mis dans l'obligation de quitter notre pays pour venir vivre ici, le plus loin possible des hommes. A mon tour, maintenant, de parler : tu ne connais guère encore que mon nom...

Et comme Dorant esquissait un geste de protestation, il insista :

— C'est absolument nécessaire, Jacques... Tu verras tout de suite pourquoi. Dès que O'mara sera revenu avec le traîneau, tu partiras...

Il fixa ses yeux sur le visage de son ami et martela :

— Tu partiras, en prenant mon nom...

Dorant poussa une sourde exclamation et fit mine de se lever. Alain, d'une pression de la main, le retint :

— Tu prendras mes papiers, dit-il. Cela n'offrira guère de difficultés, à cause de notre ressemblance. Et je tiens absolument à te faire cadeau de la seule chose que je possède. Car, pour ce qui est de la fortune, je n'en avais guère. Tout ce que j'avais, je l'ai dépensé, ces dernières années, à parcourir le monde. Je ne possède plus que la propriété d'une terre en France ; encore celle-ci est-elle indivise entre une de mes cousines et moi. C'est maigre, comme tu vois... Je ne puis donc te léguer que mon nom : il est irréprochable. Et je suis sûr, tel que je te connais, que, ce nom, tu le porteras dignement. Qui sait ? tu y attacheras peut-être un lustre que j'aurais été bien incapable de lui donner...

Il se tut, un peu las. Dorant aussitôt protesta :

— Mais c'est impossible, Alain ! Je ne puis accepter...

Le mourant riposta :

— Pourquoi ? Tu ne dois avoir aucun scrupule à accepter ce que j'ai le droit de t'offrir. D'ailleurs, en l'acceptant, tu assumes des devoirs qui seront peut-être malaisés à remplir. Car ce nom que mes parents m'ont légué sans tache, je ne te le donnerais pas si je n'étais pas absolument sûr que tu feras tout ce qui est en ton pouvoir pour le porter dignement. C'est un engagement d'honneur que tu prendras envers ton ami mort.

Il se tut de nouveau, pour permettre à son ami d'envisager avec plus de lucidité l'inroyable proposition. Dorant, confondu, songeait...

Alain reprit de sa voix lasse :

— Tu n'as plus d'objections ?

— Si : c'est une imposture que tu me proposes là. Ce serait différent si tu n'avais plus aucune famille. Or, tu m'as dit jadis que tu avais encore un frère.

— Il ne s'apercevra de rien. Il avait quinze ans à peine quand je suis parti. Je ne l'ai pas revu depuis dix ans que je cours le monde. En t'offrant mon nom, je lui donne un frère,... ce que je n'ai pas suffisamment été moi-même. Et je pense qu'il aura besoin d'un guide, d'un protecteur : c'est un faible. Tu pourras lui faire du bien...

— Mais si on s'aperçoit de la supercherie ?

— On ne s'en apercevra pas... D'ailleurs...

Il se redressa légèrement :

— Sous la fourrure, dit-il, tu trouveras deux

petits cahiers reliés de toile grise... Donne-les-moi.

Dorant souleva l'amas de fourrures qui servait d'oreiller à la tête de son ami et ramena deux carnets, réunis par une ficelle. Il les déposa devant Alain.

— Merci, fit celui-ci. Je t'en fais cadeau. Tu prendras connaissance de ce qu'ils contiennent, après ma mort. Tu y verras ce que fut ma vie depuis dix ans que je cours le monde. Ah! voici ce que je voulais te donner...

Il tendit à son ami une feuille de papier pliée en quatre.

— J'ai écrit cela il y a quelques jours, fit Alain. Lis...

Dorant lut :

Je soussigné, Alain Marmande, déclare léguer à mon très cher et unique ami, Jacques Dorant, mon nom, avec tous les droits et devoirs attachés à un don de cette sorte. Je suis sûr qu'il le portera avec honneur.

Signé : Alain MARMANDE.

— Ce bout de papier, reprit Alain, te mettra à couvert, éventuellement, de l'accusation qu'on pourrait porter contre toi d'avoir profité de ma mort et de notre ressemblance pour me voler mes papiers.

Il tendit les deux cahiers à Dorant, qui ne songeait même plus à discuter.

— Tu trouveras tous mes papiers ici dedans, dit-il. Passe-moi les tiens...

Dorant eut une dernière hésitation.

— Donne, répéta Alain. Je suis heureux de pouvoir, dans une faible mesure, acquitter la

dette d'amitié que j'ai contractée envers toi,
Vaincu par l'émotion, Dorant s'exécuta.

— Merci, poursuivit Alain. Je te souhaite de
tout cœur d'avoir, sous mon nom, plus de
bonheur que je n'en ai jamais eu...

Cette simple phrase fut prononcée avec une
amertume si désespérée que Dorant faillit écla-
ter en sanglots.

— Tu as donc bien souffert? interrogea-t-il,
la gorge serrée.

Alain ferma les yeux.

— Oui, dit-il. Tu verras, en lisant, plus
tard...

Dorant se souvint de quelques vagues confi-
dences échappées jadis à son ami. Il interrogea
avec une si affectueuse sollicitude que toute
indiscrète curiosité était visiblement exclue de
sa question :

— Une femme?

Alain acquiesça :

— Une femme, oui... Une jeune fille...

Ses lèvres épelèrent les syllabes d'un nom qui
avait dû lui être cher jadis, et Dorant crut en-
tendre :

— Solange...

Alain ouvrit les yeux et regarda affectueu-
sement son ami.

— Embrasse-moi, mon vieux, dit-il.

Dorant se baissa, le prit aux épaules et l'étrei-
gnit avec une sorte de tendresse désespérée :

Comme il se relevait, il s'aperçut que deux
grosses larmes lui coulaient le long des joues.

Il ne se souvenait pas d'avoir pleuré depuis
plus de dix ans...

Alain mourut doucement au cours de la nuit.

Si doucement que son ami, qui, dans la nuit tombée, épiait anxieusement le pauvre visage décharné, n'aurait pu dire à quel moment exact il glissa du sommeil dans la mort. Il ne soupçonna la vérité qu'en remarquant le masque de hautaine majesté qui figeait brusquement les traits immobiles...

Il passa une partie de la journée du lendemain à déblayer la neige que la tempête de la nuit avait accumulée derrière la cabane. Il creusa profondément le sol durci par le gel et y enterra le cadavre du seul ami qu'il se connaît. Puis il rentra dans la cabane avec la déchirante sensation d'une solitude telle qu'il n'en avait jamais connue. Dans le but de se rapprocher le plus possible — du moins en pensée — de l'ami disparu, il passa le reste de la journée à lire et à relire les pages griffonnées sur les deux carnets gris légués par le mourant...

Le traîneau arriva à la nuit, annoncé, à distance, par l'aboi des chiens. Inquiet de voir que personne ne venait à sa rencontre, le métis O'mara pénétra directement dans la cabane. Ses yeux aussitôt se portèrent vers le coin où, seize jours auparavant, il avait laissé le mourant, puis se fixèrent, interrogateurs, sur Dorant.

Celui-ci fit, laconique :

— Mort ! Tu es revenu trop tard...

— Ah ! fit O'mara, sans sourciller.

Vingt ans de *wild* avaient atrophié ses facultés d'émotion. Il tint pourtant à se justifier :

— Pas de ma faute ! Je suis revenu aussi vite que j'ai pu ; mais, au retour, une tempête de neige m'a arrêté pendant quatre jours à cinquante milles de Fort-Résolution. J'ai cru y rester...

Il se tut, attendant peut-être un mot, un geste de l'homme debout, immobile au milieu de la pièce sombre. Après un moment, il ajouta, hésitant :

— Le sans-fil a apporté à Fort-Résolution une dépêche pour... pour *lui*...

Quelques secondes de silence. Dorant hésite. Le geste qu'il va faire le liera pour toujours devant sa conscience ; il le sait...

Enfin une voix très basse, comme lointaine — si étrange que le métis, tout à coup, la reconnaît à peine, — prononça :

— Donne...

• • • • • • • • • • •

Dans la furieuse randonnée qui, du Canada septentrional, l'a ramené à New-York — traîneau, cheval, chemin de fer, avion : étapes progressives du retour vers la civilisation, — Jacques Dorant ne connut que deux jours d'arrêt : l'un à Fort-Résolution, le temps de négocier au plus juste prix trois cents onces de poussière d'or et de pépites — dix mille dollars ; le second arrêt l'amena à Winnipeg, au bureau des concessions. Il obtint, au nom d'Alain Marmande, une vaste concession à cinquante milles sud-est de la rivière Anderson, à flanc d'une courte chaîne de collines rougeâtres que bien peu de pionniers pouvaient se vanter d'avoir prospectées déjà...

Ni à Fort-Résolution, ni à Winnipeg, les fonctionnaires auxquels il eut affaire ne s'étonnèrent de trouver sa signature assez différente de celle que portaient les papiers d'Alain Marmande : l'homme, en effet, portait, toute fraîche au creux de la paume, une blessure

récente provenant visiblement d'une arme à feu. Et d'ailleurs la photographie qui accompagnait les papiers d'identité offrait une ressemblance absolue avec le visage du porteur...

En sortant des bureaux de la compagnie de navigation où il avait retenu, à bord du transatlantique *Empress*, sa place pour la prochaine traversée New-York-Le Havre, Dorant — en qui personne n'eût reconnu l'aventurier hirsute du wild dans l'élégant gentleman rasé de près, vêtu à la dernière mode, qui se faisait reconduire en taxi vers le luxueux building où il avait retenu ses appartements, — Dorant relisait, le front soucieux, le télégramme dont la teneur l'avait décidé à précipiter son retour en Europe :

Pierre Marmande, *les Embruns*, Morgat, France.
Te supplie de venir. Situation désespérée.

Ton frère,

PIERRE.

II

Entre Morgat et Douarnenez, la villa *les Embruns* érige en bordure de la mer sa silhouette blanche d'une élégance robuste et massive. La colline rocheuse qui lui sert de support descend en pente assez raide — sentier et gradins al-

ternés — vers une anse minuscule d'eau profonde, assez bien protégée contre les surprises du large. A trois cents mètres de là, une dépression recèle dans son creux une petite plage de sable fin ; une autre villa s'accoste là, au flanc d'un rocher grisâtre qui fait ressortir, comme un fond approprié, les couleurs pimpantes dont s'agrémente la maison : une villa dénommée jadis *les Chaumettes* par quelque admirateur de Jean-Jacques Rousseau. A dix minutes, vers l'intérieur des terres, une grande propriété enclose de murs découpe le carré de verdure d'un parc au milieu d'une étendue frissonnante de bruyère. Deux maisons y sont blotties au milieu des arbres : une sorte de belle gentilhommière en briques roses, légèrement patinée par la rude caresse de la brise marine et du soleil ; et, plus loin, un grand pavillon, manifestement postérieur à la première habitation.

C'est là absolument tout, comme maison de plaisance, à plusieurs kilomètres à la ronde. Il n'y a plus à proximité que quelques fermes isolées, à l'endroit où commence la terre labouvable, et plus loin, à un croisement de routes, un village dont les maisons basses se serrent toutes contre un clocher trapu.

Et sur l'humble et grand paysage, le souffle vivifiant venu du large...

• • • • • • • • • • •

Dans le silence de l'air, et dominant le bruit du ressac et de la houle lente, un bourdonnement naquit, grave, plein, soutenu, comme celui d'un moteur d'avion accourant du fond de l'horizon...

Parallèlement à la côte, et venant du nord-

est, une sorte de bolide arrivait, presque au ras de l'eau, avec une vitesse folle, à peine visible au milieu du bouillonnement d'écume qui l'accompagnait : le canot automobile, dernière acquisition de René Derème. Il portait à la proue un nom écrit en lettres blanches : *Poisson-Volant*, et justifiait celui-ci par les bonds qu'il paraissait faire, à tous moments, au-dessus des vagues qui s'opposaient, courtes et dures, à sa marche : le *Poisson-Volant* avait été doté par les maîtres techniciens de la vitesse moderne d'un fond plat qui lui permettait littéralement de glisser sur l'eau sans rencontrer de la part de celle-ci une résistance notable ; il passait par-dessus les vagues au lieu de les fendre de son étrave acérée : d'où ces bonds qui eussent été dangereux si la courbe de la carène n'avait été spécialement étudiée de façon à rendre le canot pratiquement insubmersible.

Après un large et impeccable virage, la femme qui, gantée, les mains au volant, conduisait à une allure de vertige le coquet esquif dont les cuivres et l'acajou — accessoires du jouet précieux — rutilaient dans le soleil, engagea le canot dans une sorte de petite baie qui, d'abord assez large, se rétrécissait rapidement vers une passe étroite menant à l'anse située en contre-bas de la colline rocheuse que dominait la villa *les Embruns*.

Elle amarra le canot à côté d'un petit cotre de douze mètres, élancé et pourtant robuste, et sauta sur le quai de béton que le propriétaire des *Embruns* avait fait construire sur un côté du mouillage.

Puis elle commença l'ascension du raidillon qui montait vers la grande villa blanche ; souple

et légère, elle gravissait sans effort les marches grossières creusées ça et là, un peu courbée pour offrir moins de prise au vent assez violent qui soufflait le long de la pente. La gaieté lumineuse et légère, si douce, du matin lui communiquait une joie grisante, surtout physique, sans causes bien définies, qui donnait à ses yeux, à tout son visage, un rayonnement de bonheur inconscient.

Elle parvint, un peu haletante, à la terrasse qui précédait la villa du côté de la mer. Un moment elle resta immobile à contempler l'immense et chatoyante féerie composée par l'eau et la lumière. Puis elle fit le tour de la villa.

Comme elle arrivait devant la porte d'entrée, elle aperçut, au bout de l'allée qui, de la route, menait vers la maison, la silhouette vêtue de bleu d'un télégraphiste. L'homme avait appuyé sa bicyclette contre la grille qui fermait l'allée et s'engageait dans celle-ci. Elle marcha à sa rencontre.

— Vous désirez? s'enquit-elle.

— Monsieur Pierre Marmande? interrogea l'homme.

La jeune fille se tourna vers la maison et appela :

— Pierre?... Venez donc!... Un télégramme pour vous...

— Un télégramme? répéta une voix étonnée, en écho.

L'instant d'après, un grand garçon de vingt-cinq ans environ avait rejoint le télégraphiste et la jeune fille.

— Signez ici... et là, commanda l'homme de l'administration, en présentant un carnet d'imprimés.

Il remit celui-ci en poche, porta deux doigts à sa casquette, marmonna un « Bonjour, M'sieur, dame » et tourna les talons.

— Un télégramme ! s'ébahissait Pierre Marmande, en jetant un coup d'œil surpris sur l'imprimé bleu qu'il tenait en mains. En voilà, une aventure, Solange ! Moi qui ne reçois pour ainsi dire jamais de courrier !

Brusquement, il se rembrunit.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? fit-il. Ce télégramme vient d'Amérique... New-York...

Il tournait et retournait en tous sens le papier bleuté, ne se décidant pas à déchirer la bande qui en reliait les deux bords.

La jeune fille avait tressailli, tandis qu'en elle se levait brusquement l'essor vertigineux des souvenirs. Mais elle se domina aussitôt et prononça d'une voix calme :

— De votre frère, sans doute. Ne m'avez-vous pas dit que vous lui aviez télégraphié ?

— Il y a trois mois, oui...

Il fit sauter d'un coup de pouce la bande de papier gommé et lut, d'une traite, le bref contenu du télégramme. Son visage resta sombre.

— Pas de mauvaises nouvelles ? interrogea la jeune fille, incapable de refréner plus long-temps son anxieuse curiosité.

Il haussa les épaules, la mine maussade :

— Des mauvaises nouvelles ? Pas précisément... Alain m'écrivit qu'il débarque au Havre mercredi prochain,... dans cinq jours.

Dans cinq jours... Le cœur de Solange se mit à battre à grands coups sourds. Ainsi, dans cinq jours *il* serait là, elle *le* reverrait,... cet homme pour qui elle ne savait plus si elle

éprouvait de la haine, du mépris... ou — qui sait? — de l'amour encore... Brusquement, en elle, la joie née de cette matinée lumineuse était morte...

Elle restait lucide, pourtant, l'esprit extraordinairement clair. Ses yeux interrogèrent avec acuité le visage de son interlocuteur.

— Cette nouvelle n'a pas l'air de vous faire beaucoup de plaisir? remarqua-t-elle.

Il eut un geste vague qui pouvait passer pour une protestation, mais ne répondit pas, visiblement en proie à quelque ennui. De son côté, Solange, muette maintenant, revivait les heures de jadis. Elle tressaillit, brusquement ramenée à la réalité par la voix de son compagnon. Pensif, celui-ci répétait maussadement :

— Dans cinq jours...

Solange considéra avec une lucidité aiguë le visage de son compagnon, ses traits qui rappelaient ceux de son frère, ses yeux clairs, la ligne molle des lèvres dénotant une inquiétante faiblesse de caractère, un manque de défense presque absolu contre les coups de la vie.

De nouveau, le souvenir d'Alain s'imposa à elle. Lui aussi, à l'image de son frère, était-il un faible? Non, il avait de l'énergie, mais paraissait incapable de se servir de celle-ci ; oui, manque d'adaptation, le mot était juste. Somme toute, cette ridicule histoire de jadis était née entre eux d'un manque de compréhension mutuelle, d'un simple malentendu... Ah! quelle tristesse de n'avancer dans la vie qu'en laissant derrière soi un lot de déceptions, d'erreurs, de souffrances...

Elle quitta son compagnon, assombrie...

• • • • •

Solange Vanel avait jugé son interlocuteur avec exactitude : c'était un faible, un indécis. Peut-être pourtant n'était-il pas entièrement responsable de son manque d'énergie et celui-ci était-il dû en grande partie au fait que les guides naturels qui eussent pu utilement le conseiller et former son caractère lui avaient, trop tôt, fait défaut.

Alain, qui était son aîné de près de dix ans, était parti depuis plusieurs années déjà quand son père mourut, brusquement, d'une rupture d'anévrisme. L'aîné, qui parcourait à ce moment l'Amérique du Sud, avait reçu le télégramme annonçant la fatale nouvelle avec plusieurs semaines de retard. Il n'avait pas jugé utile de revenir, approuvant sans réserve les dispositions testamentaires prises par leur père peu avant sa mort. Il chargea un vieil ami de sa famille, Jean Savage, de gérer en son absence la petite fortune de Pierre Marmande, encore mineur à ce moment. Fortune d'ailleurs bien modeste, ayant été durement éprouvée par la dégringolade des fonds russes après la guerre.

Pierre Marmande reprit, dans un lycée de Paris, ses études un moment interrompues. Il résolut ensuite d'entreprendre les études d'ingénieur, se présenta aux examens et échoua à deux reprises. Il n'insista pas et renonça définitivement à tenter une troisième expérience. Il vint s'établir en Bretagne, dans la propriété que son frère y possédait à demi avec une de ses cousines, Solange Vanel.

Il occupait deux pièces au premier étage du petit pavillon dont Alain laissait la jouissance à l'ami qu'il avait chargé de veiller sur Pierre durant son absence. Ce Jean Savage était un vieux planteur de caoutchouc retraité, dont de successifs déboires n'avaient pu altérer l'indulgence et souriante bonté foncière.

Pierre vécut là, oisif, pendant deux années consécutives, ne voyant personne et bornant son activité à de longues promenades en mer avec les pêcheurs dont il était fort aimé pour son amabilité et son manque absolu de morgue. Il n'avait aucune ambition, du moins présentement. Savage, qui le connaissait bien, le laissait agir à sa guise. Il était persuadé que cette paresse momentanée disparaîtrait quelque jour à l'occasion d'une commotion intime violente — quelque vraie douleur, par exemple, — et préférait laisser le temps faire son œuvre.

Après deux années d'absolue oisiveté, Pierre, qui ne s'était guère préoccupé jusqu'alors de l'état de ses finances, manifesta tout à coup l'intention de faire fortune — et rapidement. Savage, que cette crise d'activité subite était bien faite pour étonner, en chercha la cause et la trouva aisément.

A un peu plus de dix minutes du pavillon, la villa *les Embruns* érigeait, proche de la mer, sa blanche silhouette robuste et cossue. Trois personnes l'habitaient : le grand écrivain Georges Derème, son fils René et sa fille Monique.

Or, un jour que cette dernière, nageuse intrépide, s'était assez imprudemment fort éloignée vers la pleine mer, elle fut happée par un des courants qui abondent sur ce point des

côtes et, malgré ses efforts désespérés, entraînée vers le large. Elle croyait déjà sa dernière heure venue lorsque Pierre, qui, ainsi qu'il le faisait souvent, avait accompagné quelques pêcheurs à bord de leur bateau, aperçut à quelque distance la jeune fille qui se débattait désespérément, sentant ses dernières forces la quitter. Immédiatement, il fit mettre le cap sur la nageuse, et comme celle-ci, épuisée, coulait, peu avant leur arrivée, il plongea aussitôt et la ramena, évanouie, vers le bateau.

A la suite de cet événement, Pierre ne tarda pas à entretenir des rapports cordiaux avec les habitants des *Embruns*. Solange, d'ailleurs, connaissait depuis fort longtemps Monique et n'avait pas tardé à sympathiser avec celle-ci, ce qui rendit encore plus aisés dès le début les rapports de Pierre avec l'écrivain et sa famille.

Monique comptait à cette époque dix-neuf ans et était radieusement jolie, aussi Pierre ne tarda-t-il pas à en tomber follement amoureux. Comme il avait, à défaut peut-être d'autres qualités, un sens très strict de l'honneur, il comprit aussitôt l'impossibilité pour lui — du moins dans l'état assez précaire où se trouvaient présentement ses finances — de prétendre à la main de la fille du richissime écrivain auquel des parents, opulents « soyeux » lyonnais, avaient légué jadis une fortune princière demeurée presque intacte, malgré toutes les vicissitudes économiques des dernières années.

Pierre résolut aussitôt de faire fortune, et comme son amour — d'ailleurs bientôt partagé par Monique — ne souffrait aucun retard, il se mit en quête du moyen le plus rapide qui s'offrait à lui de réaliser son dessein. C'est ainsi

qu'il partit vers la Côte d'Azur, un beau matin d'août, après avoir réalisé tout ce qu'il pouvait en fait d'argent liquide. Il s'installa devant une table de jeu, avec la ferme résolution de ne repartir que millionnaire.

Huit jours furent amplement suffisants pour débarrasser le joueur naïf et novice des deux cent cinquante mille francs qui constituaient sa part de l'héritage paternel. Bien plus, quand, le huitième jour, il se releva, très pâle, de la table de poker où il avait perdu le restant de sa fortune, son adversaire, souriant, lui dit :

— Décidément, cher Monsieur, vous jouez de malheur. Vous perdez trente mille francs, ce matin, à la roulette, et cet après-midi — il consulta négligemment les papiers signés par Pierre, étalés sur un coin de la table — c'est encore moins brillant : vingt mille francs en espèces et environ cinquante mille francs de traitements...

Il leva les yeux sur le visage décomposé de son interlocuteur et s'inquiéta :

— J'espère que le paiement de cette somme ne vous mettra pas en difficulté?

Pierre ne répondit pas aussitôt, il avait la gorge trop sèche et la fièvre lui martelait les tempes à petits coups douloureux et réguliers. Il se fit violence et réussit enfin à balbutier :

— En difficulté? Non... Tout ce que je voudrais, c'est que vous m'accordiez les quarante-huit heures qui me sont nécessaires pour réunir la somme que je vous dois.

L'autre lui lança un coup d'œil incisif ; puis, avec une bonne grâce souriante :

— Mais certainement. C'est d'ailleurs le délai d'usage pour le règlement de ce genre de dettes...

Il ajouta :

— Je ne sais si vous avez retenu mon nom quand je me suis présenté à vous avant cette partie. Je m'appelle Hermann,... Théodore Hermann. J'occupe l'appartement 16 au *Roxy*. Si vous désiriez me voir, vous n'auriez qu'à vous informer de moi auprès du portier ; il sera averti...

Pierre se nomma à son tour et donna l'adresse de la modeste pension de famille où il était descendu ; puis il prit rapidement congé de son interlocuteur.

Il se sentait près de perdre la tête. Ainsi donc, voilà à quoi aboutissait sa folle équipée : il perdait cinquante mille francs sur parole et il en était à se demander comment il se procurerait même une infime partie de cette somme ! Dans son affolement, il télégraphia à son frère, sans réfléchir que, même en mettant les choses au mieux — c'est-à-dire si celui-ci recevait aussitôt l'appel désespéré, — il lui serait impossible de revenir à temps.

Il passa vingt-quatre heures abominables, torturé par la honte, échafaudant les plans les plus inutiles et les plus déraisonnables, hanté par des idées de suicide. Claquemuré dans la chambre de la pension de famille où il avait élu domicile, il vécut toute la journée en tête à tête avec le sombre tableau de sa vie gâchée, de son amour désormais impossible. Il attendait passivement le lendemain, ne songeant même plus à tenter la moindre démarche qui eût pu le sauver avant l'échéance. D'ailleurs, à quoi bon ? A qui s'adresser pour emprunter cette somme bêtement perdue ? Il ne connaissait personne...

Au lendemain de la malencontreuse partie de

poker qui avait mis le point final aux espérances et aux illusions de Pierre, on frappa à la porte de sa chambre. Pierre, qui rêvait, étendu sur une chaise longue devant la fenêtre ouverte, alla ouvrir machinalement.

— Vous? dit-il, confondu.

Théodore Hermann sourit :

— Moi-même, cher ami. Je passais, et, me souvenant de l'adresse que vous m'avez donnée hier, je n'ai pu résister au désir de venir vous dire bonjour.

Pour qui connaissait l'homme, c'était là chose absolument incroyable. Théodore Hermann, en effet, ne faisait guère de visites désintéressées... Mais cet homme singulier et fort habile — exagérément habile — qui, sous le couvert de sa profession d'homme d'affaires, se livrait à des tractations passablement obscures où il était, le plus souvent, seul à trouver son profit, excellait à se servir du téléphone : aussi n'avait-il pas tardé à être fixé sur la solvabilité de son adversaire de la veille. Il avait, par la même occasion, appris, à son sujet, certaines choses dont il se promettait bien de tirer tout le parti qu'il pourrait : les moyens d'information du bonhomme paraissaient ne pas avoir de limites...

Pierre introduisit Hermann et, sans un mot, lui désigna l'unique fauteuil de la chambre. Il se sentait horriblement inquiet et interrogeait à la dérobée, avec anxiété, l'impassible et souriant visage de son visiteur.

Théodore Hermann pouvait avoir près de cinquante ans ; il était grand, assez corpulent, toujours habillé avec une élégance de bon aloi. Le visage épais, haut en couleur, paraissait au premier abord insignifiant ; à y regarder de plus

près, la première impression ne subsistait guère et laissait la place à un sentiment de malaise dû au contraste qui existait entre l'impassibilité voulue des traits et les yeux du personnage : logés à l'abri d'une paire de monumentales lunettes à bordure d'écaille, ils étaient exagérément mobiles, fureteurs, inquiétants...

L'homme d'affaires engagea la conversation par quelques banalités auxquelles Pierre ne répondait que par monosyllabes, l'air absorbé. Peu à peu le dialogue, faute d'aliments, languit, s'espaça, coupé de longs silences. Hermann tira de sa poche un lourd étui d'or massif, offrit une cigarette à Pierre qui refusa poliment de la main, en alluma une lui-même et se renversa dans son fauteuil. Il parut un moment suivre avec attention la mince spirale de fumée bleue qui montait vers le plafond de la pièce, puis brusquement reporta ses yeux sur le visage soucieux de son interlocuteur.

— Excusez, dit-il, mon indiscretion, cher ami. Mais j'ai l'impression très nette que quelque chose vous tracasse. Est-ce que je me trompe?

Pierre fit un geste vague de la main et sourit d'un air contraint. Hermann tira une bouffée de sa cigarette, parut réfléchir quelques secondes, puis ajouta :

— Ecoutez, j'éprouve pour vous une très vive sympathie, et je serais heureux, si vous avez des ennuis, de pouvoir y remédier dans la mesure de mes moyens. Voulez-vous me permettre de vous poser une question? Répondez-y avec franchise, quelque indiscreté qu'elle puisse vous paraître...

Pierre contempla un moment avec perplexité

le visage de son interlocuteur. Où celui-ci voulait-il donc en venir?... Il hésita un moment, puis acquiesça :

— Je vous le promets...

Hermann se pencha un peu en avant et dit :

— Vous avez perdu, hier, contre moi, une somme assez importante, sur parole. Croyez-vous pouvoir me payer facilement?

Pierre tressaillit et ne répondit pas aussitôt. Voyant son hésitation, l'homme d'affaires ajouta :

— Je vous rappelle que vous avez promis de me répondre sans détour.

Pierre balbutia :

— Je ne sais pas...

— Ah! fit simplement Hermann.

Il y eut un silence assez long. Puis, les yeux toujours fixés sur le visage de son interlocuteur, l'homme d'affaires reprit :

— Précisons. Cette somme, croyez-vous être en état de la réunir pour demain?

Pierre baissa la tête, le front rouge de honte. Il murmura, très bas :

— Non, je ne le pense pas.

Et, avec un besoin subit d'en finir, il ajouta :

— C'est-à-dire que je suis certain de ne pas pouvoir vous en payer même une infime partie...

— Ah! répéta Hermann.

Et, derechef, le silence s'appesantit sur la pièce.

Pierre, écrasé de honte, ne soufflait plus mot. Quant à l'homme d'affaires, il paraissait réfléchir. Après quelques minutes, il interrogea simplement :

— Alors?

Le jeune homme eut un haussement d'épaules las. Et Hermann comprit qu'il ne voyait plus qu'une solution : celle que choisissent presque fatalement, tôt ou tard, les joueurs invétérés qu'un jour la roulette a exagérément maltraités.

— Pas de bêtises ! dit-il sévèrement. Que diable ! cinquante mille francs, ce n'est pas le bout du monde !...

Il parut encore réfléchir quelques secondes, puis conclut :

— Récapitulons. Vous êtes ici depuis huit jours, n'est-ce pas ? Et dans ce court laps de temps vous avez trouvé le moyen de perdre tout ce que vous possédez : deux cent cinquante mille francs environ, si je suis bien informé...

Et, devant le regard surpris de Pierre qui se demandait visiblement d'où son interlocuteur tenait ces précisions, il expliqua vaguement :

— Tout se sait, sur la Côte d'Azur, en matière de jeu. Je continue : vous ne possédez donc plus rien. Bien mieux : vous me devez cinquante mille francs et vous en êtes à vous demander comment vous vous procurerez le premier centime de cette somme... Voilà bien la situation, n'est-ce pas ?

Pierre acquiesça d'un hochement de tête. Hermann se leva, alla à la fenêtre ouverte, y resta un bon moment immobile, puis revint vers le jeune homme toujours assis et dont les yeux commençaient peu à peu à s'emplir d'un espoir encore hésitant.

— Ecoutez, dit-il : Je vous ai dit que j'avais pour vous beaucoup de sympathie. A vrai dire, j'ignore pourquoi ; c'est là, sans doute, un de ces sentiments qui ne se raisonnent pas... Vous

avez donc fait — passez-moi le mot — une bêtise, une grosse bêtise... Il n'y a malheureusement pas à revenir là-dessus. Je veux toutefois faire mon possible pour vous tirer de ce mauvais pas...

Il recula un peu, suivit des yeux par Pierre qui ne comprenait toujours pas où il voulait en venir.

— Ce qui, actuellement, vous tracasse, poursuivit-il, ce sont ces cinquante mille francs, n'est-ce pas? Eh bien! voyez...

D'un volumineux portefeuille, étonnamment peuplé, il tira quelques feuillets où Pierre reconnut sa propre écriture : les billets à ordre signés par lui, la veille... Avant que le jeune homme, sidéré, eût pu faire un geste pour intervenir, des fragments de papier tourbillonnèrent à travers la pièce et allèrent choir mollement sur le tapis.

— Oh! Monsieur! balbutia Pierre, confondu. Qu'avez-vous fait là?

Hermann eut un bon sourire :

— Vous le voyez bien : j'ai supprimé ce qui, pour l'instant, vous tracassait et allait peut-être vous amener à commettre quelque irréparable bêtise...

— Ah! Monsieur, fit Pierre avec une sorte de gratitude fervente, vous me sauvez la vie! Je pense bien, Dieu me pardonne, que je roulais dans ma tête des idées de suicide, quand vous êtes entré...

— Naturellement, bougonna l'homme d'affaires, dont personne n'aurait pu dire si l'émotion qu'il manifestait était feinte ou réelle, naturellement! On n'en est pas à compter les bêtises, à votre âge... Ah! jeunesse!...

— Mais, cet argent, je vous le rendrai...

— J'y compte bien, fit Hermann avec une sorte d'ironie subtile que son interlocuteur ne perçut pas. J'essayerai d'ailleurs de vous y aider. A votre âge, un homme digne de ce nom gagne sa vie par d'autres moyens que le jeu. Nous verrons ça plus tard. En attendant, je vous emmène dîner. Venez : mon automobile nous attend à la porte, et le chauffeur est capable, s'il trouve le temps long, de la mettre en pièces au retour...

• • • • •

Quand Pierre quitta, quelques jours après, la Côte d'Azur, son nouvel ami avait achevé sa conquête et il ne parvenait plus à se passer de lui. Hermann ayant manifesté le désir de visiter la Bretagne, qu'il ne connaissait pas, le jeune homme n'eut aucune peine à le persuader de l'accompagner. Savage, mis au courant de la folle équipée de Pierre, accueillit l'homme d'affaires avec circonspection : quoiqu'il eût été lui-même disposé à aider Pierre dans la mesure que lui permettaient de le faire ses modestes économies, la conduite de l'homme d'affaires lui paraissait trop sublime pour ne pas cacher quelque arrière-pensée. Pierre, qu'il tenta de mettre en garde, se fâcha ; Savage se contenta dès lors d'opposer à toutes les avances du financier une politesse stricte, plutôt froide.

Hermann ne tarda pas à être présenté aux Derème. Dès lors il s'attacha à se rendre indispensable et y réussit en partie. L'écrivain fut charmé de rencontrer quelqu'un qui put lui faire de ses livres un éloge modéré, dans la note juste, sans exagération trop flatteuse.

Avec René, Hermann se montra à la hauteur de toutes les questions sportives et, lors du Grand Prix de Deauville, où il l'avait méné, eut la bonne fortune de pouvoir lui désigner le cheval gagnant, un outsider qui rapporta aux parieurs ayant misé sur lui leur chance une jolie cote ; dès lors, le jeune homme, enthousiasmé, ne jura plus que par lui. Quand à Monique, elle ne voyait que Pierre et ne s'occupait guère du reste de l'humanité ; or, Hermann était l'ami de Pierre : cela lui suffisait amplement.

Le rusé financier avait ses raisons pour se faire bien venir à la villa *les Embruns*. Il avait son plan : les affaires qu'il entreprenait exigeaient des capitaux importants et, en homme prudent et avisé, il trouvait préférable de n'y engager que l'argent d'autrui. L'affaire périlait-elle ? Les bailleurs de fonds, exaspérés, se voyaient opposer la loi sur les sociétés anonymes que l'habile gredin avait eu le flair de fonder avec le secours de quelques hommes de paille judicieusement choisis — lesquelles sociétés anonymes sont, comme chacun sait, à responsabilité strictement limitée. La crise économique, toutefois, rendait les bailleurs de fonds méfiants, et l'astucieux financier n'éprouvait plus la même facilité qu'autrefois à réunir les fonds nécessaires à la création des entreprises projetées. Aussi ne dédaignait-il pas, quand le résultat paraissait en valoir la peine, de faire lui-même ce qu'il appelait « la chasse à l'argent ». Le richissime Derème lui avait paru une proie non à dédaigner.

Il attendit patiemment son heure, dressant son plan d'action avec minutie, préparant le terrain. Un jour pluvieux de septembre qu'il

se trouvait dans un des salons de la villa des *Embruns*, avec l'écrivain et Pierre, le moment lui parut arrivé de réaliser le projet qu'il préparaît sournoisement depuis plusieurs semaines.

Sous couleur de raconter une anecdote plaisante, et quoique le jeune homme lui eût demandé le secret sur son inconséquente équipée, il narra les avatars de Pierre autour des tables de jeu de la Côte d'Azur. L'écrivain, qui aimait Pierre comme un fils, s'apitoya et lui demanda ce qu'il comptait faire. Ce fut Hermann qui se chargea de répondre :

— Il devrait, dit-il, se lancer dans les affaires. Je me chargerais de l'aider, de l'y pousser. Mais ce n'est pas facile ; il faut de gros capitaux pour réussir. Et pourtant, ce ne sont pas les bonnes affaires qui manquent. Un exemple : j'ai reçu, il y a quelque temps, envoyé par mon correspondant de Santa-Fé, un homme qui m'apportait la nouvelle qu'on avait découvert dans le sud de la Colombie des importants gisements d'étain. J'ai aussitôt télégraphié pour me réserver une option sur l'achat des terrains. Ce qui s'est effectué avec facilité, très peu de gens connaissant la valeur et même l'existence de ces mines. Mais, pour exploiter ce gisement, il faut des capitaux considérables. Notez bien qu'il s'agit là d'une affaire sans risques, qui peut donner des bénéfices importants à assez bref délai... Eh bien ! les gens sont devenus si méfiant qu'on ne trouve plus personne pour oser entreprendre une affaire de ce genre...

Il se tourna vers Pierre en poursuivant :

— Ah ! mon cher, si vous pouviez mettre seulement cinq cent mille francs dans cette affaire, votre fortune serait faite. Je vous ferais

entrer dans le conseil d'administration ; on vous chargerait, pour commencer, d'une besogne facile — de quoi vous mettre peu à peu au courant — et vous n'auriez plus qu'à attendre bien tranquillement les bénéfices qui, je le répète, ne sauraient manquer d'être plantureux. Malheureusement...

Il eut un geste éloquent qui exprimait toute la vanité de la brillante perspective, dans l'état d'impécuniosité où se trouvait présentement son ami.

M. Derème, absorbé, paraissait réfléchir. Il examina un moment, en silence, avec attention, le visage impassible du financier, puis, calmement, interrogea :

— Combien avez-vous dit ?

Hermann parut étonné.

— Je vous demande pardon... Combien, quoi ?...

M. Derème précisa :

— Oui,... à combien se monte la participation qui assurerait à Pierre une fortune, dans l'affaire dont vous parlez ?

— Cinq cent mille francs.

— Eh bien ! je les lui prête...

Le jeune homme s'était levé, fort pâle :

— Impossible, Monsieur. Je ne puis accepter cela...

Hermann le regarda avec inquiétude : ce blanc-bec allait-il faire échouer, par de sots scrupules, le plan si minutieusement élaboré ?

Mais déjà l'écrivain le forçait à se rasseoir.

— Ecoutez, mon petit, dit-il. C'est à vous que je dois d'avoir encore ma petite Monique en vie. Je sais bien que c'est là un service qu'il est impossible de payer. Mais je serais si heu-

reux de pouvoir, à mon tour, faire quelque chose pour vous. D'ailleurs ces cinq cent mille francs ne sont qu'un prêt. Vous me les rendrez peu à peu. Je suis bien tranquille, allez ! Tel que je vous connais, vous n'aurez pas de cesse que vous m'ayez remboursé...

Et, voyant que Pierre, de nouveau, s'apprêtait à protester, il conclut :

— Voilà qui est entendu. Je prendrai, dès demain, toutes les mesures nécessaires pour que cette somme soit bientôt à votre disposition. Travaillez, faites fructifier cet argent et...

Il eut une légère hésitation, acheva :

— Et entendez-vous, dans ce but, avec M. Hermann, si vous le désirez.

Une heure après, dans l'automobile qui les ramenait vers le pavillon où Pierre habitait avec Savage, le jeune homme reprocha :

— Vous n'auriez pas dû engager cette affaire sans prendre d'abord mon avis. Je ne sais pas si vous vous rendez compte que vous me mettez dans une très fausse position vis-à-vis de M. Derème...

L'homme d'affaires regarda son compagnon avec un peu d'ironie :

— Vous n'êtes pas fort reconnaissant, mon cher. Comment ? Grâce à moi, vous voilà avec une affaire magnifique dans les mains, vous pouvez faire fortune, dans deux ou trois ans vous aurez remboursé M. Derème et...

Il coula un coup d'œil oblique vers Pierre, renfrogné dans un coin de la somptueuse automobile, et acheva :

— Et vous aurez épousé la gentille Monique.

Pierre ne répliqua pas que l'avance faite par le père de Monique n'avançait pas précisément

ses affaires auprès de cette dernière. Il avait ce défaut des faibles qu'une délicatesse excessive et timorée empêche de jamais dire : « Non ».

Hermann partit pour Paris deux jours après ; il avait, avant son départ, eu une dernière entrevue avec M. Derème. Moins d'un mois après, une société était fondée pour l'exploitation des gisements d'étain colombien, et Pierre apposait à l'acte qui la constituait la signature qui faisait de lui un actionnaire important.

Deux mois après, Hermann lui apportait vingt-cinq mille francs — ses premiers bénéfices d'actionnaire. Dans une visite qu'il fit, par la même occasion, à M. Derème, il fit allusion, en présence de Pierre, aux difficultés que rencontrent beaucoup de bonnes affaires à leur début, par suite d'une carence brusque et fâcheuse des capitaux calculés au plus juste. M. Derème ne répondit pas aussitôt et son front se fit soucieux quand il fixa un regard scrutateur sur le visage inexpressif du financier.

Cela finit pourtant par une nouvelle avance de fonds de la part de l'écrivain — deux cent cinquante mille francs. Cette fois, Pierre, bien que le visage rouge de honte, ne protesta plus que pour la forme. Comme tant d'autres, il se laissait prendre à l'attrait de l'argent trop facilement gagné.

Les choses en étaient là quand arriva le télégramme avertissant Pierre que son frère débarquerait au Havre dans cinq jours...

III

L'annonce de l'arrivée imminente d'Alain avait bouleversé Solange.

La nouvelle réveilla dans son cœur un monde de souvenirs qu'elle croyait morts. Elle avait été, huit ans auparavant, fiancée à Alain Marmande. Les deux cousins avaient été presque élevés ensemble par deux mères qu'une sympathie réciproque rendait inséparables. L'amitié qui unissait les enfants s'était, avec l'âge, muée peu à peu en un sentiment plus tendre : l'amour. Du moins chez Alain, dans le tempérament rêveur duquel sa cousine avait, petit à petit, pris une place essentielle, despotique. Quant à Solange, elle voyait dans le mariage avec Alain le couronnement de la longue et tendre amitié qui les avait unis durant leur enfance commune.

Dès la conclusion des fiançailles, la famille des deux jeunes gens décida d'un commun accord que celles-ci seraient prolongées jusqu'à ce qu'Alain eût trouvé une situation qui lui permit de se marier. Mais celui-ci, soit indolence, soit manque de compréhension des nécessités imposées par la vie moderne, ne se

préoccupait guère de se créer la situation qui devait rendre le mariage avec sa cousine possible, se trouvant pour le moment très heureux auprès d'elle. Et le temps passa. Solange, qui ne supportait qu'avec peine l'indécision de son fiancé, se laissa aller à des manœuvres d'une coquetterie bien innocente auprès d'un ami de son cousin, fils d'un riche armateur marseillais, et ce, uniquement dans le but d'arracher Alain à son indolence. C'était mal connaître ce dernier, pour la nature sentimentale duquel tout était froissement et blessure. Après une scène d'une violence inouïe, au cours de laquelle ils se firent réciproquement beaucoup de mal, il rompit net les fiançailles et partit.

Solange, effrayée du résultat de ses naïves manœuvres, signifia tout net à son soupirant marseillais, qui s'offrait à remplacer Alain, que jamais elle ne l'épouserait. Mais il était trop tard. Alain, déjà, était parti pour Anvers, d'où il s'embarqua, le jour suivant, à destination de l'Amérique du Sud. Solange, par fierté, et estimant — avec quelque raison — que tous les torts n'étaient pas de son côté, refusa toute offre qu'on put lui faire en vue de la réconcilier avec son cousin : elle se rendait compte d'ailleurs, à présent, que le sentiment très tendre qu'elle éprouvait pour lui n'était pas, en réalité, de l'amour, mais rien que la continuation logique de l'amitié qui les avait unis au cours de leur enfance. Leurs natures étaient, sans doute, trop différentes...

Quant à Alain, ayant signifié sans ambages à toute sa famille qu'on n'eût plus à lui parler de Solange, il fut convaincu qu'elle avait dû épouser le rival que sa fiancée, naïvement, lui

avait opposé dans le but de le faire sortir de l'oisiveté où il s'enfonçait. Il en souffrit atrocement, mais, trop fier pour se plaindre, il se tut. Ainsi le temps agrava-t-il le malentendu qu'il eût dû aplanir...

Solange perdit sa mère quelques années après le départ d'Alain. Sans famille proche désormais, elle alla vivre dans la gentilhommière bretonne, héritée jadis d'un lointain cousin et située au milieu d'une propriété qu'elle possédait de moitié avec Alain. Elle ne tarda pas à s'y faire de nouveaux amis dans la personne des Derème.

Elle fut heureuse de faire la connaissance du grand écrivain dont l'œuvre toute spiritualiste, qu'elle admirait fort, était d'une haute tenue morale.

Georges Derème avait perdu, après quelques années de mariage, la jeune femme qu'il adorait. Tôt mûrie par l'affreuse douleur, sa pensée avait atteint d'emblée de tels sommets de pure spiritualité et de foi malgré tout dans un lumineux idéal que tout ce que sa génération — celle qui avait fait la guerre — comptait de meilleur ne s'était pas trompé à de tels accents et avait aussitôt choisi comme porte-parole l'homme sous l'apparente sérénité duquel on devinait une science infinie de la douleur humaine, reflet de toutes les douleurs apportées par la guerre.

A fréquenter cet homme robuste, très grand, droit comme un chêne et encore vert, malgré ses cheveux gris et l'approche de la cinquantaine, Solange s'était sentie attirée par l'impression de force calme et sereine qui émanait de lui.

Comprenant que le génie de l'écrivain de-

vait lui conférer le privilège douloureux de la solitude, comme à la plupart de ses pareils, elle s'était, avec tous les trésors de sa tendresse inemployée, attachée à lui rendre moins lourd le fardeau de son isolement.

Souvent, en surprenant les yeux de Georges Derème fixés sur elle avec une insistance inattendue, elle craignait d'avoir dépassé le but qu'elle s'était proposé et se demandait parfois avec un peu d'angoisse s'il n'était pas, sans qu'elle s'en fût aperçue, sur le point de l'aimer, inconsciente de tout le bonheur que représentaient ses vingt-cinq ans éclatant d'intelligence saine et de compréhensive bonté, pour cet homme qui songeait à ce que serait sa solitude après le départ de ses enfants, que la vie éloignerait tôt ou tard de lui...

En femme habituée de bonne heure à considérer en face tous les problèmes formulés par l'existence quotidienne, elle s'était à plusieurs reprises demandé quelle serait son attitude si Georges Derème s'avisa de lui demander sa main. Et elle n'avait su que répondre à la question ainsi posée. Georges Derème pouvait lui offrir de partager avec lui une vie haute, intelligente, basée sur une confiance mutuelle qui, pour une femme compréhensive, ne manquerait ni de douceur, ni même de charme. De plus, il était si bon, si au-dessus de la moyenne des hommes, qu'elle se sentait capable pour un tel compagnon de beaucoup de tendresse. Mais était-il bien prudent de passer outre à la différence d'âge — près de vingt-cinq ans — qui les séparent? Ne serait-ce pas là se préparer des occasions de regrets pour plus tard? Et d'ailleurs ne ferait-elle pas, vis-à-vis des enfants et

surtout de cette gentille petite Monique qui était devenue sa compagne très chère, vis-à-vis du monde aussi, figure d'intrigante en acceptant les éventuelles propositions de Georges Derème? Il y avait loin, en effet, de la modeste aisance que ses parents lui avaient léguée à la fortune princière échue au célèbre écrivain...

Solange se demandait avec anxiété s'il serait loyal de sa part d'accepter l'amour du solitaire des *Embruns* sans savoir exactement de quel sentiment elle pourrait le payer de retour. Le passé était-il bien mort dans son cœur? Telle était la question qu'elle se posait avec angoisse, surtout depuis qu'elle avait appris qu'Alain revenait, après sa longue absence... Elle résolut d'attendre son retour avant de prendre une décision définitive...

Sur la route étroite qui, en bordure de la mer, va de Crozon à Morgat, une *Bugatti*, son moteur déchaîné, filait à une allure de vertige.

La jeune femme qui pilotait la puissante voiture avait rabattu le pare-brise devant elle et, le regard aigu sous les paupières mi-closes, offrait avec une sorte de volupté son visage à la rude caresse de l'air violemment froissé ; les lèvres entr'ouvertes, elle humait avec gourmandise le grand souffle marin venu du large.

Eve Vital éprouvait une griserie profonde à se sentir livrée, fragile organisme de chair, au caprice de la rapide et puissante machine au cœur d'acier. Elle restait pourtant extraordinairement lucide, jouissant de sentir l'auto docile à la moindre impulsion de l'accélérateur ou du volant, certaine de dominer d'une façon per-

faite la formidable puissance enclose sous le capot du moteur.

Cette jeune femme était apparue dans le pays quelque deux mois auparavant, peu après le départ de Théodore Hermann. Elle avait loué la villa *les Chaumettes*, qui se trouvait vacante, et y vivait, en apparence assez retirée, avec une jeune servante dévouée et peu communicative.

On ne savait pas d'où venait Eve Vital. Son installation à la villa *les Chaumettes* avait été discrète et n'avait guère suscité de curiosité. Elle avait commencé par vivre assez à l'écart, n'entretenant avec ses voisins que de stricts rapports de politesse, passant son temps à parcourir le pays en auto, ou entreprenant de courtes randonnées en mer, à bord d'un petit yacht gréé en course, qu'elle conduisait seule. Peu à peu ces relations étaient devenues plus étroites par suite de l'éloignement relativement considérable où on se trouvait de tout centre un peu important et à cause de la tendance qu'ont les gens d'un même rang social à se rapprocher les uns des autres dès qu'ils se trouvent quelque peu isolés de leurs pareils.

René Derème, surtout, fasciné par la resplendissante beauté blonde de la jeune femme, recherchait toutes les occasions qui se présentaient de se rapprocher d'elle. Elle paraissait s'en soucier médiocrement, apparemment peu désireuse de se lier plus intimement avec qui que ce fût, le traitant strictement sur le même pied que ses autres voisins. Blessé dans son amour-propre et d'ailleurs fortement épris, le jeune homme se piquait au jeu. Eve Vital ne l'encourageait ni ne le repoussait : elle le traitait simplement en indifférent. Et c'était là

peut-être, pour involontaire qu'elle parût, la tactique la plus propre à s'attacher le naïf René. Il était à ce point hypnotisé par la séduisante jeune femme que pas une fois il ne songea à s'informer du passé de celle-ci. Il ne serait venu à l'esprit de personne — et à celui de René moins qu'à celui de tout autre — qu'Eve Vital pouvait bien, à tout prendre, n'être qu'une aventurière...

La nuit, peu à peu, tombait. La jeune femme alluma les phares de l'auto. Sur la route étroite, la *Bugatti*, brusquement, rebondit dans un creux et fit une formidable embardée. Son train arrière frôla la muraille brunâtre des roches, à droite de la route. Fausse alerte, heureusement ! Néanmoins, un peu pâle, Eve Vital ramena la vitesse à des proportions plus raisonnables : elle l'avait échappé belle ! Un peu plus, et c'était le capotage, l'écrasement...

A ce moment, une puissante machine, lancée à fond de train, bondit d'un chemin transversal, exécuta un impeccable virage, presque à angle droit, et se mit à talonner la torpedo, à vingt mètres à peine derrière celle-ci...

Avant qu'Eve Vital eût pu revenir de sa surprise, un impérieux coup de klaxon l'avertit d'avoir à ranger sa voiture sur l'extrême bord droit de la route; la lourde conduite intérieure passa à côté d'elle, avec un grondement de fauve irrité, et ne tarda pas à disparaître à un tournant de la route...

Après une vaine tentative de poursuite, la jeune femme avait de nouveau réduit la vitesse de la *Bugatti*. Elle avait machinalement redressé le pare-brise; le vent commençait d'être frais, et, les yeux vagues, attentive pourtant

elle songeait. Quelque chose, tout à coup, la tracassait. Au passage, elle avait, le temps d'un éclair, entr'aperçu le visage de l'automobiliste qui l'avait dépassée. Cet homme — elle en avait brusquement la très nette certitude — ne lui était pas entièrement inconnu. Mais où l'avait-elle déjà rencontré? Et quand?... Elle n'eût pu le préciser. Elle avait pourtant l'impression qu'il se rattachait, pour elle, à des souvenirs vieux de plusieurs années déjà. C'est tout ce que, pour le moment, elle pouvait affirmer...

Ce visage, pourtant, n'était pas de ceux qu'on oublie facilement. Où donc avait-elle déjà vu ce front haut, ce nez busqué, ce menton volontaire, et ces lèvres à l'expression hautaine, presque méprisante?

Quand elle arrêta la voiture devant le garage attenant à sa villa, elle ignorait toujours où elle avait déjà rencontré l'automobiliste disparu maintenant... Elle haussa les épaules et, sans plus s'en préoccuper, ouvrit la porte du garage.

Elle ne se doutait guère que cette rencontre, sur la route, à la nuit tombante, de deux automobiles qui s'étaient côtoyées, le temps d'un éclair, n'était que le prélude d'un terrible drame humain où, tous, ils n'allaien pas tarder à se débattre.

IV

Quand son frère parut sur le seuil du petit salon où il se tenait en l'attendant, Pierre Marmande se leva et le contempla en silence.

Ni l'un ni l'autre n'eurent cet élan qui marque le bonheur de se revoir. Chez Pierre, il y avait encore un reste de la singulière gêne manifestée par lui au reçu du télégramme par lequel son frère annonçait son arrivée. Chez l'aîné, ce manque d'abandon partait de causes plus profondes, connues de lui seul ; sous la raideur apparente, un observateur attentif eût décelé peut-être une obscure appréhension...

Enfin Pierre rompit le silence qui s'accumulait entre eux, lourd de choses inexprimées. Il murmura :

— Te voilà enfin revenu, Alain. Après si longtemps...

— Oui.

— Pour toujours, j'espère ?

Un léger sourire, un peu réticent, distendit l'arc hautain des lèvres de l'aîné :

— Je ne sais pas... Cela dépendra, sans doute, d'un tas de choses...

— De quoi ?

Il expliqua vaguement :

— Des circonstances... Je verrai.

Ils continuaient à s'observer avec acuité. Pierre peu à peu retrouvait sur les traits de l'homme debout en face de lui les lignes du visage fraternel demeuré vivace en sa mémoire. Quant à l'aîné, on eût dit, à voir l'avidité de son regard, qu'il cherchait sur le visage de son interlocuteur les traits rappelant ceux d'un disparu très cher...

Le silence, de nouveau, s'appesantit. Puis Pierre fit un pas en avant et, avec gaucherie, ouvrit les bras. Les deux hommes s'étreignirent avec une sorte de maladresse hésitante. La gêne persistait entre eux, paralysante comme un mauvais souvenir...

Alain se laissa tomber dans un fauteuil, sans cesser de fixer des yeux Pierre qui s'installait à son tour en face de lui. Il expliqua :

— Ton télégramme m'est arrivé avec trois mois de retard. Je me trouvais, à ce moment, au nord du Canada... J'ai aussitôt résolu de repartir. Je craignais... je ne sais pas, moi : un malheur, une catastrophe...

Pierre rougit imperceptiblement sous l'acuité du regard qui l'interrogeait ; il s'agita, mal à l'aise, dans son fauteuil.

— Je m'étais affolé, tenta-t-il d'expliquer. J'avais, à ce moment, de sérieux embarras d'argent. Mais c'est fini ; tout est arrangé...

— Bien arrangé?

— Oui ; je... je fais des affaires en ce moment.

Une sorte d'appréhension qu'Alain perçut nettement se mêlait à son embarras.

— Ah ! dit-il simplement.

Mais il songeait :

« Etrange ! J'accours ici, prêt à tout tenter pour essayer d'éviter les catastrophes que fait prévoir ce fameux télégramme, et c'est pour m'entendre dire que tout va pour le mieux ! »

Ses yeux se reportèrent, pensifs, sur le visage de Pierre. Et il ne put s'empêcher de faire la réflexion que celui-ci ne semblait guère taillé pour l'âpre lutte moderne dont l'argent est l'enjeu, et qu'il était bien étonnant, dans ce cas, qu'il eût réussi à se tirer si rapidement et à son honneur d'une situation que le télégramme expédié un jour d'angoisse faisait pourtant prévoir bien précaire...

— Nous reparlerons de tout ça un autre jour, dit-il.

— Volontiers, fit vivement Pierre, tout heureux d'échapper à si bon compte à des explications qu'il appréhendait de fournir.

Il se leva.

— Tu dois être fatigué, mon vieux. Je t'ai fait préparer la chambre bleue, celle que tu occupais jadis, quand tu venais ici...

— Ah ! oui, fit Alain. Mon ancienne chambre... Elle se trouve à cet étage, je crois ?

— Mais oui, fit Pierre, étonné. Tu le sais bien...

— Evidemment, dit Alain, lentement. Mais il y a si longtemps...

Il se leva à son tour :

— Allons, accompagne-moi jusqu'à ma chambre. Je pense que le domestique qui m'a accueilli en bas y aura fait transporter les valises et la malle qui se trouvaient derrière mon auto. Je vais faire un bout de toilette et je te rejoins pour souper.

Il passa la main, machinalement, sur son front et ajouta :

— J'irai me coucher tôt, aujourd'hui. Je ne sais pas ce que j'ai, mais je me sens horriblement fatigué.

— Tu as eu sans doute une très mauvaise traversée? interrogea Pierre.

Le sourire d'Alain marqua comme le début d'une affection encore hésitante.

— Oui, mon petit. Beaucoup plus mauvaise que tu ne pourrais jamais l'imaginer...

• • • • •

Alain sortit de sa chambre et referma la porte derrière lui. Il parut s'orienter dans le petit couloir où il se trouvait, puis se dirigea vers l'escalier, dont on devinait confusément la rampe, à gauche, dans un recoin d'ombre. Tout en descendant les marches, une à une, il promenait autour de lui un regard attentif, comme quelqu'un qui, après une longue absence, est à la fois ravi et étonné de retrouver intact le décor où s'est écoulée une partie de sa vie. Il parvint dans la pièce centrale du rez-de-chaussée, une sorte de hall qui séparait la salle à manger, à droite, des deux salons et du billard.

Ce fut vers la salle à manger qu'il se dirigea, attiré par la scintillante blancheur d'une nappe entr'aperçue à travers les glaces biseautées d'une large porte.

Il parcourut la vaste pièce d'un coup d'œil : personne. Il était le premier. Il remarqua distraitement que trois couverts étaient disposés symétriquement à une extrémité de la grande table : le vieux Savage, sans doute, dinait avec eux...

Brusquement, il tressaillit, avec la sensation très nette qu'il n'était plus seul dans la pièce. Il se retourna.

Debout sur le seuil de la porte, un homme d'assez grande taille le regardait. Il pouvait avoir soixante ans comme l'attestaient les cheveux entièrement gris, mais encore abondants. La silhouette pourtant n'était pas empâtée et ne trahissait aucune des menues déchéances qu'apporte avec elle la vieillesse. Le visage maigre, légèrement bistré, avait une expression ouverte, franche, très sympathique. Le vieux Savage, sans doute... Depuis combien de temps pouvait-il bien être là, à l'observer?

Le vieillard fit un pas vers Alain et sa voix bourrue, où on sentait vibrer une émotion, interrogea :

— Eh bien ! mon petit ? On ne reconnaît donc plus ses vieux amis ?

Alain sourit faiblement.

— Excusez-moi... Mais il y a si longtemps, n'est-ce pas ?

— Huit ans, fit l'autre. Pas malheureux que tu aies songé à revenir ! Ça m'aurait ennuyé de partir sans t'avoir revu. Embrasse-moi... Si tu savais comme ça me fait plaisir de t'avoir là, devant moi !...

Leur étreinte fut cordiale, sincère, un peu réticente pourtant de la part d'Alain. Savage le maintint par les épaules et, l'éloignant un peu de lui, de façon à pouvoir l'examiner plus à l'aise, poursuivit :

— Sais-tu que tu as rudement changé ? Et à ton avantage, encore !...

Et comme Alain faisait mine de se soustraire à l'examen du vieil homme, celui-ci ordonna :

— Reste !...

Il le considéra quelques secondes, attentivement, et reprit :

— Je ne sais comment t'expliquer ça... Tu as évidemment toujours les mêmes traits, le visage un peu plus maigre, peut-être, les yeux plus sombres. Quelques cheveux grisonnants aux tempes et quelques rides sur le front : la vie au grand air, sans doute, et aussi, peut-être, quelques chagrins, des soucis... Mais ce n'est pas là que réside ce changement dont je te parlais tantôt : non, on a comme l'impression, en te regardant, que tu es plus décidé, plus viril, plus énergique,... c'est ça, plus énergique que jadis ! Le contact, sans doute, avec la vie, les dures réalités quotidiennes : la rude bataille pour l'existence qui tue un homme ou le bronze définitivement. Décidément, il n'y a encore que ça pour former un homme.

Il s'éloigna un peu d'Alain et s'assombrit légèrement, en achevant :

— Ton frère aurait rudement besoin de ça. Il file un mauvais coton...

Alain s'étonna :

— Pierre ? Je l'ai vu tantôt. Il dit que ses affaires vont parfaitement...

Le vieil homme haussa les épaules :

— Il appelle ça des affaires, lui ? Diable !...

Et comme Alain le regardait avec un peu d'inquiétude, il ajouta :

— Nous reparlerons de ça une autre fois. Pas aujourd'hui : ça me gâterait toute la joie que j'ai de te revoir...

Pierre survenait. On se mit à table.

Ils mangèrent quelque temps en silence. Puis Savage reprit :

— Dire que tu es resté parti huit ans, sans revenir une seule fois. De temps en temps, une lettre, quelques mots, et puis là-dessus de nouveau des mois de silence. Qu'est-ce que tu as bien pu faire pendant tout ce temps?

Alain sourit :

— J'ai voyagé, j'ai vu du pays : l'Extrême-Orient, l'Australie, les îles océaniennes, le Brésil, le Venezuela, l'Amérique du Nord...

— Le tour du monde, quoi... Mais dans quel but as-tu entrepris ces voyages?

Alain posa sur la table le verre de vin qu'il portait à ses lèvres.

— Dans quel but? répéta-t-il. Est-ce qu'on a un but? Nous sommes ainsi des milliers d'hommes qui parcourons le monde, à la poursuite d'un beau rêve, ou pour fuir quelque mauvais souvenir. Des milliers d'hommes,... une armée. On les appelle : les aventuriers. On les rencontre partout : sur tous les océans, sur toutes les terres... Mais vous devez suffisamment connaître la sorte d'hommes dont je vous parle, monsieur Savage : vous avez assez roulé votre bosse partout pour cela...

Le vieil homme qui avait écouté Alain sans l'interrompre acquiesça :

— En effet. Comme tu le dis, on en rencontre partout, de ces hommes, dans tous ces pays du tonnerre de Dieu... Je crois bien d'ailleurs, Dieu me pardonne! que j'ai appartenu à leur estimable confrérie, il y a de ça près d'une trentaine d'années... Ainsi donc, si je te comprends bien, tu as vécu, pendant huit ans, de la vie de ces aventuriers, voyageant partout, travaillant ici et là, au hasard, et repartant dès que l'ennui te reprenait ou que toute besogne

venait à manquer... Tu n'as pas dû faire fortune à ce train-là?

Alain eut un sourire énigmatique.

— Sait-on jamais? Mon équipée ne m'a, de toutes façons, pas coûté d'argent, au contraire : je suis rentré en Europe à bord d'un grand paquebot, en première classe, alors que j'étais parti sur le pont des émigrants... Et il me reste assez d'argent liquide pour me reposer... confortablement, quelques années, si je le désire.

— Bref, tu n'as pas fait fortune, trancha Savage. Et quels sont tes projets?

Pierre, qui jusqu'alors n'avait soufflé mot, touchant à peine aux plats disposés devant lui, leva sur son frère des yeux où se lisait une certaine anxiété. Alain porta à ses lèvres le verre de vin placé devant lui. Il haussa les épaules :

— Mes projets? Je n'en sais rien... En ai-je, seulement? Ils dépendront, j'imagine, d'un tas de circonstances... Tout ce que je puis dire, c'est que je restai ici quelque temps, sans doute... Au moins un mois; probablement plus... Je verrai.

Il observait Pierre en dessous et remarqua que celui-ci paraissait contrarié.

« Que diable signifie cela? songea-t-il, perplexe. Il faudra que je m'informe des motifs pour lesquels il semble appréhender mon séjour ici... »

• • • • • • • • • • •

Mars continuait d'être exceptionnellement clément.

Solange, debout à l'extrémité d'un petit promontoire rocheux qui s'avancait de quelques

mètres dans la mer, humait avec une sorte de gourmandise inconsciente la brise tiède qui rôdait, chargée de tous les effluves annonciateurs du printemps proche. Elle se détourna brusquement, avec la sensation d'une présence derrière elle. Sur une petite plage située à sa gauche, non loin d'elle, un homme s'avancait, vêtu seulement d'un costume de bain qui faisait valoir l'élégante robustesse d'un corps entraîné à tous les exercices physiques.

L'homme tourna un peu la tête, et Solange réprima avec peine une exclamation : « Alain ! » Depuis huit jours qu'il était de retour, c'était la première fois qu'elle le voyait. Pas une seule fois il n'avait tenté de la rencontrer, ni manifesté le désir de la revoir, et cette indifférence, feinte ou réelle, avait paru à la jeune fille très dure. Machinalement, elle se mit à l'abri derrière un gros quartier de roc qui la rendait invisible.

Alain entra dans la mer et s'éloigna rapidement vers le large, au rythme d'un crawl régulier et puissant. Solange évoqua avec un peu d'étonnement le piètre nageur qu'était Alain naguère. Redressée maintenant et ne craignant plus d'être découverte, elle suivit des yeux la petite tache rouge sombre du bonnet qui s'éloignait, dansant au gré des vagues courtes.

Elle mesurait avec surprise son émotion à la vue de son ancien fiancé. Se pouvait-il que son amour pour lui ne fût pas mort ? Elle hocha la tête, étonnée. Sottises ! Elle n'avait jamais, en réalité, aimé son cousin. Elle l'évoqua tel qu'elle l'avait connu jadis : Alain,... un gentil garçon indécis, hésitant, sans énergie, un être un peu veule, uniquement préoccupé d'inutiles rêve-

ries... Oui, mais l'homme qu'elle avait pu contempler, furtivement, ne paraissait pas de la même espèce. Elle revit ses yeux bleu clair dominateurs, la courbe hautaine des lèvres, la ligne volontaire du menton. Comme il avait changé ! L'homme qu'elle avait entrevu devait savoir ce qu'il voulait : il semblait quelque chef barbare né pour commander aux hommes et aux événements...

Pensait-il encore à elle ? Elle évoqua l'amour qu'il lui témoignait jadis... Non, si elle en jugeait l'intensité du désespoir muet qu'elle avait, à son départ, surpris dans le regard d'Alain, il était impossible qu'il eût cessé de songer à elle. Mais alors, comment expliquer l'apparente indifférence qu'il lui témoignait depuis son retour ? Pas une fois il n'avait tenté de la revoir, et il ne s'était vraisemblablement pas inquiété de sa présence proche. Cela paraissait inconcevable...

Elle décida brusquement de profiter de l'occasion qui se présentait à elle pour éclaircir l'attitude d'Alain. Cette indécision ne pouvait plus durer. Il fallait absolument qu'elle sût à quoi s'en tenir...

Alain ne resta pas longtemps dans l'eau. Au bout d'un quart d'heure de nage ininterrompue, il revint vers la plage, à la même allure rapide qu'il avait adoptée au départ. Le rythme aisément de sa nage semblait exclure toute idée d'effort. Et quand il reprit pied sur le sable, il ne paraissait pas même essoufflé.

Il eut un coup d'œil surpris vers l'élégante silhouette de jeune fille qui paraissait l'attendre sur la plage. En passant, il s'enveloppa du peignoir, qu'il avait déposé sur le sable avant d'en-

trer dans l'eau et fit mine de s'éloigner. Solange murmura :

— Alain...

Le jeune homme s'arrêta et la considéra un moment, sans mot dire. Puis :

— Vous désirez, Mademoiselle?

— Voyons, Alain, vous ne me reconnaissiez donc pas? Solange...

Il répéta à voix basse :

— Solange...

La jeune fille ne dit plus mot, la gorge étrangement serrée. Elle n'aurait jamais supposé cela : l'oubli!... Ainsi donc, du beau rêve de jadis, il ne restait rien,... pas même un souvenir. Cet oubli était plus atroce que tout ce qu'elle avait pu imaginer. Elle se sentit sur le point d'éclater en sanglots et, à son tour, fit mine de s'éloigner.

Son nom prononcé encore une fois par le jeune homme la retint :

— Solange...

Elle demeura saisie à la vue des yeux qui la considéraient avec une étrange expression d'admiration et de colère passionnée. Elle ne pouvait deviner que le jeune homme évoquait, en ce moment, une immense étendue glacée où, derrière une pauvre cabane ensevelie sous la neige, se trouvait la tombe d'un homme que le dégoût de vivre avait tué bien plus que la maladie, d'un homme mort peut-être par désespoir d'amour... Troublée par ces yeux qui la regardaient avec une sorte de poignant reproche, Solange parut, de nouveau, sur le point de partir. Encore une fois, la voix qu'elle eut de la peine à reconnaître, tant elle était basse et véhemente, la retint :

— Solange, que faites-vous ici? Je vous croyais mariée depuis longtemps.

Elle eut un pauvre sourire navré, où se lisait une angoisse proche des larmes :

— Mais non, Alain... Voyons, personne ne vous a jamais informé? Est-il possible que vous ne sachiez rien?...

Il eut un geste vague :

— Je ne savais rien. Je suis parti sans tourner la tête, avec au cœur une peine trop lourde, cuisante comme une blessure... Qu'importe, aujourd'hui... Tout cela est bien loin. Mais vous, qu'êtes-vous devenue?

Il eut un petit rire sarcastique.

— Je m'étonne que vous ne soyez pas mariée. Les occasions n'ont pas dû vous manquer...

Elle parut brusquement très lasse.

— Je ne sais pas, je ne sais pas... Je vous ai peut-être attendu, Alain.

Il recula brusquement, le visage dur, avec, est-on dit, de l'effroi dans les yeux. Il dit rudement, d'une voix sourde :

— Taisez-vous! Nous n'avons pas le droit...

Elle le regarda avec stupeur.

— Pas le droit, Alain? Que voulez-vous dire?

Puis, comme il demeurait silencieux, le visage fermé, elle ajouta plaintivement :

— Ah! Alain, comme la vie parfois est mélancolique... Et comme nous avons été jadis inutilement cruels l'un envers l'autre...

Il la regarda avec une sorte de dédain silencieux et froidement prononça :

— Nous nous sommes tout dit, à ce moment. Je ne vois rien à ajouter aux paroles que nous avons échangées alors...

Puis, avec une sorte de véhémence passionnée :

— Vous n'avez donc jamais mesuré la cruauté qu'il y a à arracher d'un cœur d'homme l'idole qu'il y avait dressée et toute la souffrance qu'on provoque en avilissant l'image qu'il se faisait de cette idole? Non?... On meurt parfois de cette souffrance, sachez-le bien...

Elle leva vers lui une face pitoyable et fervente :

— Ne recommençons pas comme jadis, Alain, il y a huit ans... Ne m'avez-vous donc pas aimée?

Il parut sur le point de se rendre. Puis brusquement son visage se durcit, se ferma, et il martela :

— L'Alain que vous avez connu naguère, Solange, est mort et bien mort... Je l'ai laissé quelque part, dans les solitudes du Grand Nord, enseveli sous six pieds de neige.

Avant qu'elle eût pu le retenir, il était parti sans tourner la tête.

V

Le cotre *Mon plaisir*, toutes voilures dehors, filait sur la mer apaisée qui, à distance, paraissait immobile comme un lac. Une houle lente balançait doucement le petit voilier qui, par brise calme, filait allégrement ses douze noeuds.

Sur le deck éclaboussé de soleil, René Derème, étendu à côté du gouvernail, surveillait nonchalamment la bonne marche du bateau qui cinglait vers le large. On avait dépassé la limite dangereuse des récifs et des écueils ; harmonieusement incliné sur tribord, le cotre maintenant s'éloignait de la côte dont une brume légère adoucissait les âpres contours.

Eve Vital, étendue à l'avant sur un amas de coussins, contemplait rêveusement, les yeux mi-clos, la ligne de l'horizon qui s'abaissait et s'élevait régulièrement au gré de la houle paresseuse qui soulevait le bateau.

René Derème leva les yeux vers la jeune femme dont le profil ensorcelant paraissait, pour ses yeux éblouis, se détacher tout contre l'azur du ciel, avec la netteté d'un camée. Il soupira :

— Ah ! Eve,... quand donc consentirez-vous à m'aimer ?

Elle haussa les épaules, mécontente.

— Il avait été convenu entre nous qu'il ne

serait plus question de cela,... du moins tant que nous serions sur ce bateau...

Et, devant la mine déconfite de l'amoureux, elle éclata de rire, mais si gentiment qu'il en fut un peu rasséréné.

— Ah ! si vous vouliez, pourtant, se contentait-il d'ajouter.

Eve avait repris son immobile songerie dont elle sortit tout à coup pour interroger :

— Dites-moi, ce nouveau venu qui s'est installé dans le pays depuis une quinzaine de jours, qui est-ce ?

René la regarda avec surprise :

— Ce sauvage qui ne voit personne ? C'est le frère de mon ami Pierre : Alain Marmande.

— Vous en êtes sûr ?

Il éclata de rire.

— Sûr ? Demandez-le donc à Pierre. Je suppose qu'il ne manquerait pas de reconnaître son frère.

— Ils ne semblent guère avoir d'affection l'un pour l'autre, remarqua-t-elle, songeuse. Pierre passe son temps aux *Embruns*. Quant à Alain, il parcourt les routes en auto ou se promène seul au bord de la mer. Je l'ai rencontré plusieurs fois : eh bien ! je suis sûre qu'il ne m'a pas même remarquée. Il semble fuir son prochain comme la peste...

René eut un geste indiquant qu'il n'y pouvait rien et que d'ailleurs cette question l'intéressait médiocrement. Eve poursuivit, comme à part soi :

— C'est curieux. Son visage ne me paraît pas tout à fait inconnu. J'ai certainement rencontré cet homme quelque part déjà...

— Ah ! ça, répondit René, c'est peu probable.

D'après ce que Pierre raconte, son frère revient de pays absolument invraisemblables où il a pérégriné huit ans durant. Vous voyez donc qu'à moins d'avoir vous-même fréquenté l'Asie, l'Australie ou l'Amérique pendant ces dernières années, il est fort peu probable que vous ayez jamais rencontré le frère de mon ami...

Comme toujours, quand on faisait allusion à son passé, Eve ne souffla mot. Elle se contenta de murmurer, après un moment de silence :

— Etrange... J'aurais pourtant juré avoir rencontré ce singulier Alain quelque part, il y a plusieurs années déjà, si mes souvenirs sont exacts. Et c'était certainement en Europe, en France même, à ce qui me semble...

René, occupé à donner un coup de barre à droite — il avait l'intention de longer la côte, à quelque distance, pendant un moment, puis de remettre le cap sur l'anse proche *les Embrouns*, — ne répondit pas aussitôt. Dès qu'il se fut assuré que son cotre se trouvait sur le bon chemin, il interrogea :

— Il vous intéresse fort, cet Alain Marmande?

Elle coula vers lui un rapide coup d'œil en dessous. Puis, du bout des lèvres :

— Assez... Il a un visage peu banal, convenez-en, et qu'on n'oublie pas aisément une fois qu'on l'a vu. Or, j'ai l'impression très nette de l'avoir rencontré déjà. Mais où? Quand? C'est ce que je ne puis préciser.

René plaisanta :

— Cela tourne à l'obsession...

— Précisément, dit-elle sérieusement. Je ne puis m'empêcher de le trouver assez inquiétant, cet Alain venu de pays impossibles. D'autant

plus que j'ai l'impression qu'il ne s'appelait pas Marmande quand je l'ai rencontré...

Elle eut un geste excédé, comme si l'obsession de ce visage la tourmentait trop, à son gré, puis brièvement interrogea :

— Nous rentrons?

Pour toute réponse, René fit accomplir à son embarcation un demi-tour complet et impeccable qui pencha la mâture entière à un angle de quarante-cinq degrés au-dessus des flots ; le cotre recommença à louoyer le long des côtes, en sens inverse, cette fois.

Le retour s'effectua silencieusement. Les deux passagers, engourdis de chaleur et de bien-être, restaient, sans bouger, étendus sur le deck. René ne se redressa qu'à l'approche des récifs et des écueils et manœuvra avec une habileté toute machinale pour introduire le coquet esquif, dont seul un des focs encore n'était pas cargué, dans la passe étroite qui menait à l'anse située en contre-bas de la villa *les Embruns*.

Eve sauta aussitôt sur le quai, tandis que René fixait l'embarcation par une amarre à une borne métallique placée là à cet effet.

Les deux jeunes gens entreprirent ensemble la montée de la butte rocheuse que dominait la silhouette trapue et blanche de la villa. Arrivé devant celle-ci, René proposa :

— Entrez donc. Vous allez dîner avec nous. Sans hésiter, elle déclina l'invitation.

— Je vous remercie. Votre père finirait par me trouver indiscrète.

Elle acheva, rieuse :

— Sans compter que vous finiriez par me compromettre.

Elle tendit la main à René, tout déconfit, et

s'éloigna de sa longue démarche onduleuse qui était un de ses charmes. La vérité était qu'elle s'appliquait à se trouver le moins possible en face de l'écrivain dont elle redoutait le regard lucide posé sur les gens et les choses ; elle ne paraissait à la villa Derème que le nombre de fois strictement indispensable pour mener à bonne fin le jeu qu'elle jouait.

Elle suivit donc, sans se retourner une seule fois vers René qui la suivait des yeux, le chemin en bordure de la mer qui menait vers la villa qu'elle avait louée pour toute la saison.

Alain, ce jour-là comme les précédents, était parti de bonne heure, alors que tous dormaient encore dans le pavillon. Après avoir, durant la matinée et une partie de l'après-midi, parcouru un nombre considérable de kilomètres, il était revenu échouer sur la petite plage où, quelques jours auparavant, il avait rencontré Solange. Et là, étendu au soleil, sur l'étroite langue de sable inscrite entre deux promontoires rocheux, il rêvait, les yeux mi-clos. En lui se reconstituait l'image d'une jeune femme au pathétique visage de suppliante : Solange.

Il tressaillit brusquement, avec la sensation précise d'une présence proche. Il leva les yeux vers la petite route côtière qui passait en contre-haut de la plage et y découvrit une silhouette immobile qui paraissait l'observer. Il ne distingua tout d'abord aucun détail, ébloui par le passage brusque de l'ombre où le maintenaient ses yeux fermés à la lumière crue du jour finissant. Une silhouette de jeune femme... Qu'est-ce qu'elle faisait donc là, immobile, à le regarder ?

Tout à coup, il eut un léger sursaut et blê-

mit d'atroce façon. Elle,... ici... Ce passé maudit le poursuivrait donc toujours? Ou était-ce là une simple hallucination?...

Eve Vital salua, d'une légère inclinaison de tête, l'homme qui, maintenant, la dévorait des yeux et poursuivit son chemin, satisfaite. Elle savait à présent où elle avait déjà rencontré Alain, où, tout au moins, un homme qui lui ressemblait comme un frère.

Eve Vital se vit reportée à une dizaine d'années en arrière. Elle n'avait, à cette époque, pas tout à fait vingt ans et commençait une carrière d'aventurière que sa beauté et son absence presque absolue de scrupules faisaient prévoir féconde.

La Méditerranée étincelait : symphonie bleue, pailletée d'or sous le chaud soleil de juillet. Une foule cosmopolite et polyglotte encombrait la Riviera, assoiffée de satisfactions immédiates, dépensant sans compter, manifestation, entre mille autres, de cette ruée vers le plaisir qui fut une des caractéristiques de l'immédiat après-guerre. De nombreux aventuriers trouvaient là, plus aisément qu'ailleurs peut-être, leurs dupes et péchaient avec enthousiasme et persévérence en eau trouble.

Eve Vital avait rapidement lié connaissance avec une bande d'individus qui s'étaient fait une spécialité de dépouiller, au jeu, les naïfs assez inconsidérés pour oser leur tenir tête, cartes en mains. Inutile de dire que chacun d'eux possédait un lot fort complet de cartes biseautées et s'en servait avec une adresse consommée. Eve fut bientôt amenée à leur servir

de rabatteur — c'est-à-dire qu'elle fut chargée par ses complices de leur amener des joueurs naïfs qu'ils se chargeaient de dépouiller avec une prestesse qui tenait du prodige, — besogne dont elle s'acquittait d'ailleurs à merveille, éblouissant ses victimes par sa beauté, les subjuguant à tel point qu'ils en étaient bientôt amenés à abdiquer toute volonté entre ses mains. Il va sans dire qu'une fois délestés de leur argent elle les abandonnait froidement, pour aller chercher ailleurs quelque nouvelle victime.

Des trois hommes avec lesquels elle avait partie liée, l'un d'eux, qu'on ne connaissait généralement que sous le sobriquet de « Grand Théo », était le chef incontesté de la bande : ses deux complices et Eve elle-même lui obéissaient sans protester.

Un jour, le grand Théo jeta son dévolu sur un jeune homme fraîchement débarqué sur la Côte d'Azur et qu'entourait une sorte de légende héroïque : Jacques Dorant était, en effet, un ancien aviateur de guerre et on ne comptait plus le nombre d'appareils ennemis abattus par lui, durant les deux dernières années des hostilités.

Eve Vital, sur l'ordre de son complice, se mit en devoir de circonvenir le séduisant aviateur. Elle fut coquette, ensorcelante, par ordre d'abord ; puis, voyant toutes ses avances repoussées avec un froid dédain, elle se piqua au jeu et en vint peu à peu à aimer — pour autant que ce sentiment fût de ceux qu'elle était capable d'éprouver — Jacques Dorant, qu'auréolaient encore son renom d'aviateur et ses récentes victoires. Toujours en vain, d'ailleurs, le jeune homme n'ayant pas tardé à percer à jour le jeu de l'intrigante.

Constatant l'échec de sa complice, le grand Théo résolut d'employer une autre méthode pour réaliser ses desseins. Il avait remarqué que Dorant était joueur ; il s'appliqua à nouer avec lui une de ces camaraderies si fréquentes dans les villes d'eau et qu'on oublie dès le moment du départ, et puis il attendit son heure... Elle vint. Une après-midi d'ennui, il parvint à persuader Dorant d'entreprendre avec lui et ses complices une inoffensive partie de poker. Le jeune homme eut d'abord des alternatives de bonheur et de malchance, puis se mit à perdre avec une régularité déconcertante. Quand il se leva, il perdait une somme considérable. La partie reprit le lendemain, Dorant éprouvant l'étrange mentalité des joueurs qui ne peuvent se résigner à subir une première perte et qui, espérant toujours se refaire, s'enfoncent un peu davantage à chaque partie.

Peu à peu, cependant, à force de perdre avec une régularité qui défiait tous les calculs de la probabilité, des soupçons lui vinrent, puis bien-tôt une certitude. Et une après-midi il prit un des joueurs en flagrant délit de tricherie. L'homme se débattit comme un beau diable et l'affaire fit, sur le moment, un scandale énorme. Le gérant de l'établissement où ils se trouvaient, ennuyé des proportions que prenait l'incident, les expulsa sans autre forme de procès.

Le soir même, Dorant allait trouver l'escroc qu'il avait démasqué et le sommait de lui rendre les sommes extorquées frauduleusement. L'homme se contenta de ricaner, mit le jeune homme au défi de prouver la fraude; Dorant partit, exaspéré, le menaçant de remettre l'affaire dans les mains de la justice. Il passa une

partie de la nuit à se promener au hasard, trop surexcité pour songer à rentrer à son hôtel. Le lendemain, on l'arrêta sous l'inculpation de meurtre; l'escroc avait été trouvé, le matin même, assassiné, dans la chambre d'hôtel, où Dorant était venu lui rendre visite; sur le sol, à côté du cadavre, on trouva le revolver du jeune homme. Celui-ci avait été le dernier qu'on avait vu pénétrer chez la victime. Il eut beau protester de son innocence jusqu'au bout, il alla en Cour d'assises. Le tribunal, ému par sa jeunesse et par sa conduite magnifique durant la guerre, se contenta de le condamner à cinq ans de prison avec sursis. Dorant sortit de là, déshonoré et ruiné. Il disparut peu de temps après et on n'entendit plus parler de lui.

Tels étaient les faits qu'Eve se remémorait, étendue sur une chaise longue dans la véranda attenant à sa villa. A son insu, le souvenir de Dorant était demeuré vivace dans sa mémoire. Et c'était avec l'aviateur ruiné et déshonoré, qu'elle avait connu à Cannes, qu'Alain Marmande offrait une ressemblance troublante...

• • • • • • • • • • • • • • • •

Solange était revenue meurtrie de son unique entretien avec Alain. Elle mesurait avec étonnement la force de son amour pour lui à la profondeur de la blessure que lui avait portée le refus obstiné de son cousin de reprendre leurs tendres relations de jadis au point où les avait laissées la rupture survenue huit ans auparavant. Elle ne parvenait surtout pas à comprendre comment il se faisait qu'alors qu'elle n'avait pour ainsi dire pas souffert de leur séparation à ce moment, elle ressentait maintenant

pour Alain le même amour d'une ferveur presque désespérée que son cousin lui témoignait naguère. Peut-être cet amour s'adressait-il, par-dessus l'Alain timide et hésitant de jadis, à l'homme aux yeux dominateurs d'aujourd'hui?

Ce fut un jour qu'elle se promenait, à la nuit tombante, dans le parc entourant la gentilhommière où elle résidait presque toute l'année qu'elle rencontra Alain pour la deuxième fois.

Sous les arbres du jardin, le soir construisait déjà ses demeures d'ombre.

Solange parut si brusquement devant Alain que celui-ci, troublé, eut à peine le temps de refermer le petit cahier gris qu'il lisait. Ils demeurèrent un moment immobiles à se regarder. Puis Alain fit mine de continuer son chemin. La voix de Solange le retint :

— Ecoutez-moi, Alain...

Il eut un geste de lassitude.

— Ne nous sommes-nous pas tout dit?

Il s'était arrêté cependant et de nouveau tenait les yeux fixés sur le visage de son interlocutrice. L'ombre peu à peu les isolait au milieu de la vaste nuit qui tombait, paraissant rendre plus intime leur rencontre. Solange murmura :

— Non, Alain, nous ne nous sommes pas tout dit... Est-il possible que, depuis huit ans, vous viviez avec, au cœur, une telle rancune contre moi? Ne me pardonnerez-vous donc jamais, Alain?

Il haussa les épaules.

— Je n'ai rien à vous pardonner...

Et, de nouveau, il parut sur le point de s'en aller. Elle se raccrocha à lui, désespérément :

— Ne dites pas cela... Ne soyez pas si indif-

férent envers moi, Alain. J'ai très mal agi envers vous, jadis. Si vous saviez comme je regrette... Je ne savais pas, alors...

Il l'écarta doucement.

— Ne vous reprochez rien, Solange... Tout est pour le mieux ainsi.

Il ajouta, comme après une hésitation :

— Je ne vous en veux aucunement pour ma part, croyez-le bien...

Elle le regarda profondément :

— Vous ne m'avez donc jamais aimée, Alain?

Il ne répondit pas directement à la question et interrogea :

— Et vous, Solange, m'avez-vous réellement aimé?

Elle murmura, ardemment, avec une pauvre voix où grelottaient des sanglots :

— Je ne sais pas... Je vous aime, Alain! Qu'importe le reste?

Et comme il paraissait brusquement se départir de la froideur qu'il avait affichée jusqu'alors; elle dit, de l'espoir plein les yeux :

— Vous voyez bien, vous voyez bien... Entre nous, le passé n'est pas tout à fait mort. Ne pouvons-nous pas essayer, Alain, avec ce que la vie nous a laissé d'illusions meurtries, de reconstituer un peu de bonheur pour nous deux?

Il se raidit, et sa voix hésitante, où on percevait tout à coup la déroute de toute énergie, de toute certitude sur la route à suivre, murmura :

— Impossible... Nous n'avons pas le droit...

De nouveau, ces incompréhensibles paroles! Solange, ardemment, interrogea :

— Je ne vous comprends pas, Alain... Que voulez-vous dire? Pourquoi n'avons-nous plus le droit de nous aimer?

Le jeune homme s'était repris :

— Je ne puis vous le dire, Solange... Ne m'interrogez pas. C'est impossible, voilà tout...

Elle reprit opiniâtrément, ne voulant pas encore abandonner tout espoir :

— Pourquoi n'aurions-nous pas droit à un peu de bonheur, nous aussi? N'avons-nous pas attendu assez longtemps? Est-ce une raison parce que nous avons été fous tous deux, jadis, pour continuer à souffrir aujourd'hui? Dites, Alain?

Dans l'ombre complètement tombée, sa voix prenait des inflexions chaudes, tour à tour caressantes et déchirantes.

Alain ne répondit pas. Peut-être craignait-il, s'il ouvrait la bouche, d'éclater en sanglots...

Solange reprit, et, au tremblement de sa voix, il était facile de déceler l'immense détresse qui l'envahissait et peu à peu la submergeait toute, de sentir tous ses élans venir se buter à l'incompréhensible silence de l'autre :

— Alain, tu ne me crois donc pas quand je te dis que je t'aime? Je t'ai dit, l'autre jour, que je crois bien t'avoir attendu, sans le savoir, jusqu'à présent... Et c'est vrai, tu sais... Je m'en suis rendu compte dès que je t'ai revu... Ce n'est pas de ma faute si je t'ai fait de la peine, jadis. Cela n'a jamais été mon intention. Tu me pardonnes, dis? Si tu voulais, nous pourrions encore être heureux, nous deux...

Il ne répondit pas. Il y eut quelques secondes de silence pathétique. Puis elle murmura :

— Tu ne m'aimes plus? Non?...

Elle restait maintenant immobile, torturée par l'attente d'une réponse qui ne venait pas...

Alors elle murmura, très bas :

— Adieu, Alain...

On eût dit, à entendre le brisément de sa voix, qu'elle saluait quelque très cher rêve défunt.

Elle s'éloigna sans ajouter un mot. Après quelques pas, elle se retourna une deuxième fois, attendant elle n'eût pu dire quoi : un rappel, peut-être. Rien ne vint. Mais, dans la nuit noire, elle ne vit pas les yeux d'Alain qui la considéraient avec une sorte de désespoir farouche, terrible, avec l'expression que devaient avoir les yeux du premier homme considérant le Paradis perdu, inexorablement interdit...

Alors, sans plus hésiter, elle s'enfonça dans la nuit, les épaules voûtées, la tête basse, sans prendre garde aux larmes qui ruissaient sur ses joues. L'ombre vorace happa sa silhouette menue.

— Quelque chose qui ne va pas? Vous avez du chagrin? s'informa affectueusement Georges Derème.

Solange tressaillit, arrachée brusquement à la songerie morose qui l'absorbait. Elle fit un effort pour sourire et avoua :

— Un peu de chagrin, oui... Une... une contrariété... Cela passera.

L'écrivain la regarda avec une inquiète sollicitude. Il connaissait la force d'âme de la jeune fille ; pour que ce chagrin éprouvé par elle fût visible à ce point, il fallait que la cause en fût plus sérieuse qu'elle ne voulait bien l'avouer. Il proposa :

— Vous savez que vous pouvez disposer de

moi entièrement. Si je puis vous être utile en quelque chose...

Elle leva vers lui des yeux reconnaissants :
— Je vous remercie... Vous êtes très bon. Mais, en l'occurrence, vous ne pouvez rien, absolument rien...

Pendant quelques minutes, ils continuèrent de marcher en silence, le long de la petite route qui, à partir de Crozon, zigzague en bordure de la mer.

Arrivé à une sorte de promontoire rocheux, à demi recouvert par les eaux de la marée montante, l'écrivain s'avança jusqu'à l'extrême rebord d'écume qui léchait la pierre avec un clapotis joyeux. Les yeux fixés sur le large, sans regarder Solange, immobile à côté de lui, il dit :

— La mer... Comme elle est belle, n'est-ce pas? C'est une amie à laquelle on revient toujours, une fois qu'on l'a comprise et aimée... Son spectacle, pour qui sait voir, console de bien des choses... Voyez toute la beauté qu'elle a réunie sur l'espace qui va, de ce promontoire, à l'horizon là-bas, où s'assemblent de fluides vapeurs violettes, et qui n'est pourtant qu'un point infime dans le formidable océan où les plus grands continents font figure d'îles... Voyez comme elle est calme, apaisée : un grand lac d'eau verte striée de loin en loin par des bancs d'écume blanche. Et, là-dessus, les sortilèges indicibles du soleil qui brille dans un ciel sans nuages... Toute cette splendeur ne vous paraît-elle pas immuable, définitive? Ah! oui, elle est belle, la mer... Mais elle est méchante, aussi,... ou plutôt inconsciente, à l'image de la vie. Songez donc qu'à quelques centaines de kilomètres d'ici — ou beaucoup plus près, qui

sait?... — dans cet océan que vous voyez devant vous calme, serein, apaisé, des navires peut-être sont en détresse; et peut-être que des hommes luttent, avec des yeux d'agonie et d'épouvante, pour sauver leur vie, leur misérable vie, tandis que l'eau sournoise monte, inexorablement, dans la cale trouée de leur navire et que, par l'éther, vole l'appel affolé d'un poignant S. O. S... Songez à tous les drames atroces qui se déroulent à la surface de cette eau qui nous semble, à nous, calme et sans malice et où périssent tant de pauvres hommes; qui connaîtra jamais les redoutables sortilèges que la mer leur réserve et la terrifiante légende des milliards de noyés lamentables qui flottent sans fin dans les insondables profondeurs glauques?... Quand du brouillard se lève, opaque et étouffant, soyez sûrs que, dans un point du formidable espace, se déroule un drame inouï, dont peut-être on ne saura jamais rien...

Il se tut quelques secondes, les yeux vagues, comme s'il contemplait, à ce moment, un spectacle invisible à tout autre que lui, et Solange songea tout à coup qu'avec son visage ascétique aux traits fortement accusés, ses yeux clairs, comme inspirés, son auréole de cheveux gris très fins, qu'un vent léger faisait doucement flotter, il avait l'air de quelque visionnaire, venu du fond des âges... Derème poursuivit :

— La vie, elle aussi, comme la mer, est une grande force aveugle, inconsciente. Elle apporte tantôt et tour à tour avec elle de la douleur et de la joie, du bonheur et de la désespérance... Mais, à l'image de la mer, elle est belle aussi, indéniablement, par moments. C'est là comme un

don gratuit qu'elle offre aux hommes pour les empêcher de jamais désespérer tout à fait. Et, à cause de cet inestimable présent, il faut lui pardonner beaucoup de choses... Et puis la vie apporte avec elle cette autre puissance incom- mensurable, à laquelle jamais aucune douleur n'a résisté : le temps... C'est parfois triste, car il est des souffrances qu'on voudrait garder précieusement, comme un bien très cher... Mais la vie, intelligemment, a placé, à côté des souffrances qu'elle inflige, ce palliatif nécessaire sans lequel l'existence serait impossible... Songez, d'ailleurs, au peu d'importance qu'a la douleur humaine sur le plan absolu... Voyez la mer si belle, en ce moment : paraît-elle se souvenir de toutes les souffrances que sa chanson a bercées? Songez, comme l'a dit l'apôtre, que mille ans, devant Dieu, ne sont pas plus qu'un jour... et n'oubliez jamais que, pour ceux qui croient en Lui, les inconstances de la vie prennent leur signification éternelle...

Il se tut, le regard toujours fixé sur l'océan étalé à ses pieds. Solange leva vers lui ses yeux remplis de larmes :

— Merci, murmura-t-elle. Comme vous êtes bon et comme vous savez consoler... Je ne pense pas qu'il y ait au monde un homme meilleur que vous.

Il haussa un peu les épaules et parut hésiter un moment. Puis il dit :

— Ne croyez pas cela... Je ne suis qu'un vieux bonhomme qui s'applique à faire autour de lui tout le bien qu'il peut. Consoler, oui,... c'est bon de consoler, de protéger quelqu'un qu'on aime; et c'est encore meilleur, j'imagine, d'être consolé et soutenu par quelqu'un pour

qui vous n'êtes pas un simple indifférent... Mais, voyez-vous, mon petit — et cela, vous l'avez certainement deviné, — c'est le privilège des hommes qui, comme moi, vivent dans un rêve et pour un rêve d'être presque toujours seuls, désespérément seuls. Il y a ainsi, dans chaque siècle, quelques centaines d'hommes qui ne vivent que pour la foule, qui tentent de lui donner plus de bonheur, qui voudraient l'amener à mieux se connaître, qui s'appliquent à lui découvrir de nouvelles possibilités de joie... Ces hommes-là sont des solitaires; le bien qu'ils peuvent faire est presque toujours anonyme et anonyme aussi est la reconnaissance qu'on leur témoigne... Qui donc s'est jamais préoccupé du bonheur de ces hommes? On s'imagine trop aisément qu'ils vivent uniquement dans une sorte de rêve très vaste qui leur tient lieu de toute réalité... Mais il arrive qu'on se réveille de ces rêves-là comme des autres et qu'on se lasse de la solitude; alors un brusque besoin de réalités immédiates vous saisit; on veut avoir, bien à soi, la part de bonheur qu'on a libéralement tenté de distribuer aux autres et, quand on rencontre sur son chemin un être bon, compréhensif et droit, on fait des rêves absurdes — absurdes parce qu'on se rend compte brusquement qu'on a, peu à peu, vieilli sans s'en apercevoir et que peut-être le bonheur, lassé d'attendre en vain qu'on le sollicite, est parti un beau jour, tout doucement, en coupant les ponts derrière lui.

Solange avait légèrement pâli et paraissait respirer avec difficulté. Elle s'était un peu détournée et semblait maintenant, à son tour, fixer avec insistance le large. L'écrivain la re-

garda profondément et remarqua le tremblement des lèvres, les cils qui battaient, toute l'émotion visible de la jeune fille. Il insista gentiment, bien qu'on sentît vibrer dans sa voix une sourde appréhension :

— N'est-ce pas, mon petit, que ce rêve est absurde, bien absurde?

Il y eut quelques secondes de silence où seule était perceptible l'infinie rumeur des flots; puis Solange, délibérément, secoua la tête, tandis que ses lèvres murmuraient :

— Non, ce n'est pas du tout absurde...

Il dut se retenir pour ne pas la prendre dans ses bras et il interrogea ardemment, dans un souffle :

— Alors,... vous consentiriez à devenir ma femme?

Et, avant qu'elle eût pu répondre, il la prévint :

— Ne répondez pas encore, mon petit. Réfléchissez, prenez votre temps... Je ne voudrais pas profiter de votre surprise.

Solange secoua la tête.

— C'est tout réfléchi... Pour ma part, j'accepte. Mais avez-vous songé à ce que sera ma situation envers vos enfants?

Il parut surpris :

— René? Monique? Mais ils vous aiment beaucoup...

— Je le sais, fit Solange, et je le leur rends bien. Mais ne passerai-je pas, à leurs yeux, pour une intrigante? Vous n'ignorez pas que vous êtes immensément plus riche que moi...

Il fronça un peu les sourcils, presque froissé qu'elle eût soulevé cette question des fortunes en un tel moment — et en cela il se révélait

bien tel qu'il était : désintéressé et peu familiarisé avec les contingences immédiates.

— Pour eux, pas plus que pour moi, la fortune n'entre en ligne de compte quand il est question de bonheur.

Solange n'eut pas le courage d'insister plus avant. Elle dit pourtant :

— De toutes façons, mon acceptation dépendra de l'accueil réservé par vos enfants à nos projets...

Derème inclina la tête en signe d'acceptation, sûr d'ailleurs de l'attitude de son fils et de sa fille.

Quelques jours après, les fiançailles de Georges Derème et Solange Vanel étaient rendues officielles.

La nouvelle abattit Alain comme un coup de hache. Il ne chercha pas pourtant à revoir Solange. Mais un jour que, sur les instances de son frère, il s'était laissé entraîner à la villa *les Embruns*, l'écrivain remarqua que, lorsqu'il fut en présence de Solange, les deux jeunes gens pâlirent de façon visible et n'échangèrent pas une parole.

Et son bonheur, qui lui avait semblé, jusqu'alors, en dehors de toute atteinte, lui apparut brusquement beaucoup moins certain...

VI

Le souvenir qu'Eve Vital avait gardé de Jacques Dorant était, dans l'ordre des sentiments qu'elle était capable de concevoir, exceptionnel. Elle avait commencé par le considérer à l'égal des autres... victimes que lui désignait le grand Théo. L'indifférence opposée par le jeune aviateur à ses manœuvres de coquetterie la piqua et, par réaction, elle se mit à l'aimer — pour autant que l'amour vrai, désintéressé, fût un sentiment qu'elle pouvait éprouver. Elle échoua complètement. Mais, plus tard, quand elle se plut, parfois, à faire le bilan de sa vie, Eve était bien obligée de convenir que le sentiment qu'elle avait éprouvé quelque jour pour Jacques Dorant était peut-être le seul désintéressé qu'elle comptât dans son existence d'aventurière. Il n'est peut-être pas de vie, si misérable soit-elle, qui ne recèle quelquefois, bien caché, un petit coin de ciel bleu... Les premiers temps, Eve continua de songer souvent à Dorant, puis, peu à peu, le regret de ce qui aurait pu être pour elle, peut-être, une occasion de rédemption, se fit moins aigu, s'affaiblit de jour en jour davantage, s'effaça presque complètement...

Quand Eve Vital crut revoir Dorant ou tout au moins un homme qui lui ressemblait mieux

qu'un frère, il y avait des années peut-être qu'elle n'avait pas songé à ce souvenir de jeunesse... Mais le passé brusquement s'imposa de nouveau à elle avec une violence inattendue. Et elle s'aperçut avec stupeur que le sentiment éprouvé jadis pour l'aviateur était demeuré, à son insu, extraordinairement vivace en elle. Explique qui pourra...

Dès lors, elle saisit, plus ou moins inconsciemment, toutes les occasions qui se présentèrent de se trouver en face de l'homme dont l'image rappelait d'une façon si frappante Dorant : Alain Marmande. La chose se révéla malaisée. Alain paraissait fuir, avec persistance, tous ceux qui, de près ou de loin, touchaient à son frère Pierre. Et quand, d'aventure, elle le rencontrait, c'était toujours en présence d'un tiers. Mais Eve était tenace. Elle se sentait en présence d'un secret qui excitait sa curiosité, et, d'autre part, son ancien amour, qu'elle avait cru mort, renaissait en elle avec une violence étonnante. Elle réussit enfin à rencontrer Alain un jour qu'il se trouvait seul.

C'était au bord de la mer, sur une de ces nombreuses petites plages de sable fin qui, en Bretagne, se nichent aux creux de deux promontoires rocheux pénétrant dans la mer.

Alain Marmande, debout, immobile, les yeux perdus au loin, ne prenait pas garde aux larges gouttes d'eau salée que le vent — le temps s'annonçait mauvais, ce jour-là — chassait vers lui. Eve s'avança doucement dans sa direction et parvint, sans se faire remarquer, tout contre lui. Alors, certaine que sa voix porterait, elle prononça doucement :

— Jacques...

Alain tressaillit violemment et demeura un moment sans bouger, comme s'il n'avait pas entendu. Puis il se retourna lentement. Quand elle vit son visage, elle s'étonna de son air calme. Elle s'attendait à le voir bouleversé; tout au plus paraissait-il avoir légèrement pâli. Il interrogea :

— Vous disiez, Madame?

Elle sourit d'un air confus et, tandis que ses yeux scrutaient âprement le calme visage immobile, elle tenta d'expliquer :

— Excusez-moi,... mais votre visage rappelle tellement les traits de quelqu'un qui fut jadis de mes amis que, ma foi, instinctivement son nom m'est venu aux lèvres...

— Ah! fit froidement le jeune homme.

Eve ferma à demi les yeux et, le regard aigu sous les cils mi-clos, ajouta :

— Il s'appelait Jacques Dorant... Ce nom ne vous rappelle rien?

Alain regarda la jeune femme avec un peu de mépris au fond de ses prunelles claires. Il dit simplement :

— Je l'ai, en effet, fort bien connu... Nous nous ressemblions fort, il est vrai...

« C'est lui, songeait Eve, bouleversée, c'est lui. J'en mettrai ma main au feu. Et maintenant, comme jadis, il m'insulte de son dédain... Ah! le misérable!... »

Elle se mordit les lèvres presque jusqu'au sang, tandis qu'Alain continuait, toute son aisance retrouvée :

— Excusez-moi... Mais votre nom, lui aussi, ne me paraît pas tout à fait inconnu. Je me souviens maintenant que mon ami Dorant l'avait

mentionné un jour qu'il me racontait une bien vilaine histoire à laquelle il s'était trouvé mêlé...

— Vraiment ! balbutia Eve, les lèvres blanches, en proie à un tourbillon de sentiments violents où se mêlaient dans un pêle-mêle contradictoire une admiration rageuse pour la maîtrise de son interlocuteur, son amour de jadis et une colère froide de se voir ainsi bafouée...

Mais se reprenant aussitôt, dans un paroxysme de rage :

— Et puis, après?... Cessons cette comédie, Jacques Dorant ! Je suis peut-être une femme sans scrupules, soit... Mais ce que vous venez faire dans ces parages, sous un nom qui n'est pas le vôtre et que vous avez sans doute volé, ne doit pas être beaucoup plus propre que le motif de ma présence ici...

Elle s'arrêta, gênée par le regard hautain qui la toisait. La voix froide prononça :

— Qu'est-ce qui vous prend ? Et de quoi diable voulez-vous parler ?

Elle éclata de rire, presque à la limite d'une crise de nerfs :

— De quoi je veux parler ?

Puis, se dominant tout à coup, et presque suppliante :

— Ne me regarde pas ainsi, Jacques, et ne sois pas si dur avec moi... Qu'as-tu à craindre de moi ? Je ne te veux pas de mal... Que m'importe ce que tu fais ici ! Ce n'est pas moi qui te trahirai, va...

Et, comme Alain ne répondait pas et affichait de regarder ailleurs, elle ajouta avec un retour de colère :

— Penses-tu donc me tromper? Les autres, oui... Mais moi...

Elle prit le poignet gauche du jeune homme en poursuivant :

— Ecoute... Jacques Dorant fut jadis aviateur et il portait, tatoué à l'avant-bras, l'insigne de son escadrille : une guêpe... Oserais-tu, devant moi, relever ta manche pour me prouver que tu n'es pas Dorant?

Alain, comme instinctivement, libéra son poignet de la main qui le tenait. Elle triompha :

— Tu vois bien, tu vois bien... Tu n'oses pas!

Et calme, de nouveau :

— Ah! Jacques, dès que je t'ai vu, j'ai su que tu étais celui que j'attendais depuis toujours... Car, tu sais, je t'ai vraiment aimé jadis.

Alain ne répondit pas. L'aventurière fit un pas en avant et tout contre lui chuchota ardemment :

— Je t'aime, Jacques... Crois-moi, je t'en prie... Ne repousse pas mon amour comme jadis...

— Laissez-moi! gronda-t-il sourdement. Que m'importe votre amour! Je ne vous aime pas, moi...

Elle leva vers lui son visage ensorcelant et murmura :

— Pourquoi? Ne suis-je donc pas belle?

Malgré lui, le jeune homme sentit un vertige l'envahir. Il se domina aussitôt et, repoussant la tentatrice, déclara rudement :

— Va-t'en, misérable... Tu n'as donc pas honte? Et ne te suffit-il pas d'avoir fait jadis

le malheur de Dorant, pour vouloir aujourd'hui encore me plonger dans l'abjection?

Elle recula brusquement, le visage mauvais, et siffla :

— Ah! prends garde!... Il vaudrait peut-être mieux pour toi m'avoir pour amie que pour adversaire. Je ne sais pas ce que tu es venu faire ici, mais imagine un peu que je dévoile ta véritable identité...

Le jeune homme haussa les épaules. Elle poursuivit :

— Je t'ai dit que tu n'aurais rien à craindre de moi, mais je ne suis pas seule à savoir qui tu es...

Il la regarda avec un peu d'inquiétude.

Eve acheva :

— Dans quelques jours arrive ici Théodore Hermann?

— Théodore Hermann?

— Ne fais pas l'imbécile! Celui que tu as mieux connu jadis sous le nom de « Grand Théo »...

Savage huma la tasse de café chaud, très fort, qui, pour lui, terminait obligatoirement son repas de midi.

Ce jour-là, pourtant, il paraissait prendre moins de plaisir que de coutume à la dégustation de son breuvage favori. Il avait l'air préoccupé d'un homme que travaille l'obsession d'un problème important. De temps en temps, son regard se posait, à la dérobée et avec une inquiète insistance, sur Alain absorbé dans une rêverie muette. Pas une seule fois, depuis l'arrivée de celui-ci, les deux hommes n'avaient re-

trouvé le confiant abandon de leur premier entretien. Bien des fois, Savage avait été sur le point de confier au jeune homme ce qui le tracassait; toujours, au dernier moment, il s'était comme replié sur lui-même, semblant hésiter, envers Alain, entre une confiance totale motivée par leur vieille amitié et une suspicion, née brusquement sans qu'on sût pourquoi...

Pierre se leva, pressé de rejoindre Monique, et, après un vague salut vers les deux hommes, se dirigea vers la porte. Savage parut sur le point de le suivre. Alain le retint d'un geste et demanda :

— Pouvez-vous m'accorder quelques minutes? Je voudrais vous parler...

Savage se rassit sans mot dire. Alain tira un étui de sa poche, offrit une cigarette à son interlocuteur, en alluma une lui-même. Il resta silencieux quelques instants, comme s'il réfléchissait à la meilleure façon d'engager la conversation. Enfin, il interrogea :

— Qu'est-ce que ce Théodore Hermann dont on m'a parlé aujourd'hui?

Savage haussa les épaules :

— Pas grand'chose de bon, je le crains... Un homme d'affaires dont Pierre s'est entiché, lors de sa dernière équipée à la Côte d'Azur...

— Qu'est-ce que Pierre était allé faire là-bas?

Le vieil homme parut surpris :

— Tu ne sais donc encore rien?

Alain hocha la tête :

— Rien... J'ai tenté, il y a quelques jours, de faire parler Pierre... Il se dérobe dès que je lui pose une question précise... Il manque absolument de confiance en moi...

Savage plissa un peu les paupières et, à brûle-pourpoint, interrogea :

— Était-il déjà ainsi, jadis,... avant ton départ?

Alain lui lança un vif coup d'œil, hésita quelques secondes, puis répondit :

— Je ne sais pas... Je ne me souviens plus... Nous n'avons jamais eu de rapports très intimes : la différence d'âge, sans doute...

Et il répéta :

— Alors, cet Hermann?

Savage, sans plus se faire prier, narra par le menu toute l'affaire depuis son origine.

Alain écouta attentivement, sans interrompre une seule fois le narrateur, fumant cigarette sur cigarette. Quand Savage se tut, il resta encore un long moment silencieux. Puis il interrogea :

— C'est bien sept cent cinquante mille francs qu'a avancés M. Derème à cet Hermann?

Savage hocha la tête :

— Sept cent cinquante mille francs, oui. En deux versements dont le premier de cinq cent mille francs.

— Ah ! fit Alain simplement.

L'énormité de la somme ne paraissait pas l'avoir impressionné outre mesure, mais Savage remarqua qu'il avait légèrement pâli... Alain murmura, comme à part lui :

— Hermann reviendra sous peu, à ce qu'on m'a dit...

Savage ricana :

— Sans doute est-il indispensable, pour la bonne marche de l'affaire, de faire auprès des souscripteurs un nouvel appel de fonds... Cette petite opération s'appelle, je crois, une augmentation de capital...

Alain ne parut pas avoir entendu. Il semblait réfléchir profondément. Il reprit :

— D'après ce que vous m'avez dit, l'affaire consisterait en l'exploitation d'un gisement d'étain en Colombie?

— Oui...

— Votre avis?

Savage haussa les épaules.

— Est-ce qu'on sait jamais avec ces hommes-là? Ils sont aussi capables de monter une affaire honnête qu'une escroquerie. Ordinairement, ils misent sur les deux tableaux...

— Vrai, admit Alain.

Puis, rêveur :

— J'ai passé quelques mois en Colombie. Jamais, à ma connaissance, il n'avait été question de trouver là le moindre gisement d'étain. J'ai parcouru une grande partie du pays, en compagnie d'un ingénieur : la géologie du pays semble absolument s'opposer à ce qu'on y trouve jamais ce métal.

— Alors?

Alain haussa les épaules, à son tour, et laissa tomber :

— Escroquerie, sans doute...

Il y eut un assez long silence. Puis Savage répéta :

— Alors?

Alain eut un geste vague :

— Evidemment...

Il n'en dit pas plus long et le silence, de nouveau, s'établit entre eux. Le visage de Savage marqua une déception sévère. Il attendait visiblement autre chose de son interlocuteur que ce mot vague qui ne permettait en rien de préjuger de son attitude future. De nouveau, il parut

sur le point de poser une question qui lui brûlait les lèvres. Mais, une fois de plus, il se ravisa et, se levant, s'en fut en grommelant vaguement.

Alain le regarda d'un air inquiet quitter la salle. Puis, avec un haussement d'épaules, il s'en fut, à son tour, vers le garage où il logeait sa voiture. Cinq minutes après, la grosse *Voisin* fonçait à toute allure sur les routes. Quelques heures plus tard, d'un bureau télégraphique de Brest, un long télégramme partait à destination de Santa-Fé. Il était adressé à Pablo Caranas, ingénieur, et portait la mention : « Réponse payée ».

• • • • •

Théodore Hermann arriva quelques jours plus tard, à la tombée de la nuit. Il descendit de la luxueuse limousine dans laquelle il opérait la plupart de ses déplacements et chargea le chauffeur qui la conduisait de la mener à quelque garage d'une ville voisine. Puis il entra dans le pavillon où Pierre, prévenu par télégramme, l'attendait. Il demanda la permission de prendre un bain; après quoi, il gagna sa chambre, se déclarant fourbu par le voyage de dix heures qu'il venait d'accomplir.

Le lendemain, il était debout de bonne heure, apparemment remis de sa fatigue de la veille. Il flâna un moment le long de la mer, puis se dirigea vers la villa *les Chaumettes*.

— Je voudrais voir M^{me} Vital, déclara-t-il à la femme de chambre qui venait ouvrir à son impérieux coup de sonnette.

Dès qu'il fut en présence d'Eve, il interrogea :

— Rien de neuf, ici?

La jeune femme hésita une fraction de seconde, puis répondit :

— Rien...

Hermann eut un furtif clignement des paupières ; il sourit d'une façon inquiétante, mais n'insista pas. Il continua :

— Vous avez bien exécuté tous les ordres que je vous avais donnés?

— Oui...

— Le jeune René Derème?

— J'en ferai ce que je voudrai...

— Bien. Et l'écrivain?

— Je n'ai pas pu travailler dans ce sens autant que je l'aurais voulu... J'ai eu l'impression que cet homme était trop clairvoyant pour ne pas percer à jour mes... manœuvres. J'ai cru préférable de ne pas insister de ce côté...

Hermann réfléchit rapidement et conclut :

— Vous avez bien fait.

Et il répéta :

— Rien de neuf, dans ce cas?

Eve s'agita sur sa chaise avec un commencement d'inquiétude. Elle répondit cependant, comme la première fois :

— Non, rien.

Le financier insista, l'air impénétrable :

— L'exécution de mes plans ne rencontrera donc aucune difficulté?

Et comme Eve paraissait de plus en plus mal à l'aise et ne répondait pas, il reprit :

— A propos, le frère de Pierre Marmande n'est-il pas revenu d'Amérique pendant mon absence?

— Oui.

— Hum!... fit Hermann, pensif. C'est lui,

sans doute, que j'ai croisé hier sur la route, en automobile, à quelques kilomètres d'ici. J'ai à peine eu le temps de l'entrevoir. Mais j'ai eu l'impression très nette d'avoir déjà rencontré cet homme quelque part. Curieux, n'est-ce pas?

Ses yeux continuaient de fixer Eve avec une attention aiguë. La jeune femme convint brièvement :

— Etrange, oui...

— N'est-ce pas? fit le financier. Or, imaginez-vous qu'en réfléchissant, je me suis rappelé le nom de l'homme auquel me faisait penser cet Alain Marmande. Ça remonte à une dizaine d'années... Mais vous devez, naturellement, être fixée sur ce sujet aussi bien que moi. Qui sait : beaucoup mieux, peut-être...

Eve, que cette conversation pleine de sous-entendus horripilait, répliqua sèchement :

— Et puis après? Que vous importe?...

— Il m'importe beaucoup, fit Hermann, toujours très calme. Nous nous sommes toujours très bien entendus jusqu'à présent, ma chère amie. Ce n'est pas une raison parce que Dorant — ou quelqu'un qui lui ressemble à s'y méprendre — revient pour que vous commeniez à faire des cachotteries envers moi...

La jeune femme se leva, frémissante :

— Fort bien. Vous me faites espionner maintenant?

Hermann eut un sourire placide.

— Pas de gros mots! Surtout entre nous...

Il se tut un moment, pensif. Puis, comme se parlant à lui-même :

— Je me demande ce que Dorant — car c'est bien lui, n'est-ce pas? — vient faire dans ces parages? Et sous un nom qui ne lui appartient

pas... Après tout, cela n'a rien de bien étonnant de la part d'un ex-condamné...

— Ne parlez donc pas ainsi, fit Eve, méprisante. Qui pensez-vous abuser ici? Vous savez mieux que personne que Dorant était innocent du crime dont on l'a accusé...

Hermann avait brusquement pâli et une lueur d'épouvante passa dans ses yeux. Il gronda sourdement :

— Taisez-vous! Vous voulez donc nous perdre?

Elle haussa les épaules.

— Personne ne peut nous entendre.

Il ordonna d'une voix basse et impérieuse :

— Je ne veux pas d'imprudences, vous entendez?

Puis menaçant :

— Prenez garde, Eve! Quand on me sert avec fidélité, je paie royalement, vous le savez bien! Mais je suis sans pitié pour qui me trahit, et cela, vous ne l'ignorez pas non plus... Souvenez-vous précisément de l'affaire à laquelle fut mêlé Dorant jadis : Si mon... associé, à cette époque, n'avait pas témoigné des velléités fâcheuses de flancher, il vivrait sans doute encore. Je suis implacable quand ma sécurité ou même plus simplement mon intérêt est en jeu... Tâchez de ne pas en faire l'expérience : vous vous en mordriez les doigts...

Dominée, Eve ne protesta pas. L'homme d'affaires se calma et, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé, il reprit le cours de ses réflexions. Après quelques minutes de silence, il en exposa les conclusions :

— Après tout, nous n'avons pas grand'chose à craindre de ce Dorant... Sa situation, ici, est

aussi trouble que la nôtre est claire,... du moins en apparence. C'est donc nous qui tenons le bon bout dans cette affaire. Je vais tâcher de le voir, de le sonder : peut-être pourrons-nous nous entendre ; il pourrait m'être utile... Sinon...

Ses mâchoires se durcirent et il acheva :

— Sinon, je trouverai bien le moyen de l'écarter, d'une façon ou de l'autre !

Eve pâlit un peu.

— Ecoutez, dit-elle, je ne vous ai jamais rien demandé, n'est-ce pas, Hermann ? Mais, cette fois, je ne veux pas, vous entendez, je ne veux pas qu'il arrive quoi que ce soit à Dorant. Nous l'avons fait assez souffrir jadis... Je suis bonne fille, mon cher, mais, s'il lui arrivait malheur, je vous jure que vous vous en repentiriez...

Un éclair sinistre flamba dans les yeux du bandit et on eût pu croire, un moment, qu'il allait se mettre dans une de ces rages froides dont il avait le secret. Mais il se domina d'un effort et promit :

— Nous verrons... On tâchera de ne pas y toucher, à votre Dorant...

Puis il se leva et prit congé. Tout en reprenant le chemin du pavillon où il avait provisoirement établi ses pénates, il grommelait :

— Elle devient dangereuse, cette petite Eve. Quand les femmes, même les plus intelligentes, sont amoureuses, on ne peut jamais prévoir jusqu'où iront les bêtises qu'elles sont capables de commettre... Il faudra veiller au grain de ce côté : elle en sait long, cette chère enfant, beaucoup trop long...

Tout en soliloquant de la sorte, il était arrivé sur la route qui menait en droite ligne vers le

parc au milieu duquel s'élevait le pavillon. Il marchait les yeux baissés, absorbé par ses pensées. Un choc brusque le ramena à la réalité : il venait de heurter un promeneur qui arrivait en sens inverse de lui. Peut-être le promeneur y avait-il mis de la bonne volonté, car la route, pour étroite qu'elle fût, laissait néanmoins, de chaque côté de l'homme d'affaires, une marge suffisante pour qu'on pût passer sans le bousculer. En même temps une voix gouailleuse interpellait le financier :

— Tiens, quel heureux hasard ! Ce bon M. Hermann...

— Dorant ! balbutia l'homme d'affaires décontenancé un moment.

— Non pas, Monsieur. Mon nom est Alain Marmande. Mais j'ai fort bien connu Dorant, ainsi qu'a dû vous l'apprendre notre excellente amie commune, M^{me} Vital...

— Chansons ! grommela Hermann qui s'était repris. Ce n'est pas à moi que vous en ferez accroire... J'ai la mémoire assez fidèle pour ne pas oublier le nom de ceux que j'ai intérêt à reconnaître, même après dix ans...

— Vraiment ! persifla Alain. Ce bon M. Hermann ! Il n'a vraiment guère changé, si je m'en réfère à ce qui est arrivé jadis à mon ami Dorant ! Et alors, aimable fripouille, c'est toujours autour des tables de jeu de la Côte d'Azur que vous cherchez vos dupes ? Oui ?... Vous n'avez donc pas perdu cette virtuosité avec laquelle vous maniez les cartes biseautées ?

Hermann serra les poings.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire...

Alain sourit d'un air aimable et affirma :

— Chansons ! Je vois que cette mémoire à la-



quelle vous faisiez allusion, il y a un moment, est assez accommodante pour vous permettre d'oublier momentanément certains aspects... peu reluisants de votre carrière mouvementée.

Hermann blêmit sous le sarcasme.

— Vous... ! gronda-t-il.

Mais Alain, lancé, ne se laissa pas interrompre. Reprenant l'expression railleuse qui minimisait son interlocuteur, il poursuivit :

— Ce bon M. Hermann ! Et alors, on vient donc chercher un petit complément aux sept cent cinquante mille francs qu'on a déjà habilement extorqués à des braves gens ? Sept cent cinquante mille francs ! Vous êtes gourmand, monsieur Hermann !...

L'homme d'affaires tremblait de rage contenue.

Jamais encore il ne s'était trouvé en si piteuse situation : le flegme gouailleur de son interlocuteur le paralysait. Alain reprit :

— Je ne sais pas, monsieur Hermann, si vous êtes très familiarisé avec un de nos grands poètes : Victor Hugo... Après ça, comme vous êtes, sans doute, Allemand...

— Suisse, balbutia Hermann qui ne savait plus très bien ce qu'il disait.

— Eh bien ! en tant que Suisse, poursuivit Alain, vous seriez fort excusable d'ignorer notre national magicien du verbe. Je disais donc que Victor Hugo, dans sa *Légende des Siècles*, a écrit une pure merveille : *Le petit Roi de Galice*... Dans ce poème, un chapitre est intitulé : *Quelqu'un met le holà !*... Je ne vais pas me comparer à Roland, pair de France, non... Mais tout de même, moi aussi, je mets le holà ! Voyez-vous, monsieur Hermann, moi présent,

vous n'avez plus rien à faire ici. Je saurai bien m'arranger pour faire échouer toutes vos petites manœuvres malpropres. Vous feriez bien mieux de partir, croyez-moi... Si vous vous entêtiez à rester, il pourrait vous en cuire...

— Je n'ai jamais eu besoin de conseils, gronda Hermann, les yeux traversés d'éclair de rage.

— Aussi n'est-ce pas un conseil que je vous donne, répliqua Alain paisiblement. C'est un ordre!... Comprenez-vous cela, monsieur Hermann, tricheur, faussaire, escroc, si je m'aperçois que vous tentez de reprendre ici vos opérations, je vous démasque et je mets la justice dans vos affaires... Sur ce, je vous quitte. Adieu, monsieur Hermann. Et à bon entendeur, salut...

Il était parti avant que Hermann, médusé, eût pu répliquer un mot. L'homme d'affaires resta un long moment immobile, comme figé sur place. Puis il eut un haussement d'épaules rageur et s'éloigna à son tour, en marmottant :

— Toi, mon bonhomme, si tu bouges, j'ai l'impression que tu ne feras pas de vieux os...

... Ce matin-là, Savage, charmé par l'inroyable douceur de la température et par le gai soleil qui brillait dans un ciel serein, n'avait pu résister à la tentation de s'étendre, un moment, au milieu d'un espace tapissé de bruyère, en bordure de la route : ce qui lui avait permis d'entendre — bien malgré lui — toute la conversation d'Alain et d'Hermann.

Quand ce dernier eut disparu à un tournant de la route, il se redressa et, avec une expression où la perplexité se mêlait à une satisfaction hésitante, marmotta :

— Allons, ça va mieux... Mais j'ignore toujours encore l'essentiel...

VII

Depuis qu'elle était fiancée à Georges Derème, Solange n'avait plus tenté de revoir Alain.

La soudaineté avec laquelle elle s'était trouvée fiancée l'avait d'abord désemparée, d'autant plus que, malgré toute sa bonne volonté, il lui était impossible — elle s'en rendait compte, à présent — d'éprouver pour l'écrivain autre chose qu'une profonde admiration. En outre, quand elle pensait à Alain, le regret de ce qui aurait pu être la faisait souffrir atrocement; elle éprouvait pour la première fois l'inutile cruauté que met à nous torturer le souvenir des beaux rêves avortés. Au début, une pensée, toujours la même, lui revenait, lancinante, lui causait une souffrance de tous les instants: « Que va-t-il penser de moi? Hier encore je lui offrais mon amour; et aujourd'hui... » Puis elle observa les manœuvres de coquetterie qu'Eve lui prodiguait et songea avec amertume qu'il se consolerait bien vite et qu'elle ne tarderait pas à être oubliée. Et cette pensée, quoiqu'elle s'en défendit, la fit beaucoup souffrir...

Telle était sa disposition d'esprit, lorsqu'elle revit Alain, par une lumineuse matinée de mai, quelques jours après l'arrivée de Hermann.

Elle s'était, ainsi qu'elle le faisait souvent,

rendue sur une de ces petites plages si pittoresquement nichées entre deux promontoires rocheux, et là, étendue sur le sable chaud, rêvait tout en regardant la mer.

Dans l'eau tiède, un canot automobile bondit, traînant en remorque l'aquaplane sur lequel un éphèbe sculptural, debout, semblait une irréelle apparition jaillie de l'élément liquide — triton dressé fièrement, par quelque inconcevable prodige, sur un fastueux et mouvant tapis d'écume blanche.

Au volant du bolide, Solange reconnut Pierre, avec, à sa droite, Monique tendrement appuyée contre lui. Dressé sur l'aquaplane, René leva un bras en guise de salut. « M'aurait-il vue ? » pensa Solange surprise. Mais, à la direction des regards du jeune homme, elle comprit que ce n'était pas à elle que s'adressait son geste. « Il y a sans doute, un peu plus loin, quelqu'un que je ne puis voir d'ici », songea-t-elle vaguement. Comme elle levait les yeux, elle aperçut Alain qui, debout derrière elle, la contemplait. Elle se leva vivement. Tous deux étaient fort émus. Solange, sans force brusquement, ne pensait pas à s'en aller. Alain murmura :

— Il y a déjà quelques jours que je désirais vous parler, Solange.

Elle ne souffla mot, se contentant de le regarder fixement, les lèvres un peu tremblantes. Il poursuivit :

— Je n'ai pas le droit de vous reprocher quoi que ce soit, Solange. Mais je ne puis m'empêcher de songer que vous n'avez pas tardé à me trouver un remplaçant...

— Je n'ai fait en cela que suivre votre exemple, répliqua Solange.

Il la regarda avec une stupéfaction sincère.

— Que voulez-vous dire?

Puis, brusquement illuminé :

— Ah! je comprends! Eve Vital, n'est-ce pas?

Il eut un haussement d'épaules insouciant qui écartait définitivement tout débat sur ce sujet :

— Je me préoccupe autant d'elle que...

Il se baissa, ramassa une poignée de sable qu'il éparpilla au vent et acheva :

— ... que de ces grains de sable, tenez...

Une joie brusque inonda le cœur de Solange. Sans en rien laisser paraître, elle fit un geste vague pouvant signifier que peu lui importaient l'attitude et les sentiments de son interlocuteur; puis elle interrogea :

— Qu'aviez-vous à me dire? Car je ne suppose pas que c'est pour me faire une scène de jalouse... un peu tardive que vous avez souhaité me parler?

Alain secoua la tête.

— Non, Solange... De quel droit, d'ailleurs, vous reprocherais-je quoi que ce soit? Je voulais seulement vous dire ce que je n'ai pas osé vous avouer jusqu'à présent : moi aussi, je vous aime...

La jeune fille pâlit et fit un pas en arrière. Elle murmura :

— Trop tard, maintenant...

Il se tordit les mains et, désespérément :

— Ne dites pas cela, Solange. Jusqu'ici je ne pensais pas avoir le droit de vous avouer mon amour... Peut-être que, sous peu, je pourrai vous aimer... Je ne savais pas...

Solange répéta, d'une voix morne :

— Trop tard. J'ai engagé ma parole...

— Mais ce n'est pas possible! cria-t-il ardemment. Et si vous n'êtes pas heureuse?

Elle eut un geste de résignation fataliste et ne répondit rien.

— Ecoutez-moi, Solange, dit-il après un court silence, et tâchez de répondre à ma question... Elle a pour moi une très grande importance. M'avez-vous réellement aimé jadis?

Elle le regarda stupéfaite, puis avec un haussement d'épaules las :

— Est-ce que je sais?... De toutes façons, cela n'a plus aucune importance, maintenant...

Il protesta avec véhémence :

— Plus aucune importance?... Ne dites pas cela, Solange; ce n'est pas possible... Vous n'aimez pas Georges Derème, n'est-ce pas?

— Taisez-vous! dit-elle sourdement.

Il fit un pas en avant et tenta de la prendre dans ses bras. Elle n'opposa aucune résistance, mais se raidit un peu et resta immobile, sans se prêter à son étreinte. Il la regarda — si proche et si lointaine — avec douleur et prononça plaintivement :

— Solange...

— Lâchez-moi, ordonna-t-elle, très pâle.

Il desserra l'étreinte de ses bras.

— Allez-vous-en, maintenant, dit-elle sans le regarder, les yeux au loin.

Il obéit sans mot dire et s'éloigna lentement, les épaules courbées comme sous un fardeau trop lourd.

... Or, à cinquante mètres de là environ, Eve Vital, étendue au sommet d'un petit promontoire rocheux d'où elle était invisible pour qui-conque ne se trouvait pas à son niveau, n'avait

rien perdu de la scène rapide qui venait de se dérouler. C'était elle que, quelques minutes auparavant, René avait saluée en passant sur son aquaplane.

Elle avait d'abord suivi avec méfiance la conversation d'Alain et de Solange et remarqué leur émotion croissante; puis une jalousie haineuse l'avait bouleversée quand Alain avait pris dans ses bras la jeune fille. Son amour bafoué lui était monté à la tête comme un vin mauvais et elle se sentit prête à tout pour séparer définitivement les deux jeunes gens. Dès qu'Alain fut parti, elle décida d'agir...

Solange était restée immobile à l'endroit où un moment auparavant elle conversait encore avec Alain. De grosses larmes coulaient silencieusement de ses yeux. Elle les essuya rapidement en voyant Eve, surgie brusquement à ses côtés, qui la contemplait avec une sorte de cruauté satisfaite. Solange fit mine de s'éloigner. Mais une question d'Eve l'immobilisa :

— Vous l'aimez, n'est-ce pas?

Solange toisa son interlocutrice, et avec hauteur :

— Vous n'espérez pas, je suppose, que je répondrai à cette question. En quoi mes sentiments vous regardent-ils?

Un éclair de rage traversa les yeux d'Eve.

— Il me déplaît que vous l'aimiez, siffla-t-elle entre ses dents serrées. Car moi aussi, je l'aime et je...

Elle se domina et, dédaignant toute autre circonlocution, sûre de porter à cet amour, qui la gênait, un coup mortel, elle dit froidement :

— Vous croyez que cet homme s'appelle Alain Marmande, n'est-ce pas?

Solange, stupéfaite, ne souffla mot.

— Eh bien ! c'est faux, poursuivit Eve. Cet homme est un imposteur...

— Un imposteur ? répéta Solange, d'une voix blanche.

— Oui, conclut férolement la jeune femme. Il ne s'appelle pas Alain Marmande. Son nom est Jacques Dorant, et il a été condamné jadis pour meurtre...

— Non, dit Pierre avec fermeté, je ne veux pas que vous demandiez encore à M. Derème de l'argent, en mon nom, pour cette affaire. Je lui dois déjà une somme énorme; si votre affaire n'aboutit pas, j'ignore comment je parviendrais jamais à m'acquitter envers lui...

Hermann ne sourcilla pas. Ce refus catégorique ne l'étonnait pas outre mesure. Dans la vie, comme au jeu, la chance ne procède que par séries ; or, depuis l'intervention d'Alain Marmande, il traversait une série noire; c'était indiscutable...

Il tenta pourtant d'insister :

— Précisément, riposta-t-il. Pour faire progresser une affaire, il faut des capitaux parfois considérables, au début. Lésiner est presque toujours un mauvais système. Si on veut obtenir le rendement maximum d'un homme, on ne commence pas par lui chicaner une nourriture saine et abondante, n'est-ce pas ? C'est absolument la même chose...

Pierre eut un haussement d'épaules :

— Vous avez peut-être raison... Mais je ne changerai rien à ma résolution.

Hermann repoussa la chaise où il se trouvait assis et déclara :

— Regrettable... Dans ces conditions, l'affaire me semble absolument manquée. Vous devrez sans doute faire votre deuil des sept cent cinquante mille francs déjà versés...

Le jeune homme blêmit, mais ne souffla mot. On eût dit, à le voir brusquement si ferme, qu'il obéissait à quelque suggestion étrangère. L'homme d'affaires haussa les épaules et conclut avec une ironie féroce :

— Vous avez des scrupules, mon cher. C'est bien, gardez-les... Ils vous feront la vie gaie!

Il sortit en sifflotant. Une fois dehors, il s'arrêta un moment et rageusement marmotta :

— Il y a de l'Alain Marmande là-dessous; j'en jurerais... Ou plutôt du Jacques Dorant... Ah! mais il commence à m'ennuyer, celui-là : qu'il prenne garde!

Quelque grande que fût sa déception, il l'avait pourtant d'avance considérée comme possible ; aussi s'était-il arrangé de telle sorte qu'il n'eût guère à en pâtir ; il s'était réservé une dernière carte et comptait bien la jouer à bon escient de façon à gagner quand même la partie...

Mais, pour cela, le concours d'Eve lui était indispensable. C'était dans ce but qu'il l'avait envoyée dans ce pays, avec la mission de subjuguier le jeune René Derème. Celui-ci possédait en effet, en propre, la part d'héritage — très considérable — qui lui venait de sa mère. Peut-être, par l'intermédiaire d'Eve, pourrait-on l'amener à s'intéresser aux affaires créées par l'astucieux financier...

... Or, la veille de ce même jour, Alain avait reçu de la Colombie un fort long télégramme,

signé Pablo Caranas; après une lecture rapide, il en avait apprécié le contenu d'un laconique « Parbleu ! » Armé de ce document, il était, après quelques moments de réflexion, allé trouver René; il avait eu avec celui-ci une longue conversation dont le jeune homme était revenu assez pâle, avec l'air de douloureuse stupéfaction qu'ont ceux auxquels on vient d'enlever une illusion chèrement caressée...

... Aussi quand, le lendemain, Hermann vit entrer Eve aux *Chaumettes*, pressentit-il la catastrophe à l'air bouleversé de la jeune femme. Malgré la rage que lui causait ce nouvel échec, il se contraignit au calme et interrogea :

— Eh bien ?

Eve lança à terre, d'un geste rageur, le coussin posé sur l'accoudoir du fauteuil où elle prenait place et siffla :

— Raté...

— Explique, commanda Hermann toujours avec le même calme.

— Que veux-tu que je te dise ? fit Eve avec un haussement d'épaules furibond. Je lui ai expliqué l'affaire, comme tu me l'avais demandé, le mieux que j'ai pu. Rien à faire : il était buté, inerte... Je n'ai même pas pu obtenir une vague promesse.

— Curieux, ça, fit Hermann, pensif. Je pensais pourtant que tu faisais ce que tu voulais de ce gamin !

Eve eut un éclat de rire nerveux, aigu, agaçant. Elle répondit :

— Mais c'est ça le plus drôle de l'affaire ! Je l'avais absolument dans la main, ce petit René. Il se serait jeté à l'eau sur un signe de moi. Et tu penses bien si, dans la conversation que nous

venons d'avoir, j'ai été coquette, tendre, pathétique à souhait... Ah ! bien oui... Il n'a pas bronché : un vrai glaçon... J'aurais pu tout aussi bien m'adresser aux rochers de la plage pour l'effet que ça lui faisait...

— C'est incompréhensible, marmotta Hermann. Un tel changement et si rapide... Il ne t'a pas donné le motif de son refus ?

Eve hocha la tête :

— Si... On lui aurait donné connaissance d'un télégramme arrivé récemment de Colombie et d'après lequel l'affaire, montée ici, ne reposerait là-bas sur aucun fonds sérieux.

Hermann bondit de son fauteuil :

— Qu'est-ce que tu chantes ? Un télégramme... Adressé à qui ?

Eve, d'un geste de la main, indiqua son ignorance.

— Je ne sais pas...

Hermann écumait.

— Ça, alors, éclata-t-il, c'est formidable ! Un télégramme de Colombie ! C'est la fin de tout... Je voudrais bien connaître celui...

A ce moment, deux coups timides furent frappés à la porte. Eve fit signe à son complice de se calmer, puis, élevant la voix, dit :

— Entrez !...

— Madame, fit la soubrette dont le visage inquiet — les éclats de voix du financier s'entendaient jusque dans le hall — parut dans l'entre-bâillement de la porte, il y a quelqu'un qui demande à vous parler...

— Dites-lui que nous sommes occupés, commença Hermann, et...

Eve l'interrompit d'un geste de la main :

— Qui est-ce, Annette ? demanda-t-elle.

Pour toute réponse, la femme de chambre tendit à sa maîtresse un petit carré de bristol. Eve lut :

— Alain Marmande...

Elle consulta Hermann des yeux, puis, tournée vers la porte, ordonna :

— Faites entrer...

Alain entra, referma la porte derrière lui et demeura debout sur le seuil, souriant.

— Madame, dit-il en s'inclinant vers Eve, en guise de salutation. Mes hommages...

Puis, tourné vers Hermann :

— J'espérais bien vous trouver ici...

Il y eut un moment de silence glacial. Hermann, qui semblait avoir de la peine à se contenir, interrogea brutalement :

— Que venez-vous faire ici?

Alain sourit avec aménité :

— Vous posez seulement une simple question : Quand comptez-vous vider ces lieux?

Hermann éclata d'un rire sardonique :

— Charmant!... Je n'ai pas encore l'intention de partir, cher Monsieur... Pour ma part, je trouve ce pays délicieux et je ne compte bien le quitter qu'après en avoir épousé toutes les délices... D'ailleurs, il me reste encore plusieurs affaires à liquider.

— En vérité! fit Alain. Je ne pense pas pourtant que ce pays vous offre encore de nombreuses ressources, après le double échec que vous venez de subir...

Hermann parut sur le point de bondir sur son interlocuteur. Il se maîtrisa et, les yeux traversés de lueurs de rage, gronda :

— Ainsi donc, c'est vous qui, depuis plu-

sieurs jours, vous mettez en travers de tous mes plans.

Alain hocha la tête en signe d'assentiment :

— C'est moi.

— Le télégramme ?

Le jeune homme sourit agréablement :

— Je possède d'excellents amis en Colombie.

— Et vous pensez que les choses en resteront là ? poursuivit Hermann, d'une voix rauque. Vous paraissiez oublier, mon cher Monsieur, que je possède contre vous une arme qui devrait vous faire réfléchir.

— Vraiment ? fit Alain, sans se départir de son calme. Et laquelle, je vous prie ?

— Votre nom, Jacques Dorant !...

— Et après ! fut la réponse placide. Pensez-vous que je n'aie pas tout pesé avant d'entreprendre ce que j'ai fait ? Vous ne pouvez rien contre moi. Tout d'abord parce que je n'ai rien à me reprocher — et cela je le prouverais aisément, si le besoin s'en faisait sentir ; — et ensuite parce que, si vous tentiez quoi que ce soit contre moi, je mets la police dans vos affaires. Et cette dernière notamment ressemble furieusement à une escroquerie...

Hermann était pourpre de rage rentrée. Pendant un moment, il tenta de discipliner ses idées en désarroi pour trouver le point faible de l'argumentation adverse. Rien, ... il n'y avait rien de valable à objecter. Il était pris, comme un gros rat tombé stupidement dans un piège.

Le jeune homme poursuivit :

— Vous n'avez plus rien à faire ici, monsieur Hermann. Allez chercher fortune ailleurs, c'est ce que vous avez de mieux à faire ;

croyez-moi, je ne doute pas que votre... habileté vous y aide puissamment !

— Vous, aboya Hermann, je vous retrouverai ! Et ce jour-là !...

Alain haussa les épaules avec insouciance.

— Au revoir, dit-il, ou plutôt, je l'espère : adieu !

Il sortit de la pièce, traversa le hall et se trouva dehors. Une fois sur la route, il hésita sur ce qu'il allait faire en attendant le soir et partit pour une assez longue promenade solitaire, selon sa coutume. Quand il repassa devant *les Chaumettes*, la nuit tombait. En longeant la grille du petit jardin qui précédait la villa, il s'entendit héler à voix basse. Il eut un moment d'hésitation qui suffit à Eve pour le rejoindre sur la route.

— Ecoutez-moi, supplia-t-elle en voyant qu'il s'apprêtait à repartir. Il faut absolument que je vous parle...

— Que me voulez-vous ? interrogea-t-il avec une brève sécheresse.

Elle ne parut pas remarquer l'hostilité de sa voix.

— Ecoutez, chuchota-t-elle, pressante, soyez prudent ! Vous ne connaissez pas Hermann : c'est un homme terrible. Vous l'avez mortellement offensé ; soyez sûr qu'il cherchera à se venger... Tous les moyens lui sont bons quand il a décidé quelque chose.

Il haussa les épaules avec insouciance.

— On verra bien... C'est tout ce que vous aviez à me dire ?

Elle se pressa contre lui dans l'ombre complice.

— Non. Je voudrais encore vous demander

pardon, Jacques, pour... pour jadis et pour maintenant aussi; pour avoir aidé Hermann à faire du mal ici... Et je voudrais vous dire encore que, quoi qu'il doive arriver, je vous aime... vraiment.

Elle paraissait sincère, et, quels que fussent ses griefs contre elle, le jeune homme ne laissait pas d'être troublé par la véhémentement loyauté de la jeune femme qui s'offrait à lui. Il se raitit et, avec un geste de lassitude, répondit :

— Comment voulez-vous que je vous croie encore, après tout le mal que vous m'avez fait? Cela ne s'efface pas en quelques mots, même sincères...

Il s'éloigna à grands pas, rapidement, pour ne pas céder peut-être à la tentation qui l'assailait brusquement de la prendre dans ses bras... Derrière lui, Eve restait immobile, bouleversée, tremblante d'une fièvre d'espoir et de joie. Les imprudentes paroles du jeune homme devaient décider de son destin, en lui faisant entrevoir, malgré tout, la possibilité de cet amour, devenu chez elle une hantise. Car, dès ce moment, elle était décidée à tout pour réparer, aussi complètement que possible, les fautes du passé...

— C'est une sorte de confession que je voudrais vous faire, dit Alain en s'asseyant en face de Savage, dans la grande salle à manger du pavillon. Après quoi, je vous demanderai peut-être conseil.

Il prit un temps, puis déclara avec calme :

— Je ne suis pas celui que vous croyez. Alain Marmande est mort; j'ai pris son nom pour venir ici. Mais je m'appelle, en réalité...

— ... Jacques Dorant, acheva paisiblement Savage.

Le jeune homme tressaillit à son tour.

— Vous saviez donc?...

Savage haussa les épaules.

— Naturellement... Et depuis assez long-temps... Un petit détail, par exemple : Alain avait sur le devant de la bouche une dent aurofiée qui vous fait défaut... D'autre part, dans plusieurs lettres qu'il m'adressait, il était question de son sosie. Après quelques jours, j'étais fixé...

La voix ne trahissait aucun reproche, mais elle ne contenait aucune absolution... Elle était neutre, strictement, et exigeait une explication. Dorant — rendons-lui son nom — le comprit.

— J'aime autant cela, dit-il. Vous comprenez plus aisément ce que je suis dans l'obligation de vous expliquer.

Après un court silence de réflexion, il commença :

— Alain, qui fut mon ami le plus cher, est mort, voilà près de trois mois, du scorbut, quelque part dans le Canada septentrional. Il me pressa, avant de mourir, de prendre son nom...

Dorant sortit de son portefeuille un petit carré de papier soigneusement plié en quatre et le tendit à Savage, tout en poursuivant :

— Ceci me fut remis par Alain, quelques heures avant sa mort, et prouve que je n'ai pas profité de ma ressemblance avec lui pour lui voler son nom.

Savage lut à mi-voix :

Je soussigné, Alain Marmande, déclare léguer à mon très cher et unique ami Jacques Dorant mon nom, avec tous les droits et devoirs attachés à un don de cette sorte. Je suis sûr qu'il le portera avec honneur.

Signé : Alain MARMANDE.

Dorant reprit :

— Alain, ai-je dit, était mon ami. Comme tel, je l'avais mis au courant de mon passé. Ma vie, pour courte qu'elle soit, contient cependant un terrible malheur. J'ai passé, il y a quelque dix ans, en Cour d'assises, sous l'inculpation d'assassinat...

Dorant pâlit un peu, crispa les mâchoires.

— J'étais innocent, monsieur Savage, et Alain m'a cru quand je le lui ai affirmé.

Le vieil homme hocha la tête :

— Moi aussi, je vous crois... Continuez.

— Merci... J'ai été condamné par le tribunal à cinq ans de prison avec sursis. C'est vous dire que, quoique innocent, j'étais déshonoré. Je n'étais plus pour tous que Dorant l'assassin... Je quittai mon pays sans esprit de retour. Je ne vous raconterai pas ce que fut ma vie, dix ans durant. Sachez seulement que je rencontrais Alain, il y a un peu plus de trois ans, au Canada. Nous devînmes promptement amis. Je lui racontai ma vie et l'histoire de mon terrible malheur... Au moment de mourir, Alain se souvint que je lui avais, jadis, sauvé la vie. Il voulut, en retour, me permettre de recommencer la mienne sur de nouveaux frais. Et c'est ainsi qu'il m'offrit de prendre son nom. Je suppose qu'il songea également à donner,

en ma personne, une sorte de tuteur à son frère qu'il se reprochait d'avoir trop longtemps abandonné...

Dorant se tut quelques secondes, alluma une nouvelle cigarette et poursuivit :

— Je vous raconte tout ça en abrégé. Mais l'essentiel, pour le moment, est que vous vous rendiez compte de la situation, n'est-ce pas? Or, cette situation devient intenable. Il n'est pas déjà si facile d'entrer dans la peau d'autrui ; on s'expose à un tas d'aventures inattendues. Mais, par ailleurs, en dehors de vous, deux personnes connaissent mon vrai nom : M^{me} Vital, M. Hermann... Or, ce dernier, tout au moins, est... plutôt mal disposé à mon endroit... Je ne vais donc, fort probablement, pas pouvoir continuer à jouer longtemps le rôle que mon ami m'a imposé... Je voudrais néanmoins accomplir la mission dont je me suis chargé en acceptant le don qu'il m'a fait...

Savage se taisait toujours, attendant la suite. L'essentiel n'avait, en effet, pas encore été dit. Dorant expliqua :

— J'ai mis cet Hermann provisoirement hors d'état de nuire... La petite plaisanterie au sujet des mines de Colombie n'a déjà que trop duré : elle n'ira pas plus loin. Mais tout de même, par l'imprudence de Pierre, elle coûte sept cent cinquante mille francs à M. Derème...

Il se tut un moment, puis répéta pensivement :

— Sept cent cinquante mille francs... C'est une somme! Vous pensez bien que je ne possède pas cela, tout au moins en argent liquide... Cette dette doit pourtant être payée... Et le plus tôt sera le mieux !

Savage, sans sourciller, objecta :

— Vous dites vous-même qu'il vous sera vraisemblablement impossible de continuer à porter le nom d'Alain... Dès lors, pourquoi cette question vous préoccupe-t-elle encore?

Dorant le regarda avec une sorte de stupeur réprobatrice :

— Quand j'ai pris le nom de mon ami, j'ai implicitement promis de faire face aux devoirs qui résulteraient d'un don de cette espèce... Alain, s'il avait vécu, aurait fait tout ce qui était en son pouvoir pour tirer son frère de ce mauvais pas; je me suis engagé à le remplacer...

Savage, qui avait voulu seulement éprouver son interlocuteur, lui tendit par-dessus la table une main cordiale et déclara avec émotion :

— Vous êtes un chic type... Mais comment allez-vous faire?

Dorant haussa les épaules.

— Je n'ai évidemment pas couru le monde sans avoir ramassé un peu d'argent. Mais ce serait insuffisant... Je possède heureusement une autre monnaie d'échange qui me permettra de rembourser dans les vingt-quatre heures, et... royalement, la dette de Pierre.

Et comme Savage le regardait avec une curiosité qu'il ne cherchait pas à celer, le jeune homme expliqua :

— Je possède quelque part, dans l'Extrême-Nord du Canada, la concession d'une mine d'or qui n'est pas encore en exploitation. Je l'ai découverte, il y a quelques années déjà, par le plus grand des hasards. Les quelques prospections que j'y ai faites permettent de prévoir

qu'il s'agit vraisemblablement d'un des gisements les plus riches qui soient au monde...

Savage protesta :

— Mais c'est une folie ! On n'offre pas tous les trésors du Pérou pour une dette de sept cent cinquante mille francs...

Dorant haussa les épaules.

— Je n'ai pas le choix...

La voix, tout à coup, se fit plus âpre, inconsciemment :

— Je ne veux rien devoir à cet homme et je tiens essentiellement à ne pas être en reste avec lui...

Savage le sentit buté et n'insista pas. D'ailleurs, il connaissait suffisamment Georges Derème pour être à peu près certain que celui-ci n'accepterait pas l'offre magnifique et folle.

Solange, telle une âme en peine, parcourait au hasard les allées du parc qui s'étendait autour de la gentilhommière. Toute à ses préoccupations, elle demeurait inattentive à la poésie intense émanée des grands arbres tordus par les vents incessants du large, du soleil, déjà bas sur l'horizon, envoyant obliquement ses rayons à travers l'armée muette des troncs vigoureux, de l'air admirablement doux, léger et comme chargé d'indécises promesses...

Depuis les révélations d'Eve au sujet d'Alain, Solange se sentait désemparée, impuissante à faire le point au milieu des sentiments contradictoires où elle se débattait. Elle connaissait maintenant le motif pour lequel le jeune homme avait dû, la mort au cœur, repousser l'amour qui s'offrait à lui. Mais, d'autre part, elle ne

comprendait pas grand'chose à toute cette singulière histoire, et le but poursuivi par le jeune homme, en prenant la place de son ami, restait pour elle obscur et incompréhensible. Était-ce là le fait d'un aventurier? Malgré la probabilité de cette hypothèse, Solange ne pouvait y croire. Mais alors...?

Tout en remuant ces pensées, l'âme en déroute, Solange poursuivit son chemin. Brusquement, au détour d'une allée, elle se trouva en face de celui auquel elle songeait. La jeune fille fit mine de passer outre, mais la voix d'Alain la retint :

— Pouvez-vous m'accorder quelques minutes, Solange? J'ai besoin de vous parler...

Sans mot dire, elle s'arrêta, attendant qu'il s'expliquât.

— Ce sera, sans doute, notre dernier entretien, poursuivit son interlocuteur, avec une voix que l'émotion assourdisait. Je ne comptais rester dans ce pays que le temps d'arranger les affaires de Pierre. Demain, ce sera fait. Et je partirai probablement au soir, pour ne plus revenir...

— Ah! fit seulement Solange.

Mais elle devint d'une pâleur livide.

— Auparavant, reprit le jeune homme, je voudrais vous expliquer pourquoi je n'ai pas pu vous avouer, tout de suite, comme je l'aurais voulu, l'amour que je ressentais pour vous; car je vous aimais, Solange, mais je n'avais pas le droit de vous le dire. D'abord parce que j'avais à mener à bien ici une mission qui devait passer avant mes propres sentiments. Ensuite parce que j'avais l'impression que vous

aimer serait trahir la mémoire de mon seul ami... Et puis... et puis, je voudrais aussi vous demander pardon, Solange,... car je vous ai trompée. Bien involontairement, il est vrai, mais le fait n'en subsiste pas moins... Vous avez cru que j'étais votre cousin Alain, n'est-ce pas? Eh bien! c'est faux : je m'appelle en réalité Dorant, Jacques Dorant... Alain n'était que mon ami le plus cher...

— Taisez-vous, fit Solange à voix basse, je le savais...

— Vous saviez?...

— Tout, oui... Quelqu'un m'a raconté...

— Ah?...

Il ne fit aucun commentaire, et pendant quelques secondes le silence plana entre eux, lourd et opprimant...

Enfin il interrogea tout bas, comme s'il craignait que sa voix pût éveiller quelque part de redoutables échos :

— Est-ce que vous m'en voulez beaucoup, Solange?

Elle murmura :

— Ah! je ne sais pas... Comment voulez-vous que je voie encore clair en moi, à présent?

Il baissa la tête.

— Je comprends... Ah! si j'avais pu prévoir quand Alain m'a offert de prendre son nom, après sa mort!... J'aurais mieux fait de ne jamais quitter le wild : les devoirs y sont simples, directs, immédiats... Tandis qu'ici... on ne sait plus... C'est trop compliqué...

Il prit une décision brusque.

— Je partirai demain soir... Cela vaudra mieux...

Solange tressaillit :

— Demain soir... Déjà? Ah! mon Dieu...

Il la regarda, un espoir fou au fond de ses yeux clairs.

— Vous savez bien que, si vous me le demandez, je resterai, Solange...

Elle hocha lentement la tête :

— Impossible, mon pauvre ami... A quoi bon, d'ailleurs? Ce serait nous faire souffrir l'un l'autre inutilement : il vaut encore mieux que vous partiez... Il ne faut pas oublier que je suis fiancée : ma parole se trouve donc engagée...

Il se plaignit :

— Ah! comme la vie est parfois mauvaise et stupide!

Elle hocha la tête :

— Oui... Nous n'y pouvons rien... La fatalité...

Elle le regarda et, gravement :

— Et pourtant... je pense bien que, moi aussi, je vous aime...

Il fit un pas vers elle, comme s'il allait la prendre dans ses bras. Mais elle recula et chuchota dans un souffle :

— Non... Partez maintenant!

Il ne bougea pas, et dans ses yeux fixés sur elle la jeune fille lut une humble prière.

— Solange, dit-il, je vais partir, et nous ne nous reverrons sans doute jamais... Je voudrais, avant de recommencer à errer sans but à travers le monde, emporter de vous un souvenir qui m'aiderait à reprendre courage... Voulez-vous m'embrasser?

Elle hésita une fraction de seconde, puis, sans plus réfléchir, elle fit un pas en avant et leva vers lui son visage.

... A cinquante pas à peine de là, une ombre s'était immobilisée au détour d'une allée. Un massif de lauriers-roses la cachait aux yeux des deux jeunes gens.

Inquiet de ne pas avoir vu Solange de toute la journée, Georges Derème s'était décidé, vers le soir, à venir s'informer du motif de son absence. Il avait pénétré dans le parc par la grande grille toujours ouverte, sans rencontrer personne. Et maintenant il restait là, immobile, les bras ballants, le cœur étreint d'une souffrance trop lourde, en présence de son beau rêve évanoui.

VIII

Théodore Hermann possédait au plus haut degré le défaut d'être sournoisement vindicatif. Quand il avait juré de se venger de quelqu'un, il tenait généralement parole. Et comme, dans son astuce, il était certain d'avoir quelque jour le meilleur, il avait le plus souvent la patience d'attendre son heure pour que sa revanche fût d'autant plus éclatante. Il était en effet d'avis que la vengeance est un plat qui se déguste froid et que, dans cet ordre de chose, une hâte inconsidérée est souvent nuisible et cause d'échec.

L'homme d'affaires s'était promis de faire disparaître Dorant. Mais il n'avait pas perdu tout sang-froid, au point de ne pas prendre les précautions nécessaires pour n'être pas inquiété. Il accomplirait son meurtre à la nuit tombante ; après quoi, il saurait bien, avant le matin, s'arranger pour aller jeter le corps quelque part, en pleine mer, et s'assurer un alibi inattaquable...

C'est ainsi qu'un soir, au crépuscule, Hermann, en voyant, de loin, arriver sur la route l'homme qu'il exécrerait plus que tout au monde, gagna aussitôt une faible élévation de terrain en bordure du chemin et s'y coucha, attendant

que Dorant passât devant lui. Il évalua d'un rapide coup d'œil son éloignement de la route : vingt mètres. A cette distance, il se faisait fort de ne pas manquer son homme avec le petit automatique qui brusquement brillait à son poing... Personne à proximité? Non... A cinquante mètres, sur la gauche, la villa *les Chauvettes* dressait son unique étage éclairé de bout en bout. Pendant quelques secondes, une ombre se dessina en noir sur l'écran lumineux de la fenêtre et parut fixer avec attention un point, quelque part, dans la nuit tombante. Puis elle disparut tout à coup, et peu après on entendit vaguement, dans le silence de l'heure, battre une porte. Hermann n'y prit point garde...

Dorant n'était plus qu'à quelques dizaines de mètres ; il s'avancait lentement, en flânant, sans se douter un instant du danger qui le menaçait. Avant quelques secondes, il aurait atteint le point où Hermann se proposait de l'abattre. Le bandit leva lentement le bras ; il possédait, comme tireur, une habileté entretenue soigneusement par un exercice assidu dans les stands. Quiconque se trouvait à vingt mètres de son browning était fatalement un homme mort...

Il posa son arme sur son poignet gauche pour lui assurer plus de stabilité et, les yeux suivant la ligne droite et sombre du canon, attendit. Dorant n'était plus qu'à quelques pas de l'endroit fatal et déjà le doigt de Hermann appuyait imperceptiblement sur la gâchette de l'arme. Brusquement, le misérable tressaillit : une main s'était posée sur son épaule... Il se retourna avec un vif mouvement de fauve surpris aux

aguets, tandis que là-bas, sur la route, Dorant passait, ignorant le terrible danger qu'il venait de courir.

— Eh bien? fit Eve froidement, en braquant sur son complice un petit pistolet automatique qui n'avait rien d'un jouet dans sa main. Je pensais que vous m'aviez promis de ne rien tenter contre Dorant? Heureusement que je me suis méfiée dès que je vous ai vu vous cacher à son approche!

Hermann blasphéma à voix basse et parut sur le point de se jeter sur son interlocutrice, mais le revolver braqué sur lui arrêta net son élan.

— De quoi vous mêlez-vous? gronda-t-il.

Dorant, là-bas, disparaissait à un tournant de la route.

— De quoi je me mêle? répéta Eve, sur un ton de violence contenue qui fit tressaillir le bandit. De ceci : que je ne veux pas d'assassinat!... Si vous aviez eu le temps de tirer, je vous abattais comme un chien...

Hermann se releva, pourpre de rage rentrée. Devant le revolver toujours dirigé vers sa poitrine, il haussa les épaules. Il glissa son browning dans sa poche. Eve, à son tour, abaissa son arme ; mais elle ne remarqua pas que son complice ne retirait pas la main de sa poche et que son poing continuait de se crisper autour de la crosse de son automatique...

Le bandit ricana :

— Vous pouvez vous vanter d'être une jolie gaffeuse! martela-t-il haineusement. Vous ne savez donc pas que votre Dorant est au courant de toutes nos affaires? Si je suis pris, vous pouvez vous attendre à être pincée, de votre côté. Si vous m'aviez laissé faire...

Eve haussa les épaules et, carrément :

— Je préfère tout de même être arrêtée pour escroquerie que comme complice d'un assassinat... D'ailleurs, il ne nous dénoncera pas,... moi, du moins...

Hermann émit un éclat de rire sarcastique.

— Vraiment? Et pourquoi donc? Par amour pour tes beaux yeux, sans doute?...

Et brutalement, avec une envie féroce soudain de faire mal :

— Mais il ne t'aime pas!... Il se moque bien de toi, va! C'est Solange Vanel qu'il aime, Solange, la fiancée de Derème, oui!...

Le coup porta. Eve blêmit et chancela légèrement. Elle cria :

— Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai! Vous mentez!... Ah! sauvage! brute! Dire que j'ai pu m'entendre avec un homme de ton espèce!

Elle fit un pas vers lui et, avec une véhémence telle qu'il recula machinalement un peu, poursuivit :

— Ah! il ne m'aime pas? Eh bien! tu vas voir, bandit! Comme tu ne tiens pas ta parole, je tiens à t'avertir que, moi non plus, je ne garderai plus aucun ménagement envers toi... On verra bien, quand je lui aurai apporté le moyen de prouver son innocence dans l'affaire de jadis, s'il ne m'aime pas... Crapule!

— Qu'est-ce que tu dis? Qu'est-ce que tu dis? marmotta Hermann, les mâchoires crispées, l'œil mauvais, le teint blême.

Eve, déchaînée, ne prenait plus garde à rien. Elle répliqua :

— Ce que je dis? Que trop longtemps je me suis tue, que j'en ai assez de me faire la complice de toutes tes saletés, que je vais parler,

enfin ! Moi aussi, je veux devenir une femme comme les autres, qui n'a rien à se reprocher, une femme qu'on peut aimer sans déchoir...

— Tu ne parleras pas ! gronda Hermann. Si tu bouges...

La jeune femme eut un éclat de rire aigu :

— Je ne parlerai pas ? On verra...

Le misérable ricana :

— Non, tu ne parleras pas !

La jeune femme eut peur brusquement du féroce regard de meurtre dardé sur elle. Elle ouvrit la bouche pour crier. Trop tard : la détonation éclata, assourdie par l'épaisseur d'étoffe qui, de la poche, s'opposait au libre passage de son... Un peu de fumée voltigea dans l'air qui s'obscurcissait, très peu...

Eve, restée debout, porta la main à sa poitrine où, à travers un petit trou rond, au corsage, apparaissait un peu de sang... Les yeux grands ouverts semblaient dilatés par une épouvante indicible. Puis d'un coup, brusquement, elle tomba sur les genoux ; elle tenta encore un effort désespéré pour se relever, tout en marmottant des paroles confuses, qu'un flot de sang, jaillissant de la bouche, vint brusquement interrompre. Alors, doucement, comme on se couche, elle s'étendit de tout son long et ne bougea plus...

Hermann était resté debout, sans un geste. Pendant quelques secondes, froidement, il contempla la jeune femme immobile à ses pieds. Puis avec un haussement d'épaules, sans plus s'occuper d'elle, il partit à grandes enjambées... A moins de cent mètres de là, Savage, qui, après une courte promenade, rentrait chez lui, s'était immobilisé net au bord de la route. De

ses yeux restés perçants, il interrogea l'obscurité qui tombait. Puis, soucieux, il grommela : — Un coup de revolver ? Ah ! ça, mais on s'assassine donc par ici ?

Il resta encore un moment immobile, attendant un appel, quelque bruit qui pût le guider... Rien ne vint. Alors, il s'enfonça résolument dans la direction d'où lui paraissait être partie la détonation.

La nuit, qui tombait peu à peu, faisait paraître plus vastes les dimensions imposantes du grand salon de la villa *les Embruns*. L'ombre, sournoisement, s'amassait dans les coins et sous les meubles, semblait donner un relief inattendu à certains objets plus clairs, en effaçait d'autres, envahissait peu à peu toute la pièce.

Georges Derème parcourait le salon, à grands pas lents, la tête un peu penchée, les mains derrière le dos. Selon qu'il s'approchait d'une des trois grandes baies ouvertes sur la mer, dont on percevait au loin la sourde clameur, ou s'en éloignait, il apparaissait successivement en pleine lumière ou disparaissait presque dans l'ombre. De lourds nuages grisâtres, venus du nord, parcouraient le ciel bas. Une panique mystérieuse semblait précipiter leur déroute vers la mer. Une brume encore légère, mais qui s'épaississait d'instant en instant, montait de l'eau dont la rumeur profonde, plus éclatante que de coutume, dénonçait peut-être l'approche d'une tempête.

De temps en temps, l'écrivain jetait, au passage, un regard soucieux vers une juvénile

silhouette tapie au creux profond d'un fauteuil. Solange, la tête basse, les yeux vagues, semblait perdue dans une rêverie lointaine et triste dont elle ne sortait que par à-coups et avec effort. Il y avait un peu plus d'une heure qu'elle était arrivée, et la conversation, après avoir langui, s'était peu à peu éteinte. Depuis plusieurs minutes déjà, ils n'avaient plus échangé une parole. Et le silence s'était appesanti, lourd, angoissant, sur la pièce envahie par la nuit.

Georges Derème s'arrêta près de la porte et ses doigts tâtonnèrent un moment le long du mur. Un interrupteur claqua et, du grand lustre de cristal qui occupait le centre du plafond, une dizaine de lampes puissantes projetèrent dans le salon l'éclat violent de leur lumière, chassant au dehors l'ombre sournoise, abolissant tout mystère...

Solange avait tressailli légèrement, et pendant quelques secondes ses yeux clignotèrent. Sous la lumière crue, elle tourna vers son compagnon un pitoyable petit visage dont les soucis amenuisaient les lignes. Ses yeux, cernés par l'angoisse, lui parurent contenir quelque pathétique et vaine imploration... Derème hésita quelques secondes. Il croyait bien deviner ce qui rendait si triste le visage de l'aimée. Mais comment intervenir? Lui rendre la joie, c'était s'infliger délibérément une grande souffrance, se sacrifier. Se sacrifier... Et pour qui? Cet Alain Marmande lui paraissait un homme bien singulier, presque inquiétant... Était-il digne seulement du don magnifique qu'on pouvait lui faire? Il balança une seconde, indécis sur la conduite à tenir. Puis, décidément, la vue du pauvre visage douloureux, figé dans une sorte

d'amertume sans issue, lui parut insoutenable. Il fallait faire quelque chose, au moins pour tenter de la consoler.

Il se rapprocha à pas lents et, appuyé au dossier du fauteuil où était installée Solange, interrogea avec douceur :

— Eh bien ! mon petit, on a du chagrin ?

Elle tressaillit, arrachée brusquement à ses pensées déprimantes, et leva vers lui son visage si triste d'implorante. Presque aussitôt, elle baissa de nouveau la tête en murmurant :

— Oui...

Il posa, en un geste consolant, sa main sur l'épaule de la jeune fille :

— Ne voulez-vous pas me dire ce qui vous cause de la peine ?

Elle hocha un peu la tête, et très bas :

— C'est inutile... Vous n'y pouvez rien...

Il sourit avec un peu d'amertume.

— Croyez-vous ? Il y a peu de douleurs qu'avec un peu de bonne volonté réciproque on ne parvient à calmer, voire à guérir... Et, avec le temps, tout s'arrange...

Elle haussa un peu les épaules, mal convaincue. Il attendit en vain une réponse, et tout à coup la sorte de désespoir concentré qu'il devinait chez elle l'effraya. Permettrait-il donc qu'elle manquât toute sa vie, alors qu'il dépendait de lui qu'elle pût courir la chance d'un bonheur peut-être magnifique ? Non, c'était absolument intolérable. Il fallait agir.

Agir ?... Brusquement, un désespoir atroce l'envahit. Allait-il donc redevenir à tout jamais le solitaire, celui qui, fatigué de donner à une foule anonyme le meilleur de lui-même, mendie en retour un peu de chaude tendresse, de

bonheur bien mérité? Après le beau rêve si court qu'il venait de vivre, ce serait doublement douloureux de retomber à l'existence vide de tendresse de jadis. Il se raidit, se reprochant déjà d'avoir, par la pensée, éludé le devoir qui se présentait à lui, pressant, impérieux... Car, pour tout caractère vraiment noble, donner à autrui tout le bonheur qui dépend de nous est une obligation stricte, absolue. Il se pencha vers la jeune fille et, avec douceur :

— Solange, si vous croyez pouvoir trouver le bonheur ailleurs qu'avec moi, il faut me le dire. Je ne suis pas égoïste. Et vous pourriez vous considérer comme déliée de votre parole envers moi... Tout ce que je souhaite, c'est que vous soyez heureuse.

Elle leva vers lui des yeux où pointait l'aube d'un bonheur ardemment espéré, mais trop beau pour qu'elle pût y croire aussitôt. Il sourit avec mélancolie.

— Vous l'aimiez donc bien, ma petite Solange?

Elle eut un faible cri :

— Oh!

Puis, incapable de trouver un mot, elle se mit à sangloter doucement. La main toujours posée sur son épaule, il ne disait plus rien, ne cherchant pas à la consoler, car il savait bien que ces larmes lui étaient douces et qu'elle pleurait de bonheur...

A ce moment, on frappa à la porte. Ne voulant pas qu'on surprît Solange en larmes, il alla ouvrir lui-même. Quand il revint, il tenait à la main un petit carré de bristol blanc : une carte de visite.

Il avait l'air soucieux. Il réfléchit quelques

secondes : le temps de prendre un parti. Puis, s'adressant à Solange :

— Voulez-vous passer un moment dans la pièce à côté, mon petit?... Remettez-vous. Nous reparlerons de tout ça tantôt... Je vous appellerai.

Il introduisit Solange dans un petit boudoir, d'une élégance discrète, très intime, et l'installa dans un grand fauteuil près de la fenêtre entr'ouverte. Puis, après avoir soigneusement refermé la porte derrière lui, il revint dans le grand salon vide. Il hésita encore quelques secondes, debout au milieu de la pièce.

Ensuite, résolument, il alla à la porte où tantôt on avait frappé et introduisit son visiteur.

C'était l'heure, à peu près, où, à quelque distance, un coup de feu, brusquement, perçait le silence de la nuit presque complètement tombée.

Dorant entra.

Il était assez pâle, mais avait un air résolu que remarqua aussitôt l'écrivain.

Les deux hommes ne se connaissaient guère. Dorant — on sait maintenant pourquoi — n'avait cherché à se lier avec personne. Il avait peu fréquenté la villa *les Embruns*, assez toutefois pour se rendre compte de la réelle noblesse d'âme de l'écrivain dont il se rappelait avoir lu, jadis, plusieurs œuvres. Comme il était, avant tout, loyal, la jalousie fort naturelle qu'il éprouvait envers l'homme qui allait épouser Solange ne tempérait pas la sincère et profonde admiration qu'il portait à l'œuvre de celui-ci.

Pour l'écrivain, Dorant restait une énigme. Il le connaissait peu, le jugeait renfermé, froid, assez mystérieux. Il connaissait seulement son nom — Alain Marmande — car il ne savait rien, naturellement, de la double individualité du jeune homme.

Il désigna un siège à son interlocuteur, puis attendit debout, immobile, qu'il s'expliquât.

Dorant exposa aussitôt le motif de sa visite :

— Je viens ici, Monsieur, au nom de mon frère Pierre, ou plutôt je voudrais vous entretenir un moment d'un sujet qui le touche de près.

Il se tut un moment, comme s'il réfléchissait à la meilleure façon d'amorcer l'entretien. L'écrivain ne prononça pas un mot ; il attendait.

Dorant poursuivit :

— Vous avez eu l'extrême amabilité de prêter à Pierre une somme importante qui devait lui servir d'apport dans une affaire montée par un certain Hermann. Je ne crois pas vous étonner outre mesure en vous apprenant que cet homme est un vulgaire escroc qui a profité de la jeunesse et aussi, un peu, de l'inexpérience de mon frère pour l'embarquer dans une affaire nettement vérieuse. Je me suis informé : les mines de Colombie n'ont jamais existé que sur papier.

Georges Derème ne sourcilla même pas. Depuis quelque temps, il ne conservait plus guère d'illusions sur Hermann. Ce que disait Dorant ne lui apprenait pas grand'chose qu'il ne sût déjà. Mais ce qui l'intéressait bien davantage, pour le moment, c'était de savoir où voulait en venir son interlocuteur. Dorant continua :

— J'irai droit au but, Monsieur. Les sept cent cinquante mille francs que vous avez avancés à mon frère sont donc perdus...

Il hésita quelques secondes.

— On pourrait, évidemment, essayer d'en récupérer une partie, en poursuivant Hermann pour escroquerie. Mais, outre que ce serait fort long, le résultat de cette opération me paraît, pour le moins, fort douteux. Hermann doit avoir tout prévu, et nous nous heurterions sans doute à un système de défense solidement préparé à l'avance. Il vaut donc mieux renoncer à entrer dans cette voie...

Il s'aperçut du peu de consistance de ses arguments, craignit que son interlocuteur, quoique peu versé dans ce genre d'affaires, ne s'en aperçût et préféra tourner court.

— Bref, ces sept cent cinquante mille francs sont donc perdus sans retour. Toutefois, comme c'est Pierre qui vous les a empruntés, je tiens absolument à ce que ce ne soit pas vous qui supportiez cette perte.

Dorème esquissa un geste de protestation. Dorant le prévint :

— Ma décision est prise, Monsieur, et bien prise. La somme avancée par vous à mon frère est un simple prêt ; elle doit donc vous être remboursée intégralement. Comme Pierre serait bien empêché de vous la rendre, il est de mon devoir de le faire à sa place.

L'écrivain avait pris le parti de se taire jusqu'à ce que son interlocuteur se fût expliqué complètement. Dorant poursuivit donc, après un court silence :

— Moi non plus, je ne possède pas une telle somme en argent liquide. Mais...

Il tira deux papiers timbrés d'un volumineux portefeuille que depuis un moment il tenait en mains.

— Mais je possède quelque chose qui vaut certainement beaucoup plus : une grande concession dans le Canada septentrional, renfermant une mine d'or qui comptera, dès sa mise en exploitation, parmi les plus riches du monde... Comme je n'ai pas le choix, c'est cela que j'ai l'honneur de vous offrir, en paiement de la dette de Pierre...

Il tendit les deux papiers à l'écrivain en ajoutant :

— Voici d'abord le reçu de la somme que j'ai versée pour obtenir la concession, et voici ensuite un transfert, à votre nom, de ces terrains. Les deux papiers sont en règle...

Derème prit les deux feuillets et, sans y jeter un coup d'œil, les plaça sur une petite table basse à côté de lui. Dorant ajouta avec un peu d'amertume :

— Moi seul ai, jusqu'ici, prospecté ces terrains ; je suis donc seul à connaître leur valeur et à pouvoir vous en affirmer la fantastique richesse. J'espère, malgré cela, que vous me ferez l'honneur de me croire... Soyez persuadé que ce gisement-là, au moins, n'existe pas seulement sur papier.

Derème ne répondit pas aussitôt. D'instinct, il était persuadé que ce que lui disait son interlocuteur était la vérité : la loyauté était inscrite sur ses traits, et son geste, pour réparer l'erreur de son frère, témoignait d'une réelle noblesse d'âme que l'écrivain ne pouvait qu'admirer ; en même temps, il souffrait de devoir constater qu'il s'était trompé en croyant son interlocuteur

indigne de Solange. Il se raidit un peu et se contraignit au calme. Après quoi, posément, il répondit :

— Je n'attendais pas moins de votre loyauté, cher Monsieur. Mais vous devez bien vous douter qu'il m'est impossible d'accepter le don magnifique que vous voulez me faire...

Et comme Dorant, visiblement, s'apprêtait à protester, il l'interrompit d'un geste et poursuivit :

— Laissez-moi vous expliquer les motifs de ma décision. Ce gisement que vous m'offrez, je n'ai aucune compétence pour m'en occuper, le mettre en exploitation. C'est là un genre d'activité auquel je ne me suis jamais préparé. Or, des richesses incalculables dorment là, sous terre, des richesses qui peuvent peut-être faire des heureux, beaucoup d'heureux. C'est donc un devoir strict pour l'homme qui les possède de les mettre en valeur, et personne mieux que vous n'en est capable...

Dorant répliqua :

— Fort bien. Mais il n'en reste pas moins vrai que vous avez avancé à Pierre une somme importante qu'il lui est matériellement impossible de vous rendre. Or, cela est inadmissible...

L'écrivain sourit :

— Je n'ai jamais renoncé à ma créance, et j'espère bien que votre frère me remboursera un jour ou l'autre. Si l'affaire dans laquelle mes capitaux ont été engagés avait été saine, il lui aurait malgré tout fallu quelques années pour y arriver, n'est-ce pas? Pourquoi, sous prétexte que celle-ci échoue, exigerais-je le remboursement immédiat? Qu'il travaille! Prenez-le avec vous; initiez-le à vos affaires; intéressez-le dans

l'entreprise ; faites-en un homme... Je suis tranquille ; à votre école, il se virilisera, et je n'aurai rien à craindre pour mon argent...

Il se tut quelques secondes, pensif, puis poursuivit :

— Dans quelques années, quand il sera transformé, il reviendra ici. Et alors, comme ma fille Monique m'a avoué qu'ils s'aiment, ils pourront s'épouser. Ils sont encore trop jeunes et quelques années d'épreuve ne pourront, j'imagine, que leur faire du bien et leur tremper le caractère. Et votre frère en a besoin actuellement.

Il sourit :

— Vous voyez bien que, si je refuse votre offre, c'est encore par intérêt ; si les gisements découverts par vous m'appartenaient, je serais absolument incapable de les mettre en valeur ; exploités par vous, je suis bien sûr de recouvrer tôt ou tard ma créance. D'ailleurs, je considère déjà Pierre un peu comme mon fils, en attendant qu'il le devienne réellement, et je ne voudrais pour rien au monde qu'une misérable question d'argent risque d'altérer nos bons rapports...

Il prit, sur la table, l'acte de transfert établi par Dorant, y jeta un rapide coup d'œil, puis, tranquillement, le déchira en quatre morceaux qui churent sur le tapis de la pièce.

— Voilà, dit-il. J'espère qu'il ne sera plus question de cela entre nous. Je serais très heureux, Monsieur, si vous vouliez bien m'honorer de votre amitié. On ne rencontre pas tant d'hommes loyaux et droits, qu'on ne souhaite, quand cette bonne fortune se présente, de s'en faire des amis.

Dorant serra la main qu'on lui tendait, avec une certaine réticence que perçut l'écrivain. Le jeune homme répondit avec un sourire gêné :

— Nous ne profiterons guère de cette amitié, Monsieur. Je pars demain et, sans doute, pour ne plus revenir.

Derème lui lança un coup d'œil pénétrant.

— Vous partez? répéta-t-il. Et pourquoi?

Dorant haussa les épaules.

— Je ne sais pas... L'habitude, sans doute, que j'ai prise, depuis huit ans, de ne pas tenir en place.

— Vraiment? Le bonheur, pourtant, ne consiste pas à courir sans fin le monde. Il est souvent entre les quatre murs d'une petite chambre.

Dorant eut un geste las :

— Oh! le bonheur...

Et, avec un sourire amer :

— Rien ne me retient ici...

Derème, les yeux toujours fixés sur son interlocuteur, dit lentement :

— Vous devriez vous marier, mon cher ami, vous fixer quelque part, créer un foyer, du bonheur...

Dorant pâlit et ne répondit pas. L'écrivain reprit :

— Excusez, je vous prie, ce que ma question peut avoir d'indiscret... Mais n'aimez-vous personne?

— Je vous en prie, fit le jeune homme, à la torture. Cette conversation m'est affreusement pénible...

Derème ferma un moment les yeux. L'instant du grand sacrifice approchait. Il dit :

— Mon pauvre ami, je n'ignore pas ce qui vous fait souffrir ainsi, présentement. Tout ceci est un peu ma faute... Ah ! bien involontairement, mais tout de même... Ma seule excuse, lorsque j'ai demandé à Solange de devenir ma femme, est que je ne savais rien encore...

Dorant leva les yeux, transfiguré tout à coup par un espoir fou. L'écrivain poursuivit, avec un effort pour qu'aucune amertume ne fût perceptible dans son ton :

— A mon âge, on devrait mettre plus de prudence dans la recherche du bonheur. Et, de toutes façons, le droit d'être heureux se limite toujours au droit d'autrui... Vous pensez bien que, puisque Solange et vous, vous aimez, je n'ai pas le droit de m'opposer à votre bonheur.

Il sourit gravement :

— D'ailleurs, je ne pourrais pas, dans ces conditions, assurer le bonheur de Solange, et c'est surtout le sien que j'avais en vue. A mon âge, il faut savoir se contenter de la vue du bonheur d'autrui.

Dorant ne trouva pas un mot. L'incroyable bonheur, qui, tout à coup, lui était donné en partage, l'anéantissait. Il eut vers l'écrivain un regard d'humble reconnaissance, plus poignant qu'aucune parole, qu'aucun remerciement. Mais déjà celui-ci était allé vers la porte et appelait :

— Solange...

La jeune fille parut. A la vue de Dorant, elle eut comme un recul et pâlit brusquement.

— Solange, fit l'écrivain, vous vous souvenez encore, n'est-ce pas, de ce que je vous ai dit tantôt ?

Elle hocha la tête, la gorge trop serrée pour

répondre autrement que par ce signe d'assentiment.

— Eh bien ! dit-il, comme je crois savoir que vous aimiez votre cousin...

Il suspendit sa phrase et la regarda ardemment, comme s'il espérait il ne savait quoi, l'impossible, une dénégation peut-être. Rien ne vint, alors il acheva très vite, avec la volonté subite d'en finir :

— Je vous rends donc votre parole.

Solange haletait, étourdie de bonheur. Elle protesta pourtant faiblement, sans conviction, avec une pitié fugitive pour l'homme qui se sacrifiait.

— Mais, vous...

Il fit comme s'il n'avait pas entendu.

— Je vous souhaite de tout cœur d'être heureux, mes enfants...

Solange, vaincue par l'émotion, fit un pas vers lui et parut sur le point de se prosterner. Derrière, un peu pâle, recula machinalement d'autant. Il trouva encore la force de sourire.

— Allez, mon enfant...

Et, tandis que Solange sort, il se tourne vers la fenêtre ouverte sur la mer pour cacher l'émotion qui monte en lui ; peut-être aussi espère-t-il puiser dans l'admirable spectacle de l'océan éternel le réconfort dont il sent la nécessité pour bercer sa douleur. Mais il fait nuit dehors, comme dans son âme, et la mer gît, ensevelie sous une couche épaisse de brume.

Dorant, déjà près de la porte où il avait suivi Solange, se retourna brusquement et, en quelques enjambées, fut auprès de l'homme géné-

reux dont les yeux le fixaient avec une souriante sympathie. Il lui tendit la main et, la gorge serrée — bonheur, émotion, reconnaissance, — balbutia :

— Merci, Monsieur. Vous êtes meilleur que moi...

Il n'y a plus maintenant dans la pièce que les deux hommes, avec peut-être, sûrement, l'ombre de Solange entre eux. L'écrivain, d'un imperceptible haussement d'épaules, tente de secouer de lui son émotion, comme quelque vêtement gênant, trop lourd à porter. Humble et reconnaissant, Dorant le perçoit et, timidement, interroge :

— J'espère que vous ne me faites pas un trop lourd sacrifice?

Derème le toise. La clairvoyance de l'amoureux brusquement l'a froissé. Dorant comprend tout ce que sa question maladroite peut remuer d'inutile souffrance et balbutie :

— Pardon...

Il esquisse un mouvement de retraite. Mais, d'une main qui ne tremble pas, le solitaire l'a pris à l'épaule. Le calme est revenu dans son regard altier. Et c'est avec une sorte de tranquillité sereine qu'il dit :

— Ecoutez bien ceci, mon petit, et tâchez de vous en souvenir plus tard : pour ceux qui, comme moi, croient de toute leur ferveur à l'âme et à son immortalité, les défaites partielles que la vie nous impose prennent leur signification éternelle ; ceux-là peuvent s'offrir de perdre...

Ecrasé par tant de grandeur, Dorant se tut, comme devant l'oracle d'une divinité. Il eut un

timide élan vers l'homme qui venait de se dresser si magnifiquement au-dessus de tout ce que la vie nous offre de joies incomplètes et fallacieuses. Mais le Maître, le corps raidi, semblait échapper l'étreinte. Il murmura :

— Va, maintenant.

Les yeux clairs, il le regarda sortir.

Alors, seulement, son dos, légèrement, se voûta...

• • • • •

Ivres de joie, Solange et Dorant, au sortir de la villa *les Embruns*, avaient décidé d'aller annoncer aussitôt leurs fiançailles au vieux Savage, dans un besoin irrépressible de communiquer tout de suite leur bonheur à quelqu'un. Après quoi, Solange regagnerait la gentilhommière où elle passait la plus grande partie de l'année.

Dorant introduisit une clef dans la serrure, et ils entrèrent dans le hall. A la porte de la salle à manger, ils se heurtèrent à Savage qui leur fit signe de ne pas faire de bruit. Ils pressentirent la catastrophe à son visage bouleversé ; Dorant remarqua aussitôt une tache de sang assez large sur le veston clair du vieil homme.

En quelques mots rapides, celui-ci les mit au courant de la situation : alerté par un coup de feu assez proche, comme il rentrait, il avait, après une demi-heure de recherches, découvert le corps immobile d'Eve Vital. La jeune femme portait une blessure à la poitrine, au niveau du cœur.

— Morte ? interrogea brièvement Dorant.

Savage hocha la tête : non, ... mais elle ne

valait guère mieux. Elle avait perdu beaucoup de sang ; elle venait tout juste de reprendre connaissance.

Solange s'inquiéta :

— Vous avez averti un médecin ?

Le vieil homme acquiesça :

— Oui, aussitôt après l'avoir rapportée ici, j'ai téléphoné, il y a quelques minutes à peine... J'ai également mis la police au courant. Le parquet sera ici avant une heure.

Dorant s'informa, avec une brièveté qui cachait mal son émotion :

— Crime, évidemment ?

Savage acquiesça avec énergie :

— Aucun doute ! Il n'y avait pas d'arme à proximité...

Une certitude aussitôt s'ancra dans la pensée du jeune homme : c'était Hermann qui avait fait le coup. Il ne s'attarda pas, cependant, pour le moment à faire des hypothèses.

— Entrons, dit-il.

Sur un grand divan de cuir, placé dans un coin de la pièce, Eve reposait, très pâle, les yeux clos. Un peu de sang séché apparaissait aux commissures des lèvres, et elle respirait avec effort et seulement par intervalles. Le nez pincé et une sueur légère à la racine des cheveux annonçaient l'agonie proche. L'affaissement des traits brusquement creusés imposait déjà au visage le masque immobile et décharné de la mort.

Comme Solange se penchait sur la moribonde, celle-ci ouvrit les yeux. La jeune fille recula un peu en tressaillant devant l'éclair de haine qui y flambait brusquement, à sa vue. Elle fit

quelques pas en arrière, comprenant l'inanité de toute intervention et que sa vue devait être pénible à la mourante. Celle-ci entr'ouvrit les lèvres et gémit :

— J'ai soif... A boire !...

Sans un mot, Savage alla à un buffet et en revint, portant un plein verre de rhum. C'était le seul tonique dont il disposât, et si Eve, avant de mourir, éprouvait le désir de parler, d'accuser, c'était l'unique moyen de lui en donner les forces.

Soutenue par Dorant, elle but avidement une gorgée, puis s'étendit de nouveau en le remerciant des yeux. Elle esquissa un amer sourire, en chuchotant :

— Il m'a eue, la brute !

— Hermann? interrogea le jeune homme.

— Oui... Je l'avais menacé de parler, de dire ce que je savais... Alors il a eu peur... J'aurais dû me méfier.

Elle soupira un peu. Dorant serra les poings, écoeuré par l'inutile cruauté de ce meurtre.

A ce moment, on sonna à la porte d'entrée. Solange, debout près de la fenêtre, se retourna et, assez pâle, chuchota :

— Hermann...

Savage et Dorant échangèrent un coup d'œil expressif. Ils se comprirent sans mot dire.

— Soyez prudents, murmura Eve.

— Ne craignez rien, fit le jeune homme.

Il sortit derrière Savage, en étreignant dans la poche de son veston le petit automatique qui ne l'avait jamais quitté dans ses courses à travers le monde...

... Hermann rentrait, comme après une assez

longue promenade, insoucieux, le cœur léger. Il comptait bien que le cadavre — car il était persuadé d'avoir tué la jeune femme — ne serait découvert que le lendemain dans la journée. Le lieu, en effet, était généralement désert, et le crime avait été accompli à la nuit tombante. D'ici là, s'il ne voulait pas éveiller les soupçons, il ne fallait pas attirer l'attention sur soi par une hâte inconsidérée ou un affolement incompréhensible. Il serait toujours temps d'aviser le lendemain et de modeler son attitude d'après le cours des événements. C'est pourquoi il revenait au pavillon, où il logeait quand il était de passage dans le pays...

Savage ouvrit la porte et le précéda dans le hall, sans un mot. A ce moment, le bandit eut la perception nette d'une présence derrière lui. Il voulut se retourner. Trop tard !... Déjà un corps dur, métallique, était appuyé contre son dos et une voix ordonnait, calme et rude :

— Haut les mains, s'il vous plaît !... Et plus vite que ça !...

Le misérable obéit machinalement. Savage, qui était revenu sur lui, le fouilla et le débarrassa prestement du browning massif qu'il portait dans une poche de sa veste. Il déclara, avec une sorte de goguenardise menaçante :

— Voilà, j'imagine, un jouet qui intéressera fort ces messieurs du parquet !...

Hermann avait pâli : mais le calme qui était une de ses forces et qui ne contribuait pas pour peu à le rendre redoutable ne l'abandonna pas une minute. Il énonça dédaigneusement :

— Fort bien. Je suis pris...

— Marchez ! ordonna rudement Dorant en tenant toujours braqué sur le bandit son revolver qui ne tremblait pas dans sa main.

Hermann n'offrit aucune résistance pour passer dans la salle où Eve le regarda entrer avec une expression de triomphe au fond de ses yeux mourants. Hermann ne tressaillit pas. Il remarqua simplement, avec une ironie froide, cynique :

— Tiens, je croyais bien vous avoir tuée...

— Taisez-vous ! fit Savage, révolté.

Il le fit asseoir sur une chaise au milieu de la pièce pour pouvoir plus facilement le surveiller ; puis, avec une sorte de sombre ironie :

— Un peu de patience, s'il vous plaît... La police ne sera pas ici avant trois grands quarts d'heure.

Intérieurement, Hermann se détendit. Trois quarts d'heure... Allons, il avait le temps... Ce serait bien le diable si, d'ici là... Dorant était retourné auprès d'Eve, après avoir confié son revolver à Savage. Eve fit signe qu'elle voulait encore boire et, de nouveau, le jeune homme la soutint. Puis, sur sa demande, il glissa une pile de coussins derrière le dos de la jeune femme, de façon qu'elle pût s'y adosser. Un peu de force lui était revenu. Elle demanda de quoi écrire et dicta à Dorant quelques lignes qu'elle signa et où elle accusait formellement Hermann de l'avoir tuée. Alors, elle soupira d'aise et, tourné vers le bandit, énonça :

— Maintenant, je puis mourir tranquille... Avec ça, si on ne vous coupe pas la tête !...

Hermann haussa les épaules et, gouailleur, prononça :

— Ce n'est pas ça qui te ressuscitera, ma jolie !

Elle ne répondit pas et, tournée vers Dorant, dit :

— Ce n'est pas tout... Il faut encore que je vous dise... Il n'en est pas à son premier crime... L'histoire de jadis, vous savez bien, celle pour laquelle on vous a condamné, eh bien ! l'assassin, c'est lui...

Dorant, les poings crispés, les yeux durs, fit un pas vers le misérable et interrogea avec une brève sécheresse sous laquelle on sentait bouillonner une formidable fureur, amassée au cours de dix années d'amertume :

— C'est vrai, ça ?

Cynique, Hermann avoua :

— Mais oui... Vous ne l'aviez pas encore deviné ? Je vous croyais plus perspicace. L'imbécile que j'ai supprimé — le diable ait son âme ! — avait pris peur quand vous l'aviez menacé des foudres de la justice. Il avait un casier judiciaire assez chargé et se trouvait sous le coup d'un mandat d'arrêt. Il était absolument affolé et ne parlait de rien moins que de vous rendre l'argent et de filer... Que voulez-vous ? Je n'étais pas riche à cette époque, et votre belle galette nous tombait du ciel. Ma foi, je n'ai pu me résoudre à subir une telle perte...

— Misérable ! fit le jeune homme. Ainsi donc, vous avez gâché, le cœur léger, dix ans de ma vie... Ah ! je ne sais ce qui me retient ! Décidément, vous aurez bien mérité l'échafaud,... car j'espère bien qu'on vous coupera la tête !

Hermann haussa les épaules :

— Eh bien ! oui,... je passerai en justice. Et puis, après ? Je ne serai pas le seul à me trouver dans l'embarras... Vous oubliez que votre position ici, sous un faux nom, est pour le moins... irrégulière. On vous demandera de venir témoigner. Sous quel nom le ferez-vous ? Moi aussi, je bavarderai, soyez tranquille, et le tribunal ne trouvera peut-être pas fort drôles vos fantaisies en matière d'état civil...

Dorant ne trouva rien à riposter. L'objection le frappait en plein.

Hermann marqua le point. Il venait de trouver l'échappatoire à une situation qui paraissait pourtant désespérée. Il poursuivit, avec une féroce implacable :

— Vous ne me tenez pas encore, monsieur Jacques Dorant !... Si je suis pris, je parle... Et tant pis pour vous,... vous en subirez les conséquences ! Ah ! avant qu'on me coupe la tête, comme vous le souhaitez si charitablement, j'aurai le temps de bien m'amuser ! Qui sait ? Vous viendrez peut-être me tenir compagnie dans ma cellule...

Et, penché en avant sur son siège, brutalement :

— Trêve de plaisanteries !... Voici ce que je propose : je vous signe un billet reconnaissant que je suis le seul coupable du crime de jadis et établissant donc votre absolue innocence — innocence, remarquez-le bien, que vous ne parviendrez jamais à établir avec certitude sans cela... Moyennant quoi...

Un petit temps.

— Moyennant quoi, la clef des champs... Faites vite !... Car, avant une demi-heure, la

police sera dans la place et, alors, trop tard... Je trouverai toujours le moyen de m'évader, même dans la mort... On ne me prendra pas vivant! Et, moi disparu, vous pourrez toujours essayer d'établir votre innocence de jadis!...

Dorant, très pâle, s'apprêtait à protester avec véhémence, quand Eve le prit par la manche.

— Acceptez, dit-elle nettement.

Et, s'adressant au bandit :

— Nous acceptons, Hermann... Ecrivez votre billet et vous pourrez alors partir...

Hermann, lui-même, parut surpris de sa rapide victoire. Et Dorant s'écria :

— Non, non! C'est impossible!... Un tel bandit!...

Elle le regarda gravement.

— C'est votre seule chance, dit-elle. Il faut que l'erreur de jadis soit réparée...

Et, tournée de nouveau vers le misérable :

— Ecris, Hermann : « Je reconnais être l'assassin de Jean Erabas, tué par moi, il y aura bientôt dix ans... Jacques Dorant, accusé de ce meurtre, en est absolument innocent. » Et signe...

Hermann leva les yeux, indécis.

— Qui me prouve...? commença-t-il.

Eve répéta :

— Signe... Pour toi aussi, c'est ta seule chance! Bien!...

Savage prit le papier, le lut rapidement et le tendit à Dorant qui le reçut machinalement.

— Et maintenant, ajouta Eve, va-t'en! Tu es libre, Hermann... Mais, au seuil de la mort,

je ne crois pas me tromper en t'affirmant que tu n'iras pas loin... La mort rôde autour de toi, Hermann... Tu la rencontreras peut-être cette nuit... A bientôt, mon cher !

Elle ricana. Devant les yeux brillants de haine et extraordinairement larges et lumineux, Hermann frissonna et blêmit. Il se leva sans mot dire et suivit Savage qui le précédait, comme à regret, vers la porte...

Après son départ, il y eut un long silence. Dorant murmura :

— Tout de même... C'est dommage !...

Il s'aperçut alors qu'Eve était retombée en arrière et était devenue extraordinairement pâle, comme si le dernier effort qu'elle avait fourni l'avait définitivement épuisée. Quand elle rouvrit ses yeux qu'elle avait fermés, elle se mit aussitôt à délirer, à voix basse, énonçant des paroles confuses dont on ne comprenait rien. Le jeune homme pressentit que la mort, cette fois, était proche. Plein de pitié, il se pencha sur la moribonde qui venait, autant qu'elle le pouvait, de réparer ses fautes de jadis et que son unique amour vrai avait élevée au-dessus d'elle-même...

Puis, peu à peu, la jeune femme se calma, parut s'assoupir... Elle rouvrit les yeux une dernière fois et fixa Dorant, anxieusement penché sur elle... Elle eut un pauvre sourire et chuchota, comme dans un rêve :

— Jacques, mon amour... Mon cher amour... Embrasse...

Dorant devina ce dernier mot, plus qu'il ne l'entendit. Sans hésiter, sûr de l'approbation de Solange, il se baissa un peu plus sur l'agoni-

sante. Un sourire extasié distendit les lèvres d'Eve. Les ailes du nez battirent un peu et se pincèrent. Lentement, deux lourdes larmes glissèrent le long des joues,... les dernières...

Et la jeune femme mourut doucement, la joie au cœur et sur son pauvre visage que la mort déjà amenuisait...

• • • • •

Dès qu'Hermann fut sorti du pavillon, une rafale l'enveloppa et le secoua haineusement : son chapeau disparut sans qu'il y prît garde, escamoté par la nuit. Il faisait extraordinairement sombre ; sous le ciel bas, sans une étoile, le troupeau des nuages noirs passait obliquement, en proie à une mystérieuse panique. La tempête, déchaînée, hurlait à la mort, par ses mille voix monstrueuses. Rumeur sourde de l'océan proche, enseveli sous un pesant linceul de brume, siflements exaspérés du vent, brissement des branches d'arbres torturées, grésillement de la pluie...

Hermann se mit à courir, courbé en deux pour offrir moins de résistance aux rafales qui s'acharnaient sur lui à le faire tomber, les coudes au corps, sans tourner la tête, comme s'il sentait peser sur lui la menace de quelque mystérieuse malédiction. Les dernières paroles d'Eve le poursuivaient : « La mort rôde autour de toi... Tu la rencontreras peut-être cette nuit... » Il dut faire un effort pour échapper à cette hantise.

Il avait son plan, le seul possible en ce moment. Fuir par terre, il n'y fallait pas songer. Avant une heure, toutes les issues, aux fron-

tières, seraient gardées... Il n'y avait de fuite possible que par mer ; personne ne songerait à chercher de ce côté, surtout par ce temps...

Il longea la villa *les Embruns* et se mit à descendre le raidillon qui menait à la petite anse bien protégée où se trouvaient les bateaux. Il se trouva sur le petit quai, sans savoir comment, ayant risqué vingt fois de se rompre le cou sur cette pente abrupte où le vent et la pluie faisaient rage.

Une fois là, il poussa une clameur de triomphe farouche : le reste serait relativement aisé...

Il sauta, d'un bond, dans le petit canot insubmersible et décrocha l'anneau qui le reliait à la chaîne fixée au quai. René Derème, jadis, l'avait amené une fois à bord du *Poisson-Volant* pour une promenade en pleine mer ; il en connaissait donc la manœuvre — du moins, théoriquement. « Ça ne doit pas être beaucoup plus difficile à conduire qu'une auto », bougonna-t-il. Il manœuvra le levier qui mettait en marche le moteur et prit en mains le volant.

Il parvint sans trop de difficultés à sortir de l'étroit goulet qui donnait accès à l'anse et se faufila avec habileté entre les différents écueils assez apparents qui en rendaient l'accès parfois malaisé. Une fois passé ce point dangereux, il poussa à fond l'accélérateur : le canot, telle une flèche, bondit sur la mer démontée. Il entra dans une vague monstrueuse et en ressortit, projectile fabuleux propulsé par la force prodigieuse que recélait son moteur. Hermann, trempé des pieds à la tête, se cramponna au volant. La traversée, décidément, serait plus

dure qu'il ne l'avait pensé. Il crispa farouchement les mâchoires, bien décidé à aller jusqu'à la limite de ses forces.

Mais une minute ne s'était pas écoulée qu'une éventualité terrible — la plus redoutable de toutes — survint. Le canot n'avait parcouru que quelques centaines de mètres quand Hermann eut l'impression brusquement d'entrer dans un monceau d'ouate : la brume... Instantanément le champ de sa vision se trouva restreint à la proue du minuscule esquif. Le bandit sentit une sueur glaciale lui inonder tout le corps.

La brume... Comment, dès lors, retrouver son chemin ? Et au milieu du hourvari déchaîné de la tempête... Ses mains se crispèrent au volant. Il se contraignit à rester calme, à rai-sonner froidement. Où aller ? Une seule possibilité : l'Angleterre. Le réservoir du *Poisson-Volant* recélait juste assez d'essence pour accomplir ce trajet... L'Angleterre se trouvait au nord-nord-ouest, mais il fallait d'abord contourner la pointe de Penmarch, la pointe du Raz, la pointe Saint-Mathieu, passer au travers d'une poussière d'îlots et d'écueils, éviter d'entrer en collision avec quelque navire,... et pour cela une seule ressource : naviguer au jugé. Le canot possédait bien une boussole ; mais, si celle-ci permettait bien de conserver la direction générale, son utilité était dérisoire pour quiconque comptait se tirer indemne, au milieu du brouillard, d'une mer dont il ignorait les embûches... Tant pis ! Il fallait jouer le tout pour le tout et n'abandonner la partie que lorsque tout espoir serait perdu sans retour...

Sous l'habile direction du misérable, le petit canot insubmersible continuait sa course insensée dans la brume, au milieu de la mer démontée et de la sarabande des vagues monstrueuses qui l'environnaient de leurs formidables clamours.

Hermann, secoué, cahoté, meurtri, avait toutes les peines du monde à ne pas être arraché de son siège par les paquets de mer qui s'abattaient sur lui à tout moment. Il avait de l'eau jusqu'à mi-jambe et ses yeux, rendus douloureux par la morsure du sel, avaient peine à voir encore la boussole qu'éclairait une petite lampe fixée au-dessus du tableau de bord.

Au bout d'une demi-heure de cette navigation de cauchemar, il calcula qu'il devait se trouver au large de la rade de Brest, à quelque vingt kilomètres peut-être de l'île d'Ouessant. La brume s'épaississait de minute en minute et la tempête semblait augmenter sans fin, comme si elle s'acharnait rageusement sur cette minuscule coquille de noix qui ne voulait pas sombrer.

A ce moment, le moteur, qui avait déjà fait entendre plusieurs ratés, bredouilla, ralentit, parut repartir, ralentit encore et s'immobilisa définitivement, comme las de cette lutte inégale contre les éléments. Hermann blasphéma désespérément. Ceci était la fin de tout : l'arrêt du moteur signifiait la mort ou la capture inévitable. Il s'acharna avec fureur sur le démarreur, l'accélérateur, tout ce qui de la merveilleuse mécanique lui était directement accessible, car le moteur proprement dit était renfermé dans un capot hermétiquement clos — chose indis-

pensable pour que l'esquif fût en réalité insubmersible. Rien n'y fit : le moteur demeura obstinément sourd aux sollicitations les plus pressantes.

Alors le misérable retomba accablé sur la banquette. Tout ce qu'il avait d'énergie s'était usé à la tâche harassante... De longues minutes, il demeura assis, toute volonté, tout courage en déroute. Autour de lui, la mer rugissait de plus belle, bousculant sous les embruns l'esquif déserté par la vie, jouet, épave, cadavre, renvoyé de vague en vague, livré au caprice effrayant de l'ouragan. Hermann comprit que, si on ne venait pas à son secours, il n'en sortirait plus vivant. Mais le secours ne signifiait-il pas l'arrestation, la prison, la Cour d'assises?... Peu importe : vivre d'abord !...

Il se dressa, mû par l'énergie du désespoir, et se mit à crier, avec le puéril espoir que sa voix couvrirait la clamour énorme de la tempête et serait entendue par quelque navire proche, invisible dans la brume.

Comme une réponse, une sirène mugit sourdement quelque part, sans qu'on pût déceler d'où venait le bruit. Son hululement sinistre dans la brume parut divin aux oreilles du misérable. Il hurla derechef. La sirène répéta sa clamour, beaucoup plus proche, cette fois. Et brusquement, à quelques mètres, s'érigea sur les flots la silhouette fantomatique d'un colossal transatlantique. Il venait droit sur le canot, inconscient du minuscule esquif qu'il s'apprêtait à broyer de toute sa masse formidable. Hermann sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, il hurla de folle terreur, à pleins poumons, comme une bête qu'on égorgé.

Illuminé de bout en bout, le navire, véritable cathédrale océanique, poursuivit, imperturbable, son chemin, force aveugle lancée par le destin.

Dans leurs cabines, les passagers du transatlantique venu de New-York n'eurent aucunement conscience du choc, à vrai dire imperceptible, qui coupa net, en deux, le petit canot dansant sur la mer démontée...

ÉPILOGUE

Ils s'épousèrent au début de l'été, par un beau jour lumineux et doux ; des petits nuages blancs se poursuivaient avec une sorte d'innocente allégresse dans le ciel bleu, et la terre chantait, tout entière, un hymne de joie profonde, indicible... Un de ces jours où on se sent meilleur, où les catastrophes semblent illusoires, impossibles...

Solange ainsi que Savage, consulté, avaient été d'avis que Dorant gardât le nom que lui avait légué son ami. Outre que le défaut de pièces d'identité eût rendu fort malaisée la restitution de son vrai nom à Dorant, celui-ci avait jugé que la mission impliquée par le don de son ami ne serait possible qu'en continuant à porter son nom.

Ils partirent quelques jours après pour l'Amérique, où le nouvel Alain Marmande comptait mettre en valeur les fabuleuses richesses reçues par la mine d'or.

Le Canada, pendant le bref été dont il jouit, débarrassé de la couche de neige qui le recouvre une grande partie de l'année, est assez accueillant. Une végétation précaire de mousse et de fleurs a remplacé le grand linceul blanc de l'hiver.

Un beau jour, Dorant et sa jeune femme arri-

vèrent à une petite hutte de bois déserte, sise à proximité du Grand Lac des Esclaves. Dorant dit :

— C'est là...

Ils firent le tour de la petite maison de bois et s'arrêtèrent, émus, devant un léger renflement de terre, derrière la cabane...

Le jeune homme se découvrit, et ils restèrent silencieux et méditatifs, un long moment.

Puis Solange murmura :

— Pauvre Alain ! M'a-t-il jamais pardonné ?

Dorant regarda gravement sa jeune femme :

— Oui, affirma-t-il. Il était si bon, si délicat !... Mais il portait en lui ce triste privilège de certaines natures trop sensibles qui cherchent toute leur vie un bonheur qui toujours paraît les fuir, et qu'ils ont là, pourtant, à côté d'eux, à portée de la main... Je me souviens, un jour qu'il était en veine de confidences, de l'avoir entendu murmurer : « Le bonheur,... comme on est maladroit à le retenir quand il passe près de vous. C'est une erreur de compliquer la vie, de trop lui demander et de ne pas prendre avec simplicité tout ce qu'elle vous offre de beau et de bon... » Quand il est mort en prononçant votre nom, il n'y avait plus aucune animosité dans sa voix ni dans ses yeux... Seulement la sérénité de quelqu'un qui arrive au port, un beau soir, très fatigué, et qui accueille avec une joie sereine un repos bien mérité.

— J'espère, murmura Solange, que, de Là-Haut, il est heureux de notre bonheur. Il y a contribué...

— Qui sait ? fit Dorant, pensif.

Il réfléchit un moment et conclut :

— Oui, il doit être heureux... Quand il m'a

fait ce don, alors inappréciable, de son nom, c'était pour me permettre de réaliser ce que chacun de nous recherche plus ou moins consciemment ici-bas : le bonheur. J'imagine que les mourants, avant de disparaître, ont une vision plus claire, plus pénétrante que la nôtre de l'avenir, au moment où ils effleurent les limites de l'éternité... Il aura prévu et voulu notre bonheur.

Ils se regardèrent avec tendresse. Autour d'eux, la plaine immense offrait à leurs yeux le tendre spectacle de sa floraison précaire.

Leur jeunesse eut brusquement l'impression aiguë de la fuite des saisons, de toute cette précarité qui donne au bonheur plus de prix. Ils ne s'en émurent guère, parce que le présent leur semblait trop adorable pour ne pas devoir durer longtemps et parce que les années de bonheur qui les attendaient leur paraissaient éternnelles.

La vie s'étendait devant eux, infinie, sûre, magnifique. Parce qu'ils étaient jeunes et qu'ils s'aimaient...

FIN

Pour les tricoteuses et les brodeuses

LES ALBUMS de la Collection AURORE



TRICOT ET CROCHET

L'album de 36 pages grand format,
EN VENTE PARTOUT : **3 fr. 75** ; franco, **4 fr.**

BRODERIES MODERNES

L'album de 36 pages grand format,
EN VENTE PARTOUT : **4 fr. 25** ; franco, **4 fr. 50**

LES ALBUMS de La MODE et la MAISON

40 MODÈLES de TRICOT

36 pages grand format,
EN VENTE PARTOUT : **6 fr.** ; franco, **6 fr. 50**

BRODERIES d'AMEUBLEMENT

36 pages grand format,
EN VENTE PARTOUT : **7 fr. 50** ; franco, **8 fr.**



NOMBREUX MODÈLES
DONNÉS EN GRANDEUR
D'EXÉCUTION

Collection AURORE et Collection MODE et MAISON
1, RUE GAZAN, PARIS-14.

N° 416 ♦ Collection STELLA ♦ 10 Juillet 1937

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles, par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

La Collection STELLA

publie deux volumes par mois. Elle constitue donc une véritable publication périodique. Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger, **abonnez-vous** pour **30 francs par an** seulement (au lieu de 42 francs pour 24 volumes à 1 fr. 75).

▼
L'abonnement d'un an donne droit à recevoir, **gratuitement**, en plus de la **Collection STELLA** pendant un an :

UN RELIEUR MOBILE CARTONNÉ

permettant de relier facilement un volume de la **Collection "STELLA"**.

▼
Adresssez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste ou mandat-chèque, à
M. le Directeur du PETIT ÉCHO DE LA MODE, 1, rue Gazan, Paris-14^e

(Compte chèque postal Paris 28-07).